

DELLY

# Orietta



BeQ

**Delly**

Cœurs ennemis II

# **Orietta**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 272 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# Orietta

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, Paris, 1968.

Ce roman fait suite à :

*Laquelle ?*

# **Première partie**

## I

En dépit de la brûlante lumière du dehors, il faisait presque frais dans la grande salle où don Alberto Farnella s'éveillait de la sieste accoutumée. À travers les vitres sales de la porte vitrée apparaissait un coin de jardin très ombragé, laissé au complet abandon. Les branches d'un vieux figuier arrivaient jusqu'à cette fenêtre et achevaient d'intercepter presque toute la vive clarté de ce jour d'été. Mais don Alberto n'en avait cure. Sa vue affaiblie ne lui permettait plus la lecture et le laissait indifférent à la triste incurie où se complaisait son unique et très rustique serviteur.

Il s'éveillait en bâillant doucement. Sa main brune, mais effilée, chassa machinalement une mouche posée sur ses cheveux grisonnants, très clairsemés. Puis, elle passa lentement sur le visage amaigri, osseux, dont la teinte bronzée,

acquie au soleil du Brésil, disparaissait pour faire place à la pâleur de la maladie.

Au seuil d'une porte ouverte sur le vestibule voûté, dallé de marbre en partie brisé, parut un petit homme roux, voûté, boiteux, enveloppé dans une sorte de tablier-sac couvert de taches.

– Un étranger est entré dans le jardin et demande à voir le signor comte, dit-il d'une voix de crécelle.

Don Alberto se souleva un peu sur son vieux fauteuil, aussi boiteux que le serviteur.

– Un étranger ?... A-t-il dit son nom, Luca ?

– Il a donné sa carte... Ce n'est pas quelqu'un de chez nous. Il a un drôle d'accent...

Luca avançait en parlant. De ses doigts maculés de terre, il tendit la carte à son maître, qui essaya vainement de déchiffrer le nom.

– Je n'y vois pas, dit-il avec impatience. Quel genre a ce visiteur ?

– Il est bien, signor comte !... Quelqu'un de très bien certainement. Il est habillé comme personne ne l'est ici, et...

– Fais-le entrer ! interrompit don Alberto, coupant court aux considérations généralement interminables de Luca.

Il se redressa dans son fauteuil, tira un peu, dans l'intention de la défriper, la vieille robe de chambre dont il était vêtu. Puis, il murmura :

– Je me demande qui peut venir me voir, moi qui n'ai plus d'amis... plus personne...

Un pas ferme, décidé, résonnait sur les dalles du vestibule. Don Alberto tourna la tête vers la porte et, entrevoyant une haute et svelte silhouette, dit avec courtoisie :

– Vous m'excuserez, signor, de ne pas me déranger pour vous recevoir. Mais la maladie m'oblige à l'immobilité.

– C'est moi qui vous prie de m'excuser pour ce dérangement, répondit une voix au timbre harmonieux, en un italien très pur, mais avec un accent anglais prononcé.

Don Alberto tressaillit. En se penchant vers l'étranger, il demanda sur un ton de défiance :

– Vous êtes anglais ?



– Mais oui, signor... Ma carte a dû vous l'apprendre.

– Je n'ai pu la lire, j'y vois trop peu...

– Je suis lord Walter Falsdone, marquis de Shesbury.

– Lord Walter Falsdone ?... Le fils de... de lord Cecil ?

Une crispation passait sur le visage altéré.

– Oui, don Alberto. Je viens savoir si, décidément, il n'y a pas moyen d'identifier ces deux jeunes filles, Orietta et Faustina.

– Ah ! c'est pour cela ?... Moi, je n'ai pu autrefois. Mais peut-être reste-t-il un espoir...

Le regard de Walter étincela.

– Un espoir, dites-vous ?

– Oui... Prenez une chaise... Y en a-t-il encore une qui soit solide ? Voyez vous-même, my lord... Tout est ruine, abandon, ici...

Un pli d'amertume crispa sa lèvre, tandis qu'il ajoutait :

– En moi comme autour de moi.

Walter, ayant découvert un escabeau à peu près en bon état, vint s'asseoir près du malade. Et, aussitôt, il demanda :

– De quel espoir parlez-vous donc, don Alberto ?

– La mère de Bianca Darielli – de lady Bianca Falsdone, puisqu'elle a droit légitimement à ce nom – devint folle après la mort de sa fille. Le saviez-vous ?

– Oui, je le sais.

– Elle est encore dans l'asile où je la fis interner à ce moment-là. Jusqu'ici, aucune amélioration ne s'était produite dans son état. Mais on vient de m'informer qu'elle est mourante, d'une pneumonie, et que son cerveau malade paraît se dégager.

– L'adresse de cet asile ? dit vivement lord Shesbury. Je vais m'y rendre aussitôt... Car, dans la lettre que vous écriviez à mon père, vous disiez, n'est-ce pas, que donna Paola se trouvait seule près de sa fille, quand celle-ci mit au monde l'enfant ?

– Je le crois, du moins... Car je ne pus découvrir si quelqu'un d'autre l'avait assistée... Peut-être, au cas où elle aurait une période de lucidité avant de mourir, pourriez-vous savoir si elle a remarqué un signe quelconque... par exemple, ce cercle rouge sous le bras qui existait encore chez l'enfant que nous avons au hasard nommée Faustina, peu de temps avant que je les envoie toutes deux à votre père.

– Oui, c'est un espoir... le seul, n'est-ce pas ?

– Le seul, et bien faible. Donna Paola, dans l'émoi et l'agitation de ces moments, peut n'avoir rien remarqué. Mais enfin, pour ne se faire aucun reproche, l'essai est à tenter. Moi, je ne puis plus rien maintenant. Je suis un être à demi mort qui, personnellement, ne tient plus à connaître la vérité à ce sujet.

– Quoi ! vous ne souhaitez pas savoir laquelle de ces deux enfants est votre fille ? Cependant si, comme je le soupçonne, elle est celle que nous nommons Orietta, vous auriez lieu d'en être fier.

Don Alberto secoua la tête. Un sourire amer entrouvrait ses lèvres sèches, ombragées d'une

épaisse moustache grisonnante.

– Il est trop tard. J’aurais pu aimer ma fille, autrefois... Mais dans la crainte d’aimer la fille de lord Falsdone, je n’ai voulu m’attacher à aucune de ces enfants. Et maintenant, il est trop tard ! répéta-t-il avec une profonde tristesse.

Après un court silence, lord Shesbury demanda :

– Voulez-vous me donner l’adresse de cet asile ?

– La Casa Santa-Anna, tout près de Pérouse.

– C’est à Pérouse que je suis descendu.

– Eh bien ! rien ne vous sera plus facile. Vous direz que vous venez en mon nom... Il serait en effet désirable, pour ces enfants, que la situation fût éclaircie. Bientôt, elles seront en âge de se marier... Vous n’avez rien trouvé, dans leur physionomie, dans leurs manières, qui pût vous mettre sur la voie ?

– Parfois, il me semble découvrir, chez Faustina, des gestes, des jeux de physionomie qui me rappellent mon père et ma sœur.

– Se ressemblent-elles toujours ?

– Oui, mais Faustina n'est qu'un pâle reflet d'Orietta, au point de vue beauté, au point de vue caractère. Cette dernière est ardente, orgueilleuse, capable, je le crois, de fervents dévouements comme de longs ressentiments.

Avec un sourire léger, lord Shesbury ajouta :

– J'en ai eu la preuve personnellement. Quand elle arriva autrefois à Falsdone-Hall, je me montrai pour elle peu accueillant, je fus même violent et peu courtois. Or, elle m'en veut toujours de cela. Tout au contraire, elle se montre pour ma sœur, de caractère généralement peu agréable pourtant, une amie affectueuse et dévouée.

Don Alberto passa la main sur son front

– Béatrice était ainsi, murmura-t-il. Elle eut grand-peine à pardonner... Elle ne le fit qu'en voyant sa cousine revenir malheureuse, abandonnée. Alors, elle demanda à Dieu le courage de répondre, quand Bianca, malade, lui fit demander de venir : « Oui, je serai chez elle

tout à l'heure. » Elle aussi avait une vie ardente, concentrée, sous une apparence orgueilleuse...

– Je crois qu'Orietta est votre fille, don Alberto.

– Qu'importe ! Qu'importe ! Mon cœur est desséché, mon cœur est mort. Béatrice le tua, quand je compris qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer cet homme, ce... Pardon, lord Shesbury, je ne veux pas oublier qu'il fut votre père.

– Il s'est amèrement repenti dans les dernières années de sa vie, don Alberto.

– Que Dieu ait pitié de lui ! dit sourdement le malade. Je suis à mes derniers jours, j'essaye de ne plus tant haïr, avant de paraître devant notre souverain juge. Mais la tâche est difficile... Dites aux enfants de prier pour moi. Orietta m'a écrit, vous le savez, sans doute ?

– Oui, elle m'en a informé, en me faisant parvenir le billet que vous lui aviez envoyé. C'est une fière nature, don Alberto, une nature comme je n'en vois guère d'autre semblable parmi les femmes de ma connaissance, ajouta Walter avec

un demi-sourire sarcastique.

– Tant mieux ! Si elle est ma fille, elle tient cette qualité de ma mère et de moi. Bianca avait une nature plus faible, plus influençable... Irez-vous à Feruzia, my lord, pour voir les actes d'état civil, certifiant le mariage de votre père et la naissance de sa fille ?

– Peut-être, mais seulement après ma démarche à la Casa Santa-Anna.

– Est-ce votre père qui a fait demander autrefois – il y a environ dix ans – des renseignements au sujet de ces enfants ?

– Oui, ce fut lui.

– Mais les mêmes démarches furent faites l'année suivante.

– Comment cela ? À quelle époque ? Mon père mourut en mars 1870.

– Attendez que je me souvienn... Le curé de Faletti m'a parlé de cela l'autre jour. Un individu, une sorte d'homme d'affaires venu de Florence, se présenta chez lui en demandant à voir les actes d'état civil concernant la naissance de ces deux

enfants. Le curé le renvoya à Feruzia, où Bianca et Béatrice s'étaient mariées et où étaient nées leurs filles. C'est un homme doué d'une mémoire étonnante, malgré son grand âge ; il se rappelle très bien la date : septembre 1870.

– Donc, ce ne fut pas mon père qui agit en cette circonstance.

– Plus tard, il reçut un mot du curé de Saint-Paul, à Aberly, lui demandant un extrait des actes de baptême d'Orietta et de Faustina Farnella. Il les envoya, en expliquant l'impossibilité d'attribuer à l'une plus qu'à l'autre l'un quelconque de ces deux actes. J'ignore comment votre curé, là-bas, s'en tira...

– Je l'ignore comme vous. Il faudra que je m'en informe... Mais le cas des renseignements demandés peu de temps après la mort de mon père ne s'explique pas. Je n'en ai jamais été avisé... C'est une chose singulière...

– Oui, qui pouvait avoir intérêt à cela ? Du côté Farnella et Darielli, elles n'ont plus de parenté... Serait-ce quelqu'un de votre famille, poussé par la curiosité, my lord ?



– Je le saurai, dit brièvement lord Walter.

Il se leva, en s’excusant d’avoir peut-être fatigué le malade.

– Bah ! cela n’a plus d’importance ! Ce qui me reste à vivre n’en sera guère abrégé... Vous me mettez au courant du résultat de votre démarche, my lord ? Car je serais heureux d’apprendre que ces enfants sont sorties d’une situation bien étrange... et gênante. Les souhaits sont tout ce que je puis pour elles. Soyez bon à leur égard, lord Shesbury. Du reste, ce que vous faites en ce moment me prouve que vous vous intéressez très sérieusement à elles.

– Le plus sérieusement du monde, don Alberto. J’irais aux extrémités de la terre, si je savais y trouver la solution de cette énigme.

Sur ces mots, lord Shesbury serra la main brune, décharnée, et quitta la pièce.

Don Alberto demeura immobile, écoutant le bruit des pas qui s’éloignaient. Puis il murmura :

« Il n’a pas la voix de son père... J’aime la sienne, nette, impérieuse, mais où je sens la

loyauté... Son pas annonce une nature volontaire, décidée... Lord Falsdone était un faible, Bianca aussi, donna Paola aussi. Et Béatrice... Béatrice n'a pas eu la force de chasser la passion de son cœur. Moi aussi, je suis faible... Je n'ai pas su dominer la haine et la douleur... Seigneur Dieu, je ne suis qu'un orgueilleux ! »

Ses mains se froissaient, se crispaient l'une contre l'autre. Il courba la tête et, sur sa joue creusée, des larmes coulèrent, signes amers du repentir.

## II

La Casa Santa-Anna était un asile destiné aux bourses très modestes. Ancienne maladrerie, on l'avait, vaille que vaille, adaptée à sa nouvelle destination. Les murs sombres, percés d'étroites fenêtres grillées, ne lui donnaient pas un engageant aspect, en dépit de la beauté du paysage environnant. Mais les déments jouissaient du grand air pur, et les moins atteints d'entre eux passaient des heures dans le jardin ombreux qu'ils entretenaient eux-mêmes, le budget de l'établissement ne permettant pas la dépense d'un jardinier.

Lord Shesbury fut reçu dans un parloir garni de sièges en paille par la directrice, grande et maigre personne à mise négligée, à l'abord méfiant, mais qui se fit aimable aussitôt devant la haute mine et l'élégance aristocratique du visiteur. La signora Darielli était très mal, mais

elle avait encore l'usage de la parole. Depuis quelques jours, elle cessait de déraisonner et, plusieurs fois, elle avait parlé de sa petite-fille en demandant ce qu'elle était devenue. Si le signor marquis voulait la voir, c'était le moment, car, dans quelques heures peut-être, elle ne serait plus en vie.

Le long d'un couloir sombre, aux relents de cuisine, lord Shesbury suivit la directrice jusqu'à la grande pièce qui servait de dortoir. Un rayon de soleil, pénétrant par les fenêtres étroites et haut placées, arrivait jusqu'au lit où se mourait donna Paola.

Walter vit un menu visage ridé, coiffé d'un bonnet d'où s'échappaient des mèches de cheveux gris. Les paupières closes s'ouvrirent, découvrant des yeux foncés, qui s'arrêtèrent avec quelque effarement sur l'étranger.

– Chère signora, voici une visite pour vous, dit la directrice avec un sourire amène. Le marquis de Shesbury, qui vient au nom de don Alberto Farnella...

– Don Alberto Farnella ? répéta la malade.

Elle parlait difficilement. Mais le regard que rencontrait lord Walter était très lucide.

– Veuillez nous laisser, signora, dit-il à la directrice, qui s’empressa de disparaître avec une révérence.

Lord Shesbury s’assit près du lit étroit et se pencha vers la vieille dame.

– Je désire vous faire parler le moins possible, donna Paola. En quelques mots, je vous mettrai au courant du motif qui m’amène ici. Puis, je vous adresserai une question...

En écoutant le jeune homme, donna Paola laissa voir l’émotion, la surprise, l’agitation la plus vive... Et, tout à coup, l’interrompant, elle bégaya entre deux suffocations :

– Mais je... la reconnaîtrai, ma petite-fille... Un cercle... un cercle rouge sous le bras...

– Ah ! vous aviez remarqué ? dit lord Shesbury avec un accent de triomphe. Une des enfants avait ce signe, d’après le témoignage de la nourrice. S’il existe encore, rien ne sera plus facile que d’identifier Faustina Falsdone... ma

sœur.

– Votre sœur ? Oui... la fille de cet homme, qui tua ma fille...

Les traits de la mourante se contractèrent, une lueur douloureuse passa dans le bleu foncé des yeux.

– Ma Bianca !... Si belle et qui l’aimait tant ! J’aurais voulu connaître son enfant... Mais c’est fini pour moi...

Elle ferma les yeux en murmurant :

– Vous direz à ma petite-fille que je la bénis... Le cercle rouge... c’est le cercle rouge qu’il faut voir...

– Êtes-vous seule à l’avoir remarqué, donna Paola ?

– Non... Il y avait là une jeune servante à qui je l’ai montré... Elle est partie le soir même pour son village, où ses parents se mouraient de la fièvre... Rosa Martino à... Portalla...

Ce furent les derniers mots que put prononcer la pauvre femme, saisie d’étouffements. Une garde arriva à l’appel de lord Shesbury qui,

sortant du dortoir, alla rejoindre la directrice. Il lui dit de donner à ses frais tous les soulagements possibles à la mourante, et, quand elle aurait quitté ce monde, de lui faire faire des obsèques très convenables, pour lesquelles il déposerait une somme chez un banquier de Pérouse. Après quoi, s'étant informé où se trouvait le village de Portalla, il s'y fit conduire en voiture le jour même. Rosa Martino était mariée, mère de famille. Lord Shesbury la trouva dans sa pauvre demeure et obtint facilement d'elle la confirmation de la remarque faite par donna Paola.

– Oui, c'était un assez grand cercle rouge, signor. Il ressortait bien sur la peau très blanche de l'enfant. Oh ! je m'en souviens tout à fait !

Elle reçut avec stupéfaction et ravissement les pièces d'or que lui remettait ce beau seigneur, en échange du renseignement obtenu, qui semblait le satisfaire grandement.

Le lendemain, Walter se rendit à Feruzia pour voir les actes d'état civil concernant les deux enfants. Le curé lui donna confirmation de la

seconde demande de renseignements faite sept ans auparavant par un homme d'affaires de Florence – au nom d'un parent des enfants, avait-il dit.

Lord Shesbury alla ensuite informer don Alberto du résultat de sa démarche près de donna Paola. Puis, ayant appris que celle-ci était morte deux heures après sa visite, il décida d'assister aux obsèques, comme représentant de Faustina, petite-fille de la défunte.

Après quoi, il reprit la route d'Angleterre.



### III

Lord Shesbury, avant son départ pour l'Italie, avait donné à Mrs Rockton des instructions précises au sujet de ses pupilles. La dame de compagnie devait, sans tarder, leur choisir les meilleurs professeurs en musique, dessin, littérature – sans oublier l'équitation. Elle leur procurerait les distractions compatibles avec leur âge, mais il ne serait pas question pour elles des plaisirs mondains de la saison.

– Il a l'air de prendre son rôle de tuteur au sérieux, avait fait observer lady Paméla à Mr Barford.

– Je vous ai dît, chère amie, que Walter avait une tout autre nature que son père... une nature qui peut nous réserver des surprises. Tenez-vous bien à son retour, pour faire l'ignorante, au cas où il aurait été se renseigner là-bas sur ces jeunes filles... Tenez-vous bien, car il faudrait peu de

chose pour lui faire soupçonner que vous étiez déjà au courant

Rose, de fort mauvaise grâce, avait suivi sa mère à Londres. Elle était retombée dans son humeur maussade, très atténuée par l'influence d'Orietta, et la faisait même parfois sentir à son amie. Mais celle-ci avait une patience inépuisable pour l'enfant malade et, bientôt, elle la décida à prendre sa part de quelques-unes des leçons que venaient donner aux pupilles de lord Shesbury les professeurs les plus réputés de Londres.

– Mais, chère petite, ils demandent des cachets exorbitants ! dit lady Paméla, quand sa fille lui exposa ce désir. Avec les revenus que me donne lord Shesbury, j'arrive juste à tenir le train de vie convenable pour notre situation. Tu sais que ton frère est assez peu généreux pour nous... alors qu'il prodigue l'argent pour l'éducation de ces petites étrangères...

– Il a bien raison ! s'écria impétueusement Rose. Mais vous avez certainement de quoi me payer ces leçons, maman ! La moindre de vos toilettes vaut plus que cela...

– Ma fille va-t-elle me reprocher mes toilettes, maintenant ? dit lady Paméla avec humeur. Apprends, Rose, qu'en ces dernières années j'ai dû retarder le paiement de nombreuses factures pour pouvoir te faire suivre des traitements coûteux. Lord Shesbury, à qui je me suis adressée pour obtenir un supplément de revenus, m'a répondu que la somme autrefois fixée par son père lui paraissait très suffisante. Il a donc fallu que je m'arrange seule... Et maintenant, il me reste encore quelques anciennes notes à solder. Donc, mon enfant, je suis dans l'impossibilité de te donner les professeurs que tu désires.

Rose, blessée par l'allusion de sa mère aux soins qu'avait nécessités sa santé, eut une crise de colère, après laquelle se manifesta un fort accès de fièvre. Lady Shesbury, sous le coup de l'inquiétude, l'assura qu'elle lui ferait donner toutes les leçons dont elle avait envie. Mais Rose déclara qu'elle ne se souciait pas du tout de l'entendre lui reprocher quelque jour ce qu'elle dépensait pour sa fille. Elle demanderait à Orietta de lui répéter les leçons des professeurs que ne pouvait se payer la sœur du plus opulent seigneur

d'Angleterre.

Là-dessus, lady Paméla s'en prit, non à Rose, mais à Orietta, en lui faisant plus grise mine que jamais. Encore tenait-elle en bride sa malveillance, par crainte du mécontentement de lord Walter. Car, s'il semblait indifférent à la beauté de sa pupille, en tant que tuteur il portait un certain intérêt à elle et à Faustina, comme le prouvait l'éducation qu'il leur faisait donner.

Faustina montrait une grande joie de ce séjour à Londres, et Orietta, bien qu'elle aimât Falsdone-Hall, avait éprouvé quelque soulagement à le quitter à la suite du dramatique incident qui avait failli lui coûter la vie, Elle se réjouissait aussi de pouvoir travailler à l'achèvement de son instruction, perspective qui n'enchantait pas le moins du monde Faustina. Dès les premiers jours, les professeurs déclarèrent à Mrs Rockton que miss Orietta Farnella était une des natures les plus richement douées, au point de vue intellectuel et artistique, qu'ils eussent jamais rencontrées.

L'existence, dans la magnifique résidence

londonienne du marquis de Shesbury, s'annonçait pour les deux jeunes filles assez différente de celle qu'elles venaient de mener à Falsdone-Hall. Tandis que lady Shesbury se lançait avec délices dans le grand courant mondain, Orietta et Faustina restaient à l'écart de celui-ci. Elles se promenaient à pied ou en voiture avec Mrs Rockton, assistaient à des concerts, à quelque spectacle approprié à leur âge, visitaient des galeries de tableaux. Mais elles ne paraissaient pas dans le monde, ni aux petites réceptions que donnait deux ou trois fois par semaine lady Shesbury. Telles avaient été les instructions de lord Shesbury, que suivait scrupuleusement la dame de compagnie.

Faustina en montrait quelque dépit. Orietta le regrettait un peu. Non qu'elle ne se fût plu, dans les premiers temps surtout, aux distractions de Falsdone-Hall et n'eût pris quelque complaisance aux discrets hommages des hôtes masculins de lord Shesbury. Mais elle sentait en son âme une inquiétude, un trouble, un malaise indéfinissables, qui lui faisaient désirer le calme d'une vie réglée, plus sérieusement occupée.

L'absence de lord Shesbury lui causait aussi un singulier soulagement. Mais elle ne se prolongea pas plus de quinze jours... Et Orietta laissa échapper un « déjà » quand Rose, un matin, lui annonça que son frère était arrivé la veille, dans la soirée.

– Eh bien ! ma chérie, il ne serait pas flatté, s'il vous entendait ! dit en riant la fillette. Lui, devant qui toutes ces dames, jeunes, moins jeunes et mûres, sont en dévotion admiration, comme vous avez pu le constater à Falsdone-Hall ! Décidément, il y a toujours entre vous la mauvaise impression d'autrefois !

Orietta rougit un peu, en répliquant avec impatience :

– La sympathie n'existe pas, en effet. Cependant, je dois être reconnaissante de ce que fait pour nous lord Shesbury. Un autre, à sa place, aurait pu ne pas accorder d'importance aux désirs de son père, en faveur de petites étrangères... ou, du moins, il l'aurait pu faire avec moins de générosité... Oui, certainement, lord Shesbury est très généreux...

Les lèvres écarlates, d'un beau rouge ardent, frémissaient, comme si quelque pénible émotion agitait Orietta. Celle-ci se leva en ajoutant :

– Je vais maintenant dessiner un peu, si vous n'avez pas besoin de moi, Rose.

– Non, allez, ma chère Orietta. Mais revenez après le lunch pour me donner ma leçon d'italien.

Orietta mit un baiser sur le front de son amie et se dirigea vers la porte. Au moment où elle l'ouvrait, le petit chien de lady Rose, qui vaquait dans le salon, se faufila dans cette ouverture et disparut.

– Oh ! Fifi est parti ! s'écria Rose. Pourvu que Walter ne le trouve pas sur son passage ! Il serait capable de le faire tuer, s'il était en mauvaise disposition !... Tâchez de le rattraper, Orietta I... vite, vite !

Orietta s'élança dans les corridors, dans le grand escalier aux balustres de chêne sombre, admirablement sculptés. Elle traversa le hall immense à la suite du chien, qui disparut dans le salon de la Reine.

Ainsi nommait-on cette pièce, à cause d'un beau portrait de Marie Tudor, donné par cette reine au lord Shesbury d'alors. Les plus somptueuses tapisseries de Bruxelles, des meubles dus aux plus grands artistes de l'époque, cent objets réalisés par le patient labeur d'autrefois, et dont le moindre était un chef-d'œuvre, en faisaient un véritable musée. Elle ouvrait sur le jardin par deux portes cintrées, larges et basses, décorées de vitraux qui étaient la copie des précieuses verrières du XVI<sup>e</sup> siècle, ornant les étroites et hautes fenêtres. Une boiserie de chêne, fouillée comme une dentelle, et derrière laquelle retombait une tenture de soie ancienne brochée d'or et de pourpre, séparait cette salle du magnifique jardin d'hiver dont les arômes se répandaient jusqu'à elle.

Quand Orietta en eut franchi le seuil, elle aperçut, près d'une des portes ouvertes sur le jardin ensoleillé, lord Shesbury qui fumait, nonchalamment enfoncé dans un fauteuil au bois précieusement travaillé. Le chien courait vers lui et vint se blottir contre son pied. Orietta s'élança, les mains tendues, pour saisir l'imprudent. Walter



se redressa vivement, se pencha, prit la petite bête et la présenta à la jeune fille qui s'en empara avec des mains un peu frémissantes. Puis il se leva et, jetant sa cigarette dans un cendrier voisin, dit avec un sourire teinté d'ironie :

– Vous aviez peur, je gage, que je lui torde le cou ?

– Il me semble, my lord, que j'avais quelque raison de craindre...

Le saisissement avait fait venir un peu de sang aux joues d'Orietta... Puis, tout à coup, l'orage montait en son âme, allumait une lueur dans le bleu sombre des yeux qui rencontraient ceux de lord Shesbury, éclairés de leurs plus ardents reflets d'or.

– Quoi, encore cette vieille histoire ?... J'étais presque un enfant alors, Orietta, et vous aviez un tel air de me braver... comme en ce moment, tenez !...

Elle baissa les yeux, avec un singulier petit frisson. Qu'elle détestait ce regard !... Qu'elle le détestait ! Elle le préférait encore quand il se

moquait... mais quand il l'éblouissait, alors, vraiment, c'était insoutenable !

Et pourquoi lord Shesbury l'appelait-il ainsi Orietta tout court, en supprimant le « miss » dont il s'était servi jusqu'alors ? Pourquoi prenait-il ce ton d'aimable indulgence, cette voix aux intonations si chaudement ensorcelantes ?

– Je n'ai pas du tout l'intention de vous braver, my lord...

Elle s'efforçait de parler avec calme, de maîtriser le trouble, la bouillante agitation de son âme.

– ... Mais je considère que cette « vieille histoire », comme il vous plaît de l'appeler, a fait beaucoup souffrir l'enfant trop sensible que j'étais. D'ailleurs, je reconnais volontiers que mon pauvre Nino avait les premiers torts... mais la punition fut trop dure... et trop prompte.

– J'en conviens maintenant... et je vous offre tous mes regrets, Orietta. Oublions, voulez-vous, que je fus trop vif, trop... violent à votre égard. Oui, je désire vous le faire oublier...

Était-il possible que cette voix, qui savait prendre des intonations si durement impératives, ou si froidement railleuse, pût devenir tellement enchanteresse ?

– ... Car il ne me conviendrait pas que nous fussions indéfiniment ennemis. Mais nous reparlerons de cela. Aujourd’hui, j’ai beaucoup de choses à vous apprendre... et à Faustina aussi. Puisque vous voilà, je vais vous les dire, et vous les répéterez à celle que vous croyez votre sœur.

– Faustina n’est pas ma sœur ?

– Non, mais votre cousine et ma sœur à moi.

– Que signifie cela ? murmura Orietta, visiblement abasourdie.

Puis, voyant que Walter lui avançait un fauteuil, elle objecta :

– Il faut que j’aie reporter le chien chez lady Rose... Puis, je pourrais dire à Faustina de venir, puisqu’elle est aussi intéressée à...

– C’est inutile, j’aurai tout à l’heure un entretien avec elle. Quant à ce chien, gardez-le. J’ai, il est vrai, peu de sympathie pour cette sorte

de bestiole ; mais je résisterai très facilement au désir d'étrangler celle-ci, tout ogre que je sois à vos yeux.

Ces mots furent dits avec une gaieté légèrement moqueuse. Orietta s'assit, en tenant le chien sur ses genoux, et lord Shesbury prit place dans le fauteuil voisin. Alors, en atténuant les torts de son père, en laissant de côté l'abandon de donna Béatrice, il fit le récit du mariage de lord Cecil Falsdone et de la singulière situation faite aux deux cousines par la faute de la nourrice.

Orietta l'écoutait sans interrompre. Sa vive surprise, son émotion profonde, se manifestaient seulement par le regard attaché sur lord Walter. Quand il eut achevé, elle murmura :

– Quelle étrange chose !... quelle étrange chose ! Puis elle demanda, avec de l'anxiété dans la voix :

– Mon père ne vous a pas dit qu'il serait heureux de me voir, my lord ?

– Non, Orietta. Votre père est un misanthrope... un homme qui a beaucoup souffert

et s'est complu dans cette souffrance. Maintenant, il ne pense qu'à la mort assez proche et ne désire plus rien en ce monde.

– Cependant, il devrait trouver une consolation à voir sa fille près de lui dans ses derniers jours... Et, moi, je n'ai que lui...

Elle luttait contre les larmes. Elle ne voulait pas laisser paraître toute sa pénible émotion devant lord Shesbury.

– Que lui ? Que dites-vous là ? Faustina et moi, ne comptons-nous pas, Orietta ?

Il se penchait et posait sa main sur celle que la jeune fille enfonce dans le poil soyeux du chien endormi. Elle entrevit le chatoyant éclat de ses yeux et, aussitôt, détourna les siens.

– J'ai toujours considéré Faustina comme ma sœur et je lui suis attachée. Quant à vous, my lord... vous n'êtes pour moi qu'un étranger...

– Pas très sympathique ?... Et moi qui comptais vous traiter en cousine... puisque vous êtes celle de Faustina ! Ne pourriez-vous tout d'abord supprimer ce cérémonieux « my lord » ?

– Oh ! non, je ne le pourrai jamais ! dit-elle avec un vif mouvement qui réveilla le chien et fit glisser la main de Walter.

Il sourit, en répliquant :

– Mais si, vous le pourrez.

Elle secoua la tête, en signe de doute. Pendant quelques instants, l'un et l'autre gardèrent le silence. Orietta, les paupières à demi baissées, caressait machinalement le petit chien. Son corps svelte, d'une grâce harmonieuse, entouré des plis sombres d'une robe de cachemire blanc, s'enfonçait dans le fauteuil profond, contre le haut dossier duquel s'appuyait la tête coiffée des boucles aux admirables tons d'or foncé, qui tombaient sur la blancheur satinée du cou délicat. Mais, bien qu'elle ne vît pas le regard de lord Shesbury, la jeune fille le sentait sur elle... et, bientôt, ce silence lui parut intolérable.

– Lady Rose est donc aussi la demi-sœur de Faustina ?

Elle se forçait à regarder Walter – car, en vérité, c'était une chose ridicule d'éprouver cette

sorte de vertige, une chose tout à fait ridicule.

– Certainement... Dites-moi donc si vous avez remarqué sous le bras de Faustina un cercle rouge !

– Mais oui, il est très distinct.

– Donc, pas de doute sur son identité... Allez lui apprendre la nouvelle, puis envoyez-la-moi, je vous prie.

Il se leva en même temps qu’Orietta. Sa main, en un geste à la fois impératif et doux, se posa sur le bras de la jeune fille.

– Votre père, à ma seconde visite, m’a donné toute autorité pour continuer près de vous mon rôle de tuteur. Il faudra donc rester ma pupille pendant trois ans encore... Cela vous paraît sans doute bien long ?

– Très long !... Et encore, heureusement, ce n’est pas moi qui suis votre sœur, my lord !

– Vous en auriez été vraiment fâchée ?

– Très fâchée ! Car il me semble que je n’aurais jamais été indépendante.

– Quoi ! avez-vous donc un si grand amour de la liberté ? Mais, alors, comment le conciliez-vous avec le mariage ?

– Je ne saurais l’expliquer...

Une secrète impatience la gagnait, en voyant le léger sourire sarcastique de lord Shesbury. Elle fit quelques pas vers la porte, tandis que la voix doucement railleuse de Walter disait :

– Eh bien ! voyez comme tout s’arrange à notre gré ! Moi aussi, j’aime beaucoup mieux être simplement votre tuteur... Oui, j’aurais été désolé que Faustîna ne fût pas ma sœur...

Il ouvrit devant elle la porte du salon, la regarda s’éloigner dans le hall, puis revint s’asseoir, la mine pensive, en murmurant :

« Elle devient chaque semaine, chaque jour, plus merveilleusement belle... et ses yeux sont expressifs au-delà de tout ce qu’on peut rêver. »



## IV

Lady Shesbury se levait fort tard, en cette période des soirées presque quotidiennes, et arrivait tout juste à être prête pour le lunch. Ce matin-là, quand elle descendit, fraîchement fardée, vêtue d'une délicieuse toilette mauve, elle fut abordée dans le hall par le serviteur hindou de lord Shesbury. Sa Seigneurie, expliqua Ram-Sal, la priait d'entrer un instant dans le salon de la Reine.

Lady Paméla sentit un petit frisson lui courir dans le dos. Elle redoutait la clairvoyance de son beau-fils, elle craignait ses ironies glacées... elle tremblait, à chacune de ces convocations, assez rares d'ailleurs, d'avoir encouru son déplaisir et de se voir privée des revenus laissés par lord Cecil à sa discrétion.

Néanmoins, elle était assez forte en dissimulation pour se composer un visage calme

et souriant, dès l'entrée dans la pièce où l'attendait lord Shesbury.

– Vous avez fait un agréable voyage, mon cher Walter ?

– Ce n'était pas un voyage d'agrément...

Walter effleurait de ses lèvres la main que lui tendait sa belle-mère. Puis il ajouta :

– J'ai une simple question à vous adresser... Est-ce vous qui avez fait demander, il y a neuf ans, des renseignements, à Feruzia, sur l'origine des petites Farnella ?

Si préparée que fût lady Paméla, par les soins d'Humphrey, à entendre cette question, elle eut peine à ne pas se troubler. Quel regard il avait, ce Walter, pour chercher à pénétrer la pensée ! Mais elle sut répondre, avec un calme apparent et une surprise très bien jouée :

– Moi ? Que voulez-vous dire, Walter ? Je n'ai jamais demandé le moindre renseignement !

– Alors, ce doit être Humphrey ?

– Humphrey ? Et à quel propos, Seigneur ?... Quel besoin avait Humphrey de se renseigner sur

ces petites étrangères ?

– Cependant, quelqu'un a pris là-bas des informations... et je ne vois pas qui l'aurait pu faire, en dehors d'Humphrey ou de vous.

– S'il avait jamais eu cette idée, il m'en aurait certainement parlé ! Mais, je le répète, pourquoi ? Lord Cecil nous a dit qu'elles étaient les filles d'un ami, nous l'avons cru, simplement, sans chercher plus loin.

– Alors, je vais vous apprendre quelque chose de nouveau, en vous disant que ces jeunes filles ne sont pas sœurs, mais cousines... qu'Orietta est bien la fille du comte Farnella, mais que Faustina est née du mariage de mon père avec donna Bianca Darielli !

La stupéfaction de lady Paméla aurait pu faire illusion au plus perspicace des hommes. Elle joua son rôle avec maîtrise, montra juste la nuance de froissement et de chagrin qu'il fallait, en apprenant cette union que lui avait cachée son mari, et accueillit par quelques exclamations fort naturelles le récit que lui fit Walter de ce qui s'était passé pour les deux petites filles confiées à

la nourrice Angiola.

– Ainsi donc, voilà que Faustina est votre demi-sœur, tout à fait comme Rose ? conclut-elle, quand son beau-fils eut terminé son bref exposé de la situation.

– Absolument, oui.

– Mais Orietta reste une étrangère.

– Certes... et toujours ma pupille, puisque le comte Farnella, dont les jours sont comptés, me l'a formellement confiée.

– Ah !

Il y avait, dans cette exclamation, ce que lady Paméla n'osait exprimer plus clairement... ce que traduisit lord Shesbury par ces mots, prononcés avec une froideur moqueuse :

– Vous songez qu'il est bien téméraire, l'homme qui m'accorde cette confiance ! Elle protesta, avec le plus gracieux sourire :

– Oh ! Walter, vous vous méprenez !

– Mais c'est très naturel de votre part... et de la part de tous ceux qui auront cette idée-là. Don

Alberto n'a pas le choix... et plutôt que de livrer sa fille aux tentations de la misère et de la solitude, il préfère la confier à mon honneur. L'avenir dira s'il eut raison...

« Allons maintenant rejoindre ces jeunes personnes...

Il ouvrit une porte dans la boiserie sculptée, souleva le rideau de pourpre et d'or. Avec sa belle-mère, il entra dans le jardin d'hiver, à l'extrémité duquel Rose et Faustina, très animées, contaient la sensationnelle nouvelle à Mrs Rockton et à Herbert Nortley.

Faustina était radieuse. La sœur de lord Shesbury... quelle invraisemblable chance, et quel grand honneur pour elle qui, jusqu'alors, avait été considérée comme une enfant étrangère élevée par la générosité des marquis de Shesbury, père et fils !

Orietta restait presque silencieuse. Elle accueillit avec une froide réserve les congratulations de lady Paméla, qui félicitait Faustina et elle de voir éclaircie une situation si embarrassante.

– ... Qui le serait devenue surtout au moment de votre mariage, ajouta-t-elle.

– Évidemment, dit lord Walter. Mais je pense à une chose... Quand toutes deux ont fait leur première communion, le curé de Saint-Paul a eu besoin d'un extrait de leurs certificats de baptême ? Il s'est adressé à Faletti et a dû constater alors que l'une d'elles n'était pas la fille du comte Farnella ?

– Je ne sais, Waqlter, ce qu'a pu faire Mr Walton ; mais, en tout cas, je n'ai jamais entendu parler de cela. Quand la directrice de la pension m'a demandé où étaient nées les enfants, j'ai répondu que je l'ignorais, mais que je supposais que c'était à Faletti, où elles disaient avoir été élevées jusqu'alors. Sans doute, miss Hurley en a-t-elle informé le curé, qui a fait les démarches nécessaires... Mais, je le répète, jamais je n'ai connu le résultat de celles-ci. Probablement, Mr Walton il gardé le silence par discrétion, en pensant que l'on avait eu des raisons sérieuses pour faire passer les deux enfants comme filles du comte Farnella.

Lady Paméla pouvait parler avec aplomb, car Mr Wallon – dont la discrétion avait été demandée par elle-même – était mort depuis plusieurs années. Donc, elle n'avait pas à craindre une révélation qu'il n'eût trouvé aucun motif de refuser à lord Shesbury, le frère de Faustina et le seigneur de la paroisse.

Walter parut se contenter de l'explication, à son grand soulagement. Il était ce matin d'humeur gaie et charmeuse, se montra aimable pour ses deux sœurs et accorda à Orietta beaucoup plus d'attention qu'il n'en avait coutume jusqu'alors. Comme le lunch finissait, il demanda, s'adressant à sa belle-mère :

– Et Humphrey, que devient-il ?... Il est à Londres, naturellement ?

Ce « naturellement » fut prononcé de telle sorte que lady Shesbury, cette fois, ne put complètement maîtriser son trouble. Elle rougit sous le fard, en détournant légèrement les yeux du regard énigmatique dont elle redoutait la clairvoyance.

– Oui... c'est-à-dire... il va souvent à Rockden-

Manor. Sa femme est très souffrante, depuis quelque temps...

– En tout cas, il n’y reste guère, car nous le voyons souvent, dit Rose. Il m’apporte des livres et cause avec Orietta.

– Il vous apporte des livres ? Ma chère, vous me les montrerez, car je n’ai pas du tout confiance en lui sur ce point.

– Walter !

Lady Paméla n’avait pu, dans l’excès de son étonnement, retenir cette protestation. Et Mrs Rockton semblait également stupéfaite.

– Il en est ainsi, dit lord Shesbury, en souriant ironiquement. J’ai la prétention d’avoir plus de... jugement en ces matières que mon exemplaire cousin. Taxez-moi de présomption, je le veux bien. Mais je n’en garde pas moins mon idée là-dessus... Et vous voudrez bien, Orietta, – je me fie sous ce rapport à votre loyauté, – me faire connaître avant lecture les ouvrages que pourrait remettre, à Rose ou à vous, Mr Barford.

– Je le ferai certainement, my lord, répondit



Orietta, passablement surprise, elle aussi.

Quant à Rose, elle regarda son frère d'un air perplexe et parut se plonger dans de profondes réflexions.

Lady Shesbury s'était promptement remise, en apparence. Elle quitta peu après la salle à manger avec Mrs Rockton et les jeunes filles et regagna son appartement. Deux heures plus tard, en élégante toilette de sortie, elle montait dans sa voiture et donnait l'adresse d'une amie qui habitait dans Mayfair.

Elle descendit devant un immeuble de belle apparence, passa rapidement dans l'ombre de la voûte, traversa une large cour et entra dans un autre bâtiment, aussi considérable que le premier. Par un petit escalier, elle gagna le premier étage et frappa à une porte. Celle-ci fut entrouverte, laissant voir la figure intelligente de Mario.

– Mr Barford est là ?

– Oui, my lady.

Elle passa devant l'Italien qui s'effaçait, longea un corridor et entra dans un très élégant

salon-fumoir, où Humphrey rêvait en regardant se dérouter en légères spirales la fumée de son cigare.

– Eh bien ! c’était ce que nous pensions ! Il est allé se renseigner là-bas ! dit lady Shesbury, à peine le seuil franchi.

– Ah !... Et il n’a rien su de nouveau, naturellement ?

Cela fut dit avec un calme aussitôt troublé par la réponse de lady Paméla.

– Mais si ! La grand-mère folle, sur le point de mourir, vient de retrouver la raison et a indiqué à quel signe on reconnaîtrait sa petite-fille : un cercle rouge sous le bras. Or, celle que l’on avait au hasard nommée Faustina était bien la vraie Faustina.

– Ah ! reedit Mr Barford.

Mais, cette fois, il y avait un grand pli sur son front.

– Et Walter a su que des renseignements avaient été pris autrefois sur ces enfants... Il nous soupçonne... il m’a questionnée à ce sujet. Mais

je me suis très bien tenue... Sans doute vous en parlera-t-il aussi...

– Peu importe ; il ne trouvera aucune preuve. Mais je déplore, Paméla, d’avoir eu la faiblesse de céder à votre curiosité, en enquêtant sur la véritable origine de ces petites filles. Ces cachotteries, vous le voyez, auraient pu nous amener des ennuis très sérieux avec un homme tel que lord Walter. Heureusement, je le répète, toutes mes précautions ont été prises. Et si, vraiment, vous ne vous êtes pas laissée troubler par ses questions...

– Non, non, pas du tout !... Mais le plus grave, Humphrey, c’est que je crains qu’il ne soupçonne la vérité à notre sujet !

Mr Barford se redressa brusquement, les sourcils froncés, avec une lueur soudaine dans le regard qu’il attachait sur lady Shesbury, assise en face de lui sur une chauffeuse.

– Comment cela ?

– Eh bien ! d’après la façon dont il m’a dit, en parlant de vous : « Il est à Londres,

naturellement », sous-entendu : « Puisque vous y êtes ! »

– Ah ! il s’agit seulement d’un sous-entendu que vous avez cru saisir ?... Néanmoins, il ne faut pas négliger cela... Il faut redoubler de précautions, chère amie. Lord Shesbury est un diable d’homme qui dispose de grands moyens et, s’il a le moindre soupçon, nous serons surveillés de très près... Cette visite d’aujourd’hui est une grande imprudence...

– Mais puisque je suis censée aller chez Mrs Dorwell...

– Il ne serait pas difficile de savoir que la maison où j’habite a deux issues, dont l’une sur la cour du bâtiment où loge votre amie... Donc, Paméla, contentons-nous pour le moment de nous rencontrer à Falsdone-House, où il est tout naturel que j’aie voir vous et Rose. Et ne m’écrivez que pour un cas urgent, en mettant votre billet à l’adresse de Mario.

– Nous voir si peu ?... Humphrey, la privation sera trop forte !

– Il le faut cependant, très chère. J’en suis aussi navré que vous, ainsi que vous n’en pouvez douter...

Humphrey remettait le cigare entre ses lèvres et en tirait quelques lentes bouffées, en regardant tendrement lady Paméla.

– Mais le soin de votre réputation l’exige. Pour l’amour de vous, Paméla, j’ai tout risqué ; est-ce trop vous demander en retour de prendre patience jusqu’à ce que nous soyons libres de révéler notre attachement à la face du ciel et de la terre ?

– Pardonnez-moi, Humphrey ! Pardonnez à la femme déraisonnable que je suis...

Elle se levait, s’agenouillait sur un coussin près d’Humphrey et portait la main de celui-ci à ses lèvres.

– Je n’oublie rien, mon ami, des sacrifices que vous avez faits pour moi. Je serais au désespoir qu’il vous advînt de mon fait quelque désagrément. Aussi me montrerai-je patiente, cher, très cher, pour dépister ce terrible Walter,

au cas où, vraiment, il aurait quelque idée à notre sujet.

– Oui, je compte sur votre tact et votre habileté, Paméla. Lord Shesbury, nous ne pouvons nous le dissimuler, a toujours montré à mon égard des dispositions plutôt malveillantes, et il est possible qu’il cherche des moyens de me faire tort. Mais il ne peut avoir que de vagues soupçons qui s’évanouiront d’eux-mêmes devant l’irréprochable correction de notre existence.

Lady Paméla dit avec hésitation :

– Êtes-vous toujours très sûr de Mario ? Car lui seul pourrait nous trahir.

– Mario sait que je détiens un secret qui le ferait pendre, comme je vous l’ai raconté autrefois. Il est donc à ma discrétion. D’ailleurs, je le crois sincèrement dévoué.

– Je n’aime pas son regard !

Humphrey eut un petit sourire narquois.

– C’est un garçon fin et rusé... mais un très bon garçon, après tout, et qui me sert fidèlement. Dites-moi donc, Paméla, lord Walter a-t-il l’air

satisfait de savoir que Faustina est sa sœur ?

– Il s'est montré, au lunch, d'une humeur charmante... et il n'avait jamais été aussi aimable pour Orietta.

– Jamais aussi aimable ? répéta lentement Mr Barford.

Il baissait un peu les paupières sur ses yeux, où s'allumait une fauve lueur.

– Que vous disais-je ? Il se tenait sur la réserve tant qu'il n'était pas sûr que ce fût elle l'étrangère. Mais maintenant, eh bien ! nous aurons peut-être bientôt une jeune lady Shesbury.

– Elle ?

Lady Paméla sursautait.

– ... Elle, cette Orietta, que je... que je hais ? Vous croyez que Walter, si orgueilleux, voudra...

– Comment cela ? Donna Orietta Farnella est de très vieille race, par son père et par sa mère. Un marquis de Shesbury peut l'épouser sans déchoir.

– Non, non, je ne pourrais supporter cela ! dit

lady Paméla avec véhémence. Un tel triomphe, une telle situation à cette intrigante, à cette impertinente !... Oh ! Humphrey, je ne sais, vraiment, ce que je donnerais pour empêcher pareille chose !

– Calmez-vous, chère amie, calmez-vous, dit Humphrey en dégageant doucement sa main que meurtrissaient les bagues de lady Shesbury. Ce sont là de simples suppositions de notre part... et avec un homme aussi fantasque, aussi énigmatique que Walter, il faut s'attendre à beaucoup de surprises. Laissons donc venir les événements... que nous serons d'ailleurs bien impuissants à maîtriser.

– Oh ! si je pouvais faire quelque tort à cette fille ! si je pouvais empêcher que Walter songeât à l'épouser ! dit ardemment lady Paméla.

– Allons, allons, voilà de bien vilaines pensées, de bien vilaines pensées...

La voix d'Humphrey prenait un accent d'onctueux reproche.

– ... Je ne veux pas les voir sous ce front...



Sa main s'appuyait sur la frange frisée qui couvrait le front assez bas de lady Shesbury.

– ... Que vous importe cette jeune fille ? Lord Walter n'aura peut-être, d'ailleurs, qu'une fantaisie pour elle... Ainsi, n'y pensez plus.

Mais lady Paméla secoua la tête en murmurant âprement :

– De toute façon, je la déteste !... Vous ne pouvez imaginer à quel point je la déteste, Humphrey ! Tous les jours un peu plus !

Mr Barford eut un très doux petit sourire, en disant d'un ton velouté :

– Ah ! la chère Paméla qui est jalouse ! Et de quoi donc, je me le demande ? Toujours jeune, belle et charmante... Que vous faut-il de plus, ma très aimée ? Que pouvez-vous envier à cette enfant qui sort à peine de l'adolescence, qui est sans expérience, sans aucune des grâces séduisantes que vous possédez entre toutes ? Non, Paméla, Orietta n'est rien près d'une femme comme vous !

Et le serpent, cette fois encore, grisa Ève de ses flatteries, l'endormit dans une enivrante quiétude.

## V

Lord Shesbury, dès son retour, s'engagea dans l'existence mondaine qu'il avait coutume de mener pendant ses séjours à Londres. Les salons de l'aristocratie anglaise et étrangère se disputèrent sa présence, et les plus jolies femmes lui prodiguèrent leurs avances. Miss Porroby était au nombre de celles-là. Et elle avait l'avantage de se rencontrer plus souvent que les autres avec l'objet de ses adulations, car lady Shesbury, secondant ses vues, l'invitait à dîner plusieurs fois dans la semaine et jugeait indispensable sa présence presque quotidienne à l'heure du thé. Celui-ci, d'après la volonté de lord Walter, était maintenant servi chaque jour dans le jardin d'hiver. Orietta, Faustina, Rose, quand sa santé le lui permettait, devaient s'y trouver. Quelques intimes y paraissaient assez souvent – sir Piers, entre autres, qui continuait de faire une cour discrète à Orietta. On y voyait aussi Mr Barford.

Lord Shesbury ne lui avait adressé aucune question gênante et le traitait avec sa même froide politesse accoutumée.

En apparence, l'existence d'Orietta et de sa cousine continuait, comme auparavant, à cela près que, par le fait du grand deuil de Faustina, quelques distractions, tel le théâtre, avaient dû être supprimées. En réalité, le retour de lord Shesbury avait apporté à Orietta un changement. Il n'était plus question d'indifférence, ni de froideur pour sa pupille. Il s'intéressait à ses études, lui faisait porter des livres dont il s'entretenait ensuite avec elle, comme de ce qu'elle avait vu dans les galeries de peinture et entendu dans les concerts où la conduisait Mrs Rockton. Sa façon d'agir était celle d'un tuteur à la fois aimable et sérieux. Mais ce tuteur avait vingt-six ans, avec les dons les plus séducteurs et le prestige de sa haute situation sociale. Il avait une âme volontaire, des instincts de dominateur et le charme souple, enveloppant, dû au sang slave qui coulait dans ses veines. Enfin, il était amoureux – passionnément amoureux, lui qui jusqu'alors n'avait eu que des fantaisies plus ou

moins vives, plus ou moins éphémères.

Mais, de cette passion, rien ne paraissait au-dehors. Il eût fallu un observateur bien attentif pour discerner la flamme rapide qui passait parfois dans son regard, quand il s'arrêtait sur Orietta. Walter savait à quelle nature fière, sensible, il avait affaire, et quelles préventions existaient chez elle contre lui. Il savait qu'il lui fallait, cette fois, se donner un peu de peine pour conquérir et ce n'était pas, pour un homme déjà blasé sur les empressements, les adorations des femmes, le moindre attrait d'Orietta.

Quelques jours après le retour de lord Shesbury, celui-ci remit à Faustina un écrin contenant un charmant bracelet de jeune fille, en disant :

– Il faut que je commence à monter votre coffre à bijoux, ma chère.

Le même jour, Orietta trouva dans sa chambre une gerbe de roses et œillets des plus belles qu'elle eût jamais vues, dans un petit vase chinois en cloisonné qu'un amateur aurait payé au poids de l'or. Mais elle en ignorait la valeur et jugea

délicat le procédé de lord Shesbury, qui lui offrait des fleurs au lieu d'un bijou, comme à Faustina. Il lui en coûta néanmoins de le remercier, quand elle le revit à l'heure du thé. Il lui en coûtait toujours d'ailleurs de lui parler. Et pourtant, quelle singulière griserie la pénétrait quand elle l'écoutait, quand elle entendait cette causerie vive, pénétrante, originale, tandis que de vifs éclairs d'or s'échappaient de ces yeux dont il était difficile de se détourner dès que leur altière séduction, leur impérieuse douceur, avaient saisi les vôtres !

Orietta eut conscience qu'elle cédait à l'ensorcellement, un après-midi où lord Shesbury l'avait emmenée, avec Faustina et Mrs Rockton, visiter le musée de Kensington. Elle l'avait déjà vu avec la dame de compagnie. Mais c'était tout autre chose, cette fois. Lord Walter savait donner une vie à chacune des toiles devant lesquelles il s'arrêtait, et Orietta l'écoutait avec une attention ardente, les yeux dans les yeux, qui devenaient d'une brûlante douceur. Elle eut tout à coup cette impression de vertige déjà ressentie à la soirée de Falsdone-Hall et, saisie d'angoisse, baissa un

instant les paupières.

– Vous êtes fatiguée ? demanda lord Shesbury, avec un accent d'intérêt. Vous voilà toute pâle.

– Un peu... oui, my lord.

– Eh bien ! rentrons. Nous continuerons un de ces jours.

Mrs Rockton glissa vers Orietta un coup d'œil malveillant. Elle était jalouse de cette jeune fille, pour sa fierté, pour tous les dons qu'elle possédait, pour l'intérêt que lui témoignait lord Shesbury, et elle lui en voulait aussi de la réserve polie gardée par elle à son égard. Mais elle ne montrait rien de ces sentiments, surtout maintenant que lord Shesbury témoignait tant de bonne grâce à sa belle pupille.

Dans la voiture qui les ramenait vers Falsdone-House, Orietta demeura silencieuse ; elle paraissait intéressée par le mouvement des rues où passait l'équipage, dont la parfaite élégance, le luxe très sobre, attiraient tous les regards, non moins que les personnes qui s'y trouvaient. On saluait beaucoup lord Shesbury,

on regardait avec curiosité les jeunes filles dont la singulière histoire avait excité la surprise et soulevé les commentaires du Londres aristocratique et mondain. On admirait Orietta, dont le sort ne faisait de doute pour personne : de façon régulière ou autre, elle était destinée à être aimée de lord Shesbury.

L'attention dont elle se sentait l'objet gênait toujours Orietta, mais aujourd'hui plus que jamais. Elle éprouva un soulagement en entrant dans le hall de Falsdone-House, en prenant congé de Walter avec un remerciement qu'elle fit aussi bref que le permettait la politesse. Et quand elle fut dans sa chambre, elle essaya de s'interroger sur l'étrange impression ressentie.

Elle essaya, car, vraiment, elle ne voyait pas clair en elle... Mais une chose était certaine : elle se laissait prendre à la fascination que cet homme exerçait autour de lui... elle oubliait ce qu'il avait été autrefois, ce qu'il restait encore, au fond. Oui, pour échapper à son ascendant, il suffirait qu'elle songeât à sa froideur pour Rose, à ses froissantes railleries envers les uns et les autres, à sa



sécheresse de cœur, à son orgueilleux scepticisme, dont elle avait entendu parler parfois... et puis, elle pensait à Apsâra... à la mort d'Apsâra, qui lui avait naguère inspiré un si troublant soupçon...

Et vraiment, aujourd'hui encore, dès qu'elle évoquait le souvenir de la bayadère, s'éveillait en son âme une impression où se mêlaient de l'émotion pénible, de l'angoisse, de la colère... une souffrance étrange qui lui serrait le cœur.

Désormais, lord Shesbury se heurta, chez sa pupille, à une froideur presque farouche. Orietta tendait tout son être pour prendre cette attitude, pour rester invulnérable sous le regard qu'elle redoutait. Quand Walter, jugeant qu'elle montait maintenant fort bien à cheval, l'emmena un matin à Hyde Park avec Mrs Rockton et Nortley, elle n'essaya pas de se dérober, pensant que ce serait chose inutile, mais elle garda pendant toute la promenade une mine si fermée que Mrs Rockton, au retour, lui demanda :

– Êtes-vous malade, donna Orietta ?

Car, maintenant, on l'appelait ainsi, d'après la

volonté de lord Shesbury.

– Mais non, pas du tout, répondit-elle froidement.

– Pas du tout ! répéta Walter. Donna Orietta est seulement un peu... songeuse. L'atmosphère de Falsdone-Hall lui rendra son sourire habituel, dont nous sommes si douloureusement privés.

Il y avait, dans l'accent du jeune homme, une fine ironie et un reproche discret que ressentit également Orietta. Elle rougit un peu et pensa avec une irritation mêlée de défi :

« Que m'importe, s'il me juge mal élevée ! Avant toute chose, je ne veux pas qu'il s'imagine que je suis envoûtée par lui, comme les autres ! »

Quand lord Shesbury, dans la cour de Falsdone-House, eut aidé Orietta à descendre de cheval, il lui dit :

– Venez un moment dans le jardin, j'ai une communication à vous faire.

Elle le suivit, le cœur serré par l'émotion, dans le jardin aux profondes charmilles, où les fleurs des corbeilles exhalaient de suaves parfums. Les

lévriers bondissaient devant eux, tandis qu'ils avançaient, beau couple harmonieux, dans la lumière voilée de ce matin.

Lord Shesbury ne semblait pas pressé de parler. Il considérait le délicat profil, les cils baissés palpitant sur la joue veloutée, les boucles soyeuses échappées du petit chapeau entouré d'un voile de gaze blanche. Puis il dit enfin :

– J'ai reçu pour vous une demande en mariage, Orietta.

Elle leva les yeux, un seul instant, assez pour qu'il y vît de la surprise, mais aucune émotion.

– Ah !... Qui donc a songé... ?

– Sir Piers Melville... Très bonne famille, grande fortune, excellent garçon... Voyez si cette proposition vous plaît.

– Je suis beaucoup trop jeune pour songer à me marier, my lord. Vous le direz à sir Piers, en le remerciant d'avoir songé à moi.

– Quoi ? Pas d'hésitation ? Pas de réflexion ?

– Non, il n'en est pas besoin.

Le ton des interlocuteurs était également bref et semblait dénoter l'indifférence.

– C'est bien, je lui ferai part de votre réponse. Il en sera désolé, naturellement.

Orietta eut un geste de doute.

– Il me connaît si peu, cependant.

Un sourire amusé vint aux lèvres de Walter, dont le regard s'éclaira d'une lueur plus ardente,

– L'amour n'a pas besoin de grands délais pour se saisir de vous, Orietta, La femme que j'aime, je l'ai aimée dès le premier moment où je l'ai vue.

Orietta eut la sensation soudaine d'une souffrance lui étreignant le cœur. Elle fit machinalement quelques pas, puis demanda, en réussissant à raffermir l'accent frémissant de sa voix :

– Je puis sans doute remonter, maintenant, my lord ?

– Êtes-vous donc si pressée de me quitter ? Vous n'êtes pas une pupille très aimable, Orietta. Y aurait-il toujours quelque chose là, contre

moi ?

Du doigt, il touchait légèrement le front de la jeune fille. Elle s'écarta un peu, en répondant froidement :

– Je crois avoir éloigné de mon esprit le ressentiment auquel vous faites allusion, my lord.

– Quoi, alors ?... De l'antipathie ? Une antipathie irréductible ?

Il se penchait vers elle, en essayant de rencontrer ses yeux.

– Je crains que ce ne soit un peu cela, répondit-elle avec la même froideur.

Un léger rire moqueur se fit entendre.

– Charmante franchise ! Vous avez sans doute mis dans votre idée de m'infliger quelques leçons, Orietta ? Mais vous oubliez que vous n'êtes qu'une enfant, par l'inexpérience... Ainsi donc, il vous est toujours très dur de me devoir quelque chose ?

– Très dur ! très dur ! dit-elle avec une subite véhémence, en découvrant des yeux assombris.

– Eh bien ! dès que nous serons de retour à Falsdone-Hall, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours, je vous confierai un travail... le classement et la copie de notes que j'ai rapportées de mes voyages. Comme je ne puis vous autoriser à gagner votre vie au-dehors, vous la gagnerez chez moi, voilà tout.

Je vous remercie beaucoup, my lord, dit-elle en rougissant de contentement.

Elle ne vit pas la caressante ironie qui passait dans le regard de lord Shesbury. Mais elle perçut la note moqueuse de sa voix quand il répliqua :

Enchanté de vous être agréable, ma chère enfant !

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi et elle en éprouva une secrète irritation.

Ils revinrent en silence jusqu'au logis. Dans le hall, lord Shesbury prit congé de la jeune fille et la suivit des yeux, tandis qu'elle montait le seigneurial escalier, d'une allure souple, harmonieuse, souverainement élégante. Puis il se détourna en murmurant :

– Oh ! non, ce n'est pas sir Piers ou d'autres qui me la prendront... et elle m'aimera, la charmante orgueilleuse ! Je la mettrai à mes pieds, elle aussi !

## VI

Lady Rose se réjouissait du prochain retour à Falsdone-Hall. Cette seule idée avait une action favorable sur sa santé, un peu influencée par le climat de Londres. Orietta n'était pas moins satisfaite. Mais elle regrettait les leçons qui allaient lui manquer.

– Il faut que je profite beaucoup de celles qui me restent à prendre encore, disait-elle, et que je travaille tant que je pourrai.

Elle travaillait tellement, en effet, que la fatigue avait raison de ses forces. Elle perdait l'appétit, devenait pâle et sans entrain. Mais ce labeur l'aidait à dominer l'indéfinissable malaise intérieur, la troublante inquiétude de son cœur.

Indéfinissable, oui... Dans la chapelle catholique voisine de Falsdone-Hall, il y avait un prêtre expérimenté dans la conduite des âmes, à qui elle avait ouvert sa conscience, en



reconnaissant loyalement une rancune trop tenace et de trop vives révoltes d'orgueil. Mais ce trouble, cette inquiétude... cette crainte, comment les expliquer ?

Elle continuait de garder la même attitude froidement réservée à l'égard de lord Shesbury. Mais il semblait ne pas s'en apercevoir. De nouveau, il l'avait emmenée à Hyde Park, lui avait fait visiter un autre musée et la collection célèbre que lui-même possédait, dans une des galeries de Falsdone-House. Il s'entretenait avec elle de maints sujets touchant à la littérature et aux arts... et avec quelle peine, quelle tension de tout son être, elle parvenait à maîtriser les impressions qu'éveillait en son âme cet enchanteur ! Encore avait-elle parfois conscience de n'y pas réussir... Et cette lutte intérieure venait s'ajouter à la fatigue du travail pour altérer la santé d'Orietta.

Un après-midi, comme la jeune fille, dans le jardin d'hiver, lui présentait une tasse de thé, lord Shesbury interrompit la conversation qu'il soutenait avec miss Porroby et Mr Barford pour

faire observer :

– Vous avez la mine d'une personne très fatiguée, Orietta. Ne travaillez-vous pas trop ?

– Oui, c'est bien cela, Walter ! s'écria lady Rose. Je le lui ai dit, mais elle m'a répondu qu'il lui fallait profiter le plus possible de ses leçons.

– J'ai fait à donna Orietta la même observation, ajouta Mrs Rockton.

Orietta dit, avec un peu d'impatience :

– Qu'est-ce que cela ? Un peu de fatigue... qui passera vite au bon air de Falsdone-Hall.

Elle se détourna, pressée d'échapper au regard de lord Shesbury, et revint vers la table.

– Vous êtes si ardente travailleuse, chère donna Orietta ? dit gaiement Violet. On voit que vous êtes toute jeune encore... Dans quelques années, d'autres idées vous occuperont... Mais, maintenant, vous voilà encore à l'âge où l'on prend plaisir aux études.

– Vous voulez dire que je suis encore une enfant... vous aussi ?

Orietta tournait vers miss Porroby un regard d'irritation contenue.

Violet sourit agréablement :

– Non, pas tout à fait ! Quelqu'un d'autre a fait cette réflexion ?

Avant qu'Orietta pût répondre, lord Shesbury dit avec un sourire de fine raillerie :

– Je la traite parfois d'enfant, quand elle se montre déraisonnable. Mais elle n'aime pas cela... et si elle était encore le petit démon d'autrefois, elle m'arracherait les yeux !

– Oh ! lord Shesbury ! s'écria Violet sur un ton de protestation ardente, avec un coup d'œil éloquent vers ces yeux étincelants de gaieté moqueuse, attachés sur la physionomie hautaine et presque farouche d'Orietta – qui ressemblait en ce moment à la petite Orietta de jadis.

– Je dis « si », miss Porroby. Donc, ne craignez rien, mes yeux sont en sûreté !

– Heureusement ! dit Violet d'une voix basse et chaleureuse.

Orietta détourna nerveusement la tête. Son

regard se rencontra avec celui de Mr Barford, doux, très doux, compatissant... Elle trouvait toujours chez lui la même bienveillance discrète, qu'il exprimait plus par les yeux que par la parole, car elle n'avait guère occasion ici de le voir seul. Néanmoins, elle ne parvenait pas à discerner s'il lui inspirait de la sympathie. Mais l'estime dans laquelle chacun le tenait l'inclinait à lui donner la sienne.

Cet après-midi, quand elle quitta lady Rose, après l'avoir reconduite à son appartement. Orietta rencontra, dans le corridor y conduisant, Humphrey Barford qui lui expliqua :

– J'avais oublié de donner à la chère Rosy une assez jolie petite gravure ancienne que j'ai dénichée hier chez un antiquaire. Vous voudrez bien la lui remettre, donna Orietta ?

– Mais si vous vouliez entrer, monsieur ? Rose serait certainement heureuse de vous remercier elle-même.

– Non, non, ce sera pour demain. J'ai remarqué qu'elle semblait fatiguée. Mais vous aussi, mon enfant, vous n'avez pas bonne mine.

En cela, lord Shesbury a tout à fait raison.

Le visage de la jeune fille eut une contraction légère.

– Ce n'est rien... cela passera vite.

– À condition que vous travailliez moins... et que vous ne vous fassiez pas de soucis pour... quelques paroles désagréables... Il est vrai que c'est une telle... sottise de vous traiter en enfant, vous qui avez le cœur et l'esprit d'une femme ! Une sottise blessante pour vous, donna Orietta.

Elle le regarda avec une surprise mêlée de perplexité, Humphrey continua, d'une voix basse, ouatée, caressante :

– Oui, blessante, je le répète... Car il a l'air de s'amuser de vous, de votre jeune fierté, de votre fraîcheur d'âme. Or, cela me paraît intolérable.

Le sang montait au visage d'Orietta. Elle murmura, la voix frémissante :

– Vous croyez ?

– Hélas ! Et cette petite coquette de Violet qui abonde dans le même sens, pour le flatter ! Donna Orietta, je comprends que vous soyez

froissée... profondément froissée. Mais lord Shesbury ne voit dans les femmes que d'aimables jouets, qui doivent se trouver trop heureux d'exciter sa verve moqueuse. Oui, il a une conception de la nature féminine absolument déplorable ! C'est un devoir pour moi de vous en avertir, mon enfant, puisque personne ne le fait... de vous engager à la défiance... à beaucoup de défiance, je vous en donne le conseil tout paternel.

Humphrey avait pris la main d'Orietta et la serrait dans la sienne. La jeune fille l'écoutait, calme en apparence, avec un tumulte au fond du cœur. À ces derniers mots, elle dit, avec un accent de reconnaissance :

– Je vous en remercie, monsieur. Ce conseil, je le suivrai... et il ne me sera pas difficile de le faire, puisqu'il n'existe aucune sympathie de ma part à l'égard de lord Shesbury.

– Non... Mais on ne peut pas se défendre de l'admirer, cet ensorceleur ! Et là est le danger. Défiance, défiance., chère enfant ! Et si jamais vous avez besoin de quelque appui, de quelque

secours, songez qu'Humphrey Barford est le plus sûr, le plus dévoué des amis.

Il la quitta sur ces mots, murmurés avec ferveur. Et elle resta seule, accablée d'une angoisse qui la faisait frissonner, comme si quelque vent glacé venait de passer sur elle.

## **Deuxième partie**



## I

Orietta entra dans la grande bibliothèque de Falsdone-Hall, où elle avait été convoquée ce matin par lord Shesbury pour se mettre au courant du travail qu'il attendait d'elle. Les portes-fenêtres, ouvertes sur la terrasse, laissaient entrer l'air rafraîchi par une pluie nocturne, et la senteur qui s'exhalait des parterres fleuris. Près d'un grand bureau de marqueterie décoré d'admirables bronzes, lord Shesbury parcourait des lettres qu'ouvrait à l'avance son secrétaire, debout près de lui. À l'apparition d'Orietta, il s'interrompit et fit un petit signe amical en disant :

– Je vous demande quelques minutes pour finir le dépouillement de mon courrier. Asseyez-vous près de cette table, je vous prie ; c'est là que vous travaillerez.

Elle retint avec peine un mouvement de

surprise et de contrariété. Car jamais elle n'avait pensé qu'il lui faudrait accomplir sa besogne dans cette pièce où se tenait fréquemment lord Shesbury. D'ailleurs, depuis que celui-ci avait fait cette proposition, elle avait réfléchi et ne s'était plus sentie aussi satisfaite. Car elle craignait que ce genre de travail l'obligeât d'avoir recours trop souvent à des demandes d'explications près de lui, dont elle cherchait instinctivement à s'écarter, surtout à la suite des recommandations de Mr Barford.

Mais elle ne pouvait se dérober, après avoir tant laissé voir son désir de ne pas devoir son existence à la seule générosité de lord Shesbury. Depuis une semaine qu'elle se trouvait à Falsdone-Hall, elle attendait donc chaque jour avec une sorte d'anxiété qu'il tînt sa promesse. Et c'était ce matin, qu'au retour de la promenade à cheval faite avec lui, Faustina, Mrs Rockton et Nortley, il lui avait dit en l'aidant à descendre de sa monture :

– Je vous donne rendez-vous dans une heure à la bibliothèque, Orietta, pour prendre

connaissance du travail que vous avez accepté.

Cette perspective déjà lui semblait pénible. Mais que serait-ce, si chaque jour il lui fallait venir ici, pour travailler sous l'œil de lord Shesbury ?

Elle s'était assise machinalement près de la table indiquée où, dans une petite jardinière de Sèvres, s'épanouissaient d'admirables roses. L'écritoire était une merveille de ciselure, et le porte-plume d'or un bijou véritable, digne de la délicate petite main patricienne qui allait s'en servir tout à l'heure. Mais ces attentions de lord Shesbury pour sa belle secrétaire augmentaient le trouble dont était saisie Orietta depuis son entrée dans cette pièce. Elle essaya de s'en distraire en évoquant le souvenir de lord Cecil, qui s'était montré si bon, ici même, pour ces petites filles dont il savait que l'une était son enfant. Mais à ses oreilles parvenait la voix aux notes harmonieuses, à l'accent net et impératif, qui indiquait au secrétaire les réponses à donner aux lettres reçues, avec une précision et une promptitude qui dénotaient une organisation

supérieure du cerveau.

« Oui, très supérieur, il l'est, certainement, songeait Orietta. Du moins sur certains points. Mais, moralement, qu'est-il ? Un être pétri d'orgueil, d'égoïsme, du plus froid scepticisme, s'il faut en croire Rose, Mr Barford et les quelques propos d'autres personnes entendus depuis que je suis sous son toit... Oui, un être redoutable, j'en ai l'impression. »

Un léger frisson passa en elle. Vraiment, si étrange que cela fût, cette même Orietta qui, enfant, bravait intrépidement le jeune lord Walter, orgueilleux et violent, avait peur de lord Shesbury, aimable et attentif pour sa pupille.

« Pourquoi se préoccupe-t-il ainsi de moi ? s'était-elle demandé plus d'une fois avec angoisse, depuis le retour d'Italie du jeune homme. Pourquoi cet intérêt qui le porte à s'occuper de mes études, beaucoup plus qu'il ne le fait pour Faustina ? Pourquoi, quand nous nous promenons à cheval, par exemple, est-il toujours près de moi, laissant Mr Nortley comme cavalier de sa sœur et de Mrs Rockton ? »

Et, se souvenant des paroles prononcées par Mr Barford, ainsi que d'un mot dit naguère par lady Rose, elle se faisait cette conviction : lord Shesbury s'amusait de sa fierté, cherchait à la réduire et à s'emparer de cette jeune âme sans expérience. C'était là jeu de grand seigneur dilettante, accoutumé de voir tout céder à sa puissance de séduction. Il voulait que sa trop indépendante, trop orgueilleuse pupille ne fût plus sous sa main qu'une petite chose sans consistance, qu'il rejetterait ensuite avec dédain.

De telles pensées avaient accentué chez Orietta la volonté de résistance ; mais elles lui faisaient aussi regretter davantage la décision de lord Shesbury, qui devait amener entre eux, nécessairement, de plus fréquents rapports.

Le lévrier Fady s'était rapproché d'elle et elle caressait machinalement la tête fine posée sur ses genoux. Lord Shesbury achevait la revue de son courrier ; il congédia le secrétaire, prit des cahiers sur son bureau et se leva pour venir à Orietta :

– Voici mes carnets de voyage. Il s'agit de les recopier, en mettant à la place nécessaire les

notes inscrites en marge.

Et il commença de donner des explications, qu'Orietta écouta en essayant d'y apporter toute son attention, d'oublier celui qui parlait, assis près d'elle, feuilletant d'un doigt léger les feuilles manuscrites couvertes d'une écriture hardie, assez peu lisible, parfois, car certaines parties avaient été écrites à la clarté médiocre de quelque luminaire de fortune, ou bien au cours de situations assez périlleuses.

– Il se présentera quelques difficultés pour vous, inévitablement, disait lord Walter. Mais je serai là pour les résoudre.

– Je voulais cependant vous demander, my lord, s'il ne me serait pas possible de faire ce travail dans mon appartement ?

Il avait fallu un grand effort sur elle-même pour qu'Orietta se décidât à cette requête.

– Pourquoi ?

Un peu de rougeur monta à la mate blancheur des joues.

– Il me semble que je serais plus tranquille...

– C’est une erreur. Ici, vous aurez toute la tranquillité nécessaire et vous pourrez avoir recours à moi, dès que vous vous trouverez dans l’embarras.

Orietta n’insista pas. Elle savait, pour l’avoir entendu dire par Rose et par d’autres, que lord Shesbury ne revenait pas sur une décision. Le ton, d’ailleurs, bien que courtois, indiquait aujourd’hui une volonté arrêtée. Mais elle en éprouva une secrète irritation, qui se manifesta par une plus vive poussée de sang à son visage.

Lord Shesbury s’en aperçut-il ? En tout cas, il n’en laissa rien paraître. Se levant, il regagna son bureau et Orietta commença à travailler.

Besogne pleine d’intérêt, comme elle s’en convainquit vite. Ces notes rapidement jetées, en une langue sobre et vivante, révélèrent un observateur de premier ordre, un esprit original et profond. Tel fut l’enchantement d’Orietta qu’elle en oublia bientôt où elle se trouvait et tressaillit en entendant près d’elle lord Walter.

– Ne vous fatiguez pas, Orietta. C’est assez pour aujourd’hui.

Elle leva la tête, montrant des yeux brillants comme d'admirables étoiles, car elle restait sous l'impression d'un récit tragique, conté avec une émouvante simplicité.

– Je ne suis pas fatiguée du tout, my lord... et cela est tellement intéressant !

– Ah ! cela vous plaît ? Pensez-vous que ces notes valent la peine d'être publiées ?

– Si elles en valent la peine ? Je le crois bien ! Et, après cet élan d'enthousiasme, Orietta ne put se retenir de rire en ajoutant :

– Il est vrai que l'avis de mon inexpérience ne signifie guère ! Vous aurez d'autres meilleurs juges que moi, my lord.

– Non, je ne le pense pas, car ils n'auront pas votre fraîcheur de sentiments, votre cœur ardent, ni... rien de ce qui existe dans une âme comme la vôtre.

La tête d'Orietta s'abaissa vers les cahiers. Quelle étrange, quelle terrible douceur veloutée, pouvaient prendre « ses » yeux ! Et ces notes graves et chaudes dans la voix... Pourquoi,



pourquoi lui avait-elle laissé voir l'enthousiasme provoqué par ces récits ?

– Laissez cela et venez. Voici l'heure du lunch.

Elle se leva machinalement et le suivit hors de la bibliothèque, dans le salon en rotonde où lady Shesbury, sa fille et Faustina attendaient, en compagnie de Mrs Rockton et de Nortley, à qui venait de se joindre Mr Barford, arrivé ce matin même de Londres.

À l'apparition de Walter et d'Orietta, sortant ensemble de la bibliothèque, il y eut chez lady Paméla et Mrs Rockton, un mouvement de surprise difficilement réprimé. Non qu'elles ignorassent que lord Shesbury avait offert à sa pupille de l'aider dans la rédaction de ses carnets de voyage. Et, par Rose, elles savaient que la jeune fille avait été invitée ce matin même à venir prendre connaissance de son travail. Mais, pas plus qu'Orietta elle-même, elles ne supposaient que celui-ci dût se faire en la présence de lord Shesbury, dans une des pièces où il résidait le plus habituellement.

– Tiens, vous, Humphrey ? dit Walter.

– Je suis arrivé tout à l’heure, mon cher Walter... Si vous voulez m’accorder l’hospitalité pour cette nuit, je regagnerai demain matin Rockden-Manor.

La main d’Humphrey serrait les doigts fins, nonchalamment tendus.

– Certainement... Et revenez occuper votre appartement, comme vous en avez l’habitude... Quoi de nouveau à Londres ?

Mr Barford commença de conter quelques nouvelles, et continua pendant le repas, avec son agrément habituel. Walter lui donnait la réplique, de manière spirituelle et légèrement caustique. Sa Seigneurie était d’humeur aimable, ce matin-là, et daigna complimenter Rose sur la toilette qu’elle portait :

– Cette garniture de tulle blanc est disposée à ravir et vous sied parfaitement, ma chère.

– C’est Orietta qui me l’a arrangée ! dit Rose, les yeux brillants de plaisir.

– Ah ! si c’est Orietta... je ne m’étonne plus !

Elle a toutes les fées pour marraines.

Une vive rougeur monta au visage de la jeune fille, assise près de lord Shesbury. Mais Rose approuva chaleureusement :

– Comme vous avez raison, Walter !

– Allons, vous êtes une bonne amie, Rosy ! Je vois qu’Orietta a très bien placé son affection, après tout... Faustina, pourquoi me regardez-vous avec cet air de chien battu ? Faut-il que je vous adresse aussi un compliment, pendant que je suis en veine d’en faire ?

Faustina, à son tour, devint toute rouge, sous le regard railleur de son frère, et glissa un coup d’œil jaloux vers sa cousine.

Orietta le vit et en fut péniblement impressionnée. Elle s’apercevait, depuis un peu de temps, de quelque malveillance à son égard, chez Faustina, et différentes remarques l’amenaient à craindre que la dame de compagnie fût pour beaucoup dans ce changement. Mrs Rockton, elle s’en était aperçue, avait une nature fausse, rusée ; chez elle, Orietta sentait une

secrète hostilité, dissimulée sous une affabilité invariable. Peut-être, par méchanceté, poussait-elle Faustina contre sa cousine, en lui persuadant que lord Shesbury lui portait plus d'intérêt qu'à elle, sa sœur.

« Cette pauvre Faustina est une nature si faible ! » songeait Orietta avec amertume.

Cet après-midi-là, Walter emmena ses sœurs et Orietta en voiture, à Aberly. Lady Paméla, inquiète, avait essayé d'objecter que sa fille aurait peut-être peur, lord Shesbury ayant toujours des chevaux difficiles et conduisant à une allure très rapide. Mais Rose protesta aussitôt :

– J'aimerais tant cela, j'en suis sûre ! Oh ! non, je n'aurai pas peur, car j'ai tout à fait confiance dans l'habileté de Walter.

Lord Shesbury eut un regard d'intérêt pour le mince visage éclairé par la perspective de ce plaisir jamais goûté encore.

– Vous êtes une vraie Falsdone, Rose... Oui, vous avez raison de vous fier à moi. Aucun cheval n'a eu de vellétés d'indépendance sous

ma main... Allons, montez là, avec Faustina. Vous, Orietta, ici...

Et il tendit la main pour aider la jeune fille à monter sur le siège du phaéton, près de lui.

Le bel équipage s'éloigna au trot des admirables alezans, dont lord Shesbury maintenait la fougue à son gré. Sur la route d'Aberly, il leur fit prendre une allure très enlevée. De temps à autre, il jetait un coup d'œil vers sa voisine. Sous le chapeau de paille blanche simplement entouré d'une écharpe de gaze, le délicieux visage apparaissait palpitant de plaisir, rosé par l'air. Comme on approchait d'Aberly, Walter demanda en souriant :

– Eh bien ! cette vive allure vous plaisait, Orietta ?

Elle leva sur lui des yeux étincelants :

– Oh ! oui... Comme vous êtes maître de vos chevaux ! Non, vraiment, il est impossible d'avoir peur un seul instant !

– Aimerez-vous conduire ?

– Il me semble que je l'aimerais beaucoup !

– En ce cas, je vous l’apprendrai.

La voiture atteignait à ce moment Aberly. Elle passa sous la vieille porte encadrée de ses deux tours rondes et s’engagea dans une des rues étroites de la vieille ville. Les passants saluaient avec un empressement respectueux. Et voici qu’une bande de fillettes apparaissait, accompagnée par une longue et jeune personne. C’était la pension Burley, conduite par miss Fanny.

Comme autrefois... Mais, aujourd’hui, Orietta ne faisait pas partie du petit troupeau vêtu de percale grise mal coupée. D’une élégance discrète dans sa robe de batiste blanche brodée, elle était assise près de ce jeune lord Shesbury qui, naguère, n’avait pas eu un regard pour la petite fille confondue avec les autres élèves du pensionnat. Elle voyait miss Burley, après avoir fait ranger les enfants contre le mur, s’y aplatir elle-même avec une profonde révérence.

Et elle éprouva de cet incident une secrète satisfaction, surtout après avoir rencontré le regard très humblement déférent de miss Fanny,

qui allait de lord Shesbury à elle.

– Serait-ce là le pensionnat où Faustina et vous avez été élevées ? demanda Walter.

– Précisément, my lord.

Il eut un rapide froncement de sourcils, qui aurait inquiété lady Paméla si elle se fût trouvée là.

– Vous y avez beaucoup souffert ?

– Beaucoup, oui.

– Parce que vous ne vous sentiez pas dans votre milieu ?

– Pour cela, certainement... mais surtout parce que je me sentais resserrée, emmurée, physiquement, moralement, intellectuellement... Oui, j'ai souffert...

Sa voix eut un frémissement à ces derniers mots.

– Vous n'avez pas trouvé d'amitié ? Vos maîtresses n'avaient pas d'affection pour vous ?

Avec un sourire nuancé d'ironie, Orietta ajouta :

– Je n’étais pas une nature facile ; je n’acceptais pas tout de bonne grâce, comme Faustina, que les misses Burley me donnaient toujours en exemple.

– Oh ! Faustina... en effet...

L’accent de lord Shesbury décelait un dédain railleur.

– En résumé, vous avez été malheureuse chez ces personnes ? Et cela, par la faute de lady Shesbury. Bien. Nous verrons à réparer ces... erreurs.

La voiture s’engageait maintenant dans une belle allée de marronniers, qui reliait le vieil Aberly à la ville d’eaux. Celle-ci était dans sa grande période d’animation. Toutes les têtes se découvraient ou s’inclinaient au passage du phaéton que conduisait le marquis de Shesbury. Tous les regards se portaient sur lui et sur la jeune fille, d’une si rare beauté, assise à son côté. On se demandait : « Qui est-elle ? » Et des gens de la société aristocratique de Londres, bien renseignés, expliquaient : « C’est une pupille de lord Shesbury, qui lui porte grand intérêt. »



La voiture s'arrêta devant le principal hôtel de la ville d'eaux. Walter aida les jeunes filles à descendre, tandis que le domestique maintenait les chevaux. À Rose, il demanda en souriant :

– Eh bien ! votre impression, Rosy ?

– Oh ! c'était délicieux ! Mais cette pauvre Faustina ne se trouvait pas à son aise ! Elle avait une peur terrible que vous nous fassiez verser, Walter !

Lord Shesbury effleura d'un regard moqueur la figure altérée de Faustina.

– Vraiment, ma chère ! Il faudra donc renoncer à monter dans mes voitures, quand je conduis.

– Oh ! ce n'est pas à ce point ! balbutia Faustina. Je m'y habituerai... Je serais désolée...

– En vérité, je n'aurais pas la cruauté de vous imposer ce supplice ! répliqua ironiquement Walter.

Faustina, rouge de confusion, glissa un coup d'œil de colère vers Orietta et Rose.

Le maître d'hôtel s'avavançait, empressé, avec

un profond salut. Lord Shesbury donna l'ordre de servir le thé sur la grande terrasse fleurie qui s'étendait devant l'hôtel. Là se réunissait, à cette heure, la plus élégante société présente à Aberly. Il fut donc donné à beaucoup d'admirer – ou d'envier – donna Orietta Farnella, et de remarquer les attentions discrètes de lord Shesbury à son égard.

– Oh ! ma chérie, Walter a été charmant pour nous, n'est-ce pas ? dit joyeusement Rose, quand elle se trouva plus tard seule dans son appartement avec Orietta. Je crois que je ne lui suis plus aussi indifférente... qu'il s'intéresse un peu à moi.

– Il me semble, en effet... et vous le méritez bien, ma chère Rose ! répondit affectueusement Orietta.

– Et pour vous, il est très aimable... Ses yeux ne sont plus les mêmes quand il vous regarde... plus les mêmes, répéta pensivement Rose.

– Quelle idée ! dit Orietta, en essayant de sourire.

Mais son cœur battait avec plus de force, et la griserie qu'elle avait éprouvée pendant cet après-midi devenait plus vive, s'insinuait en tout son être frémissant.

## II

Le lendemain commencèrent d'arriver les invités qui, par séries, allaient se succéder à Falsdone-Hall jusqu'à la fin de la saison des chasses.

Faustina, à cause de son grand deuil, devait demeurer à l'écart. Orietta, toujours bonne et dépourvue d'égoïsme, souhaitait de partager le sort de sa cousine, qu'elle savait très touchée par cette privation. Mais elle se heurta à l'opposition absolue de lord Shesbury.

– Donna Paola Darielli n'était pour vous qu'une cousine assez éloignée, dont il suffit que vous portiez le deuil en blanc. Vous paraîtrez donc parmi mes hôtes, à toutes mes réunions.

– Mais Faustina en aura tant de peine, my lord !

– Si les rôles étaient renversés, Faustina ne

songerait guère à se priver pour vous du moindre plaisir. Je n'entends pas encourager son égoïsme et elle devra se contenter de se distraire en compagnie de Mrs Rockton.

Orietta comprit qu'il n'y avait pas à insister. Mais elle sentit dès lors, chez sa cousine, une hostilité plus accentuée, qui devait vite lui devenir très pénible.

Parmi les premiers hôtes de Falsdone-Hall, se trouvait miss Porroby. Lord Shesbury, avant de quitter Londres, lui avait personnellement adressé une invitation, ce qui avait exalté les espoirs de Violet, bien que rien, dans la façon d'agir du jeune homme, ne l'eût autorisée à croire qu'elle était sur le chemin de la victoire.

Il y avait aussi le capitaine Finley, un parent des Falsdone. William Finley était ce jeune garçon qui, seul, avait osé autrefois élever une protestation quand Walter avait coupé les cheveux d'Orietta, en disant : « Quel dommage ! » Il était revenu malade des Indes, à la fin de l'hiver, et, après quelques mois passés en France, où il avait de la famille, il venait

achever de rétablir sa santé à Falsdone-Hall.

Ce blond jeune homme, doué d'un caractère charmant et d'un cœur généreux, mais un peu faible, avait toujours été le cousin préféré de lady Rose. Elle montra une grande joie de son arrivée et parut ravie de son étonnement, quand il vit le changement favorable opéré en elle.

Mais l'attention du capitaine Finley fut vite détournée de sa cousine, car, dès le premier instant, Orietta produisit sur lui une impression foudroyante. Il n'était d'ailleurs pas le seul. Tous les hôtes masculins de Falsdone-Hall ne cachaient pas leur admiration, dès que leur était apparue la pupille du marquis de Shesbury.

De fait, la beauté d'Orietta, en ces derniers mois, avait pris un charme plus éblouissant encore. La toute jeune fille devenait femme et, dans son regard profond, les agitations, les émois de son âme ardente laissaient leur empreinte. Sans rien perdre d'une grâce faite de naturel, de simplicité, de réserve, elle avait en outre acquis l'aisance mondaine nécessaire, et la vivacité de son esprit, l'intuition, les dons intellectuels

existant en elle, suppléaient en quelque sorte à la culture qu'elle travaillait d'ailleurs chaque jour à acquérir, à l'aide des ouvrages littéraires que lui communiquait lord Shesbury, et des conversations qu'elle avait avec lui ou certains de ses hôtes.

« Une jeune personne aussi brillamment douée intellectuellement que physiquement », avait déclaré Malcom Prynne, le critique en renom,

Ce jugement, et d'autres plus enthousiastes encore, venaient aux oreilles de lady Paméla et de Violet, avivant leur jalousie, leur sourde haine pour la jeune comtesse Farnella. Mais le pire, aux yeux de miss Porroby, était l'attitude significative de lord Shesbury à l'égard d'Orietta.

Il lui faisait ouvertement la cour, une cour discrète qui cependant ne pouvait passer inaperçue, de la part d'un homme peu accoutumé de prodiguer ses attentions. Sauf pour ce qui concernait ses devoirs de maître de maison, aucune autre femme ne semblait exister en dehors d'elle.

Et l'on savait que, chaque matin, elle passait

une ou deux heures dans la bibliothèque, pour travailler à la relation des voyages de lord Shesbury, sous la direction de celui-ci.

« Quel but poursuit-il ainsi ? se demandait-on. Songe-t-il à épouser sa pupille, ou bien veut-il seulement contenter un caprice ? »

Mais, en tout cas, de l'avis général, il agissait près d'elle en conquérant, écartant ainsi les hommages trop empressés des admirateurs dont aucun, si présomptueux qu'il fût, n'aurait osé se poser en rival du marquis de Shesbury.

Quant aux femmes, si jalouses que fussent la plupart d'entre elles, il n'en était pas qui ne fissent bonne mine et force amabilités à Orietta, pour plaire à leur hôte.

Une quinzaine de jours après la promenade à Aberly, la jeune fille, par le courrier matinal, reçut une lettre dont la suscription lui rappela une écriture connue. Et, tout en la décachetant, elle se souvint. C'était l'écriture d'une des misses Burley,

Oui, miss Fanny Burley lui écrivait une lettre



très humble, très suppliante, pour lui demander d'intercéder près de lord Shesbury. Sa Seigneurie, à qui appartenait la maison qui abritait le pensionnat, avait donné ordre à son intendant d'en faire partir les misses Burley et de ne pas leur consentir une autre location dans Aberly.

« Or, c'est pour nous la ruine ! » disait miss Fanny.

« Il a fait cela pour les punir, à cause de moi ! » pensa aussitôt Orietta.

Et une sensation de joie orgueilleuse lui monta au cerveau.

Pour elle... Pour elle, cet homme, dont la moindre attention était accueillie comme une faveur par les femmes les plus recherchées, multipliait les marques d'intérêt, en laissant voir avec discrétion, mais assez clairement, qu'il admirait la beauté de sa pupille.

Et, si forte que fût cette âme de jeune fille, elle se laissait enivrer par l'orgueil de cette conquête, par les tumultueux sentiments qui s'agitaient en

elle, et auxquels jusqu'alors elle ne savait donner un nom.

Parfois, les avertissements de Mr Barford lui revenaient à l'esprit, et elle se raidissait à nouveau contre l'influence dont elle se sentait enveloppée. Mais un de ces regards, d'une douceur ardente, que Walter avait maintenant si souvent pour elle, suffisait à la remettre sous le fascinant empire.

Quand elle eut terminé la lettre de miss Burley, elle pensa :

« Je vais la montrer à lord Shesbury ; il fera ce qu'il voudra, car ce sont là des personnes, après tout, peu intéressantes. »

Et elle descendit pour gagner la bibliothèque, car c'était l'heure du travail.

Walter, qui fumait au seuil d'une des portes-fenêtres, se détourna en entendant le frôlement de son pas léger sur l'épais tapis d'Orient.

– Voici une lettre que je viens de recevoir, my lord. Voulez-vous en prendre connaissance ?

Et, tandis qu'il lisait, elle alla s'asseoir à sa

place accoutumée, en se prenant à songer tout à coup :

« Pourquoi miss Burley n'écrit-elle pas à Faustina, qui est la sœur de lord Shesbury, plutôt qu'à moi, une étrangère ?... Aurait-elle quelque soupçon du motif qui, sans doute, le dirigeait, quand il a donné cet ordre ? »

Walter se rapprocha d'elle et jeta dédaigneusement la lettre sur la table.

– Inutile de répondre à cela... Bon, n'ouvrez pas la bouche, Orietta ! Je vous sais capable d'intercéder pour ces personnes, par une idée de devoir... et je ne veux pas avoir à vous refuser quelque chose.

Les cils bruns s'abaissèrent un peu, en palpitant, sous le regard qui faisait courir dans les veines d'Orietta un frémissement à la fois délicieux et redoutable.

– ... J'ai pris des renseignements sur elles et ils m'ont confirmé dans la mauvaise opinion que j'avais à leur sujet, d'après le peu que vous m'en aviez dit. Ainsi donc, n'en parlons plus... et

travaillons.

Il s'assit près d'elle et se mit à compléter de vive voix un récit de voyage dans le nord de l'Inde. Orietta prenait des notes, avec une sûreté, une compréhension, qui lui avaient valu plus d'une fois les louanges de Walter. Puis il l'entretint d'une œuvre musicale nouvelle, lui lut quelques passages d'un ouvrage sur les peintres du XVI<sup>e</sup> siècle.

– J'ai ici quelques portraits signés des plus connus d'entre eux. Vous les avez vus, puisque Rose vous a fait visiter la galerie... Mais, au fait, venez la revoir avec moi. Je serai un cicérone un peu plus érudit que ma sœur, ajouta Walter en souriant.

Oui, en vérité, c'était un plaisir délicat de l'entendre parler des artistes qui avaient peint ces portraits et de ceux qu'ils représentaient. Orietta eût laissé ainsi couler des heures dans l'enchantement... Et les regards passionnés dont, parfois, la couvait lord Shesbury, disaient assez que lui aussi prolongeait ces moments avec délices.

Quand ils s'arrêtèrent devant le portrait de lord Cecil, Orietta murmura avec émotion :

– Ah ! le cher bon lord Shesbury !... Il était toujours si affectueux – pour moi plus encore que pour Faustina ! S'il avait su que celle-ci fût sa fille...

– Il n'en aurait pas moins éprouvé un plus grand intérêt pour vous. Faustina est l'insignifiance même, nous ne pouvons qu'en convenir... tandis que vous !... Mais je me tais, pour ménager votre modestie.

Et il eut un sourire amusé, en voyant un peu de rose teinter les joues d'Orietta.

– Voici ma mère... Comment la trouvez-vous ?

– Bien jolie ! Et que j'aime cette physionomie !

Walter considéra un moment le portrait de la défunte lady Shesbury. Une ombre d'émotion passait dans son regard. Il murmura pensivement :

– On dit qu'elle souffrit beaucoup...

Puis, comme se parlant à lui-même, il ajouta :

– J’espère que ma femme sera heureuse...

Orietta eut un tressaillement léger. Elle se souvenait d’autres paroles – si souvent elles lui étaient revenues à l’esprit ! – dites par lui dans le jardin de Falsdone-House :

« La femme que j’aime, je l’ai aimée dès le premier moment où je l’ai vue. »

Qui était-elle, celle-là ? Bien souvent, elle se l’était demandé – avec quelle étrange angoisse ! Miss Porroby ? Non, si inexpérimentée que fût Orietta, elle ne pouvait se méprendre à l’indifférence railleuse que conservait lord Shesbury, même quand il flirtait avec la belle Violet. Et elle n’avait ni remarqué, ni entendu dire qu’aucune autre fût distinguée par lui.

Pourtant, il lui avait dit clairement : « La femme que j’aime... » Et, aujourd’hui, il évoquait la pensée d’une future épouse, qu’il espérait rendre heureuse.

– Eh bien ! comment trouvez-vous ce personnage ?

Elle tressaillit de nouveau au son de la voix

moqueuse et devint très rouge en s'apercevant que, tout absorbée dans ses pensées, elle tenait machinalement les yeux attachés sur le portrait de Walter.

– Je songeais à autre chose... murmura-t-elle.

– Je l'ai bien remarqué !

Un rire amusé – un rire très jeune qu'il avait parfois avec elle – sortait de ses lèvres.

– ... Ce serait bon pour miss Porroby ou ses pareilles de rester en admiration devant mon effigie. Mais vous ! Ah ! certes non !... Maintenant, venez par ici. J'ai de fort intéressantes choses à vous montrer.

Il ouvrit la porte qui faisait communiquer la galerie avec l'aile Renaissance. Orietta hésita un moment avant d'en franchir le seuil. Il le remarqua et dit, en riant de nouveau :

– Allons, Orietta, n'ayez pas peur de l'Ogre. Il veut seulement vous montrer quelques-uns de ses trésors... puis il vous rendra votre liberté – pour le moment

Hésitante encore, n'osant pourtant refuser, elle

le suivit dans la salle des Chimères, et bientôt fut toute à l'admiration des chefs-d'œuvre qui s'offraient à sa vue. La salle des Cygnes la ravit. Elle s'arrêta longuement devant les tentures de Bruxelles, où les blancs oiseaux voguaient sur une onde bleue aux reflets d'argent.

– Quelles merveilles ! Quel travail incomparable !

– J'en possède d'autres presque semblables, que je destine à l'appartement de la future lady Shesbury.

Encore !... Mais pourquoi donc éprouvait-elle cette sensation d'un serrement de cœur ?

– ... Voyez, dans les caissons du plafond, se trouve reproduit l'oiseau de légende qui orne le blason des marquis de Shesbury. Vous le retrouverez encore aux bras de ces fauteuils qui furent sculptés par un de ces artisans italiens du XVI<sup>e</sup> siècle, dont les noms ne nous sont point parvenus... Et ce lustre de Venise représente encore des cygnes, parmi des fleurs aquatiques.

Orietta, les yeux et l'esprit éblouis par tant de



visions merveilleuses, écoutait, regardait comme en un rêve. Walter la conduisit ensuite dans le parterre qui s'étendait au long de l'aile Renaissance. Des charmilles, des portiques et des berceaux de vigne, de roses, de chèvrefeuille, offraient une ombre douce. Des roses encore s'enroulaient au tronc des cyprès et des peupliers d'Italie. Des degrés de marbre conduisaient à un grand bassin ovale, où voguaient des cygnes. Et, près de là, au pied d'une statue de Diane, un paon étalait sa queue somptueuse.

Tout cela constituait un lieu réservé, où nul ne pénétrait sans que lord Shesbury en adressât l'invitation. Aussi, Orietta ne le connaissait-elle pas jusqu'à ce jour.

Par les jardins, Walter et la jeune fille gagnèrent la grande terrasse où quelques hôtes se promenaient en causant, tandis que d'autres attendaient dans les salons l'heure du lunch tout proche. Le vieux duc de Farmouth, interrompant une conversation sur les anciennes faïences, sujet palpitant pour un collectionneur comme lui, chuchota à l'oreille de son interlocutrice :

– Ils ne feraient pas davantage s'ils étaient fiancés !

– Espérons qu'ils le deviendront !

– Oui, espérons-le... car ce serait diablement mal si lord Shesbury s'amusait avec cette admirable jeune fille !

Dans le salon en rotonde, Orietta rejoignit Rose, qui l'accueillit avec quelque froideur. Elle avait déjà remarqué ce changement chez la fillette et se demandait à quoi l'attribuer.

– Vous avez fait une bonne séance de travail, donna Orietta ? demanda Violet, avec son plus doux sourire.

– Très bonne, miss Porroby.

– Aussi, aviez-vous besoin de prendre un peu l'air... Les jardins sont exquis, par ce soleil un peu voilé...

– Exquis... répéta Orietta, avec un éclair de malice triomphante dans le regard qu'elle attachait sur Violet.

Ah ! vraiment, c'était un plaisir de penser que cette coquette était furieuse, en dépit de ses mines

gracieuses ! Car elle sentait bien que Violet, que d'autres, lui enviaient l'intérêt dont elle était l'objet.

Quelqu'un, à ce moment, demanda à lady Shesbury des nouvelles de Mr Barford. Celui-ci s'était foulé le pied, douze jours auparavant, à Rockden-Manor, et on ne l'avait pas encore revu à Falsdone-Hall.

– Je n'en ai pas du tout, répondit lady Paméla.

Elle en avait, mais secrètement, et devait feindre l'ignorance.

Lord Shesbury, qui entrait dans le salon avec le capitaine Finley, et avait entendu la question, dit aussitôt :

– J'ai reçu un mot de lui ce matin. Il m'annonce qu'il est mieux et espère se trouver rétabli pour notre prochaine grande soirée.

– À propos de laquelle on nous annonce de très intéressants spectacles ! dit la duchesse de Farmouth, élégante vieille dame douée d'un esprit aimable et d'un cœur bienveillant.

– Votre Grâce veut parler des tableaux

vivants ? dit le capitaine Finley. Oui, je crois que ce sera fort réussi

– Parce que vous y figurez, Willy ? interrompit la voix sarcastique de Rose.

Il rit bonnement :

– Non, Rosetta, je n’ai pas cette prétention. Je remplirai modestement mon emploi, voilà tout... Mais d’autres produiront plus d’effet que moi...

Son regard, chargé d’admiration, se dirigeait vers Orietta. Lady Rose serra les lèvres, en abaissant un peu les paupières, comme pour cacher l’éclat de ses yeux.

– Qu’est-ce que vous nous donnerez, comme tableaux vivants ? demanda lord Shesbury en s’asseyant sur une chaise libre, près d’Orietta.

– Oh ! permettez-nous de garder le secret ? demanda Violet, en prenant un air suppliant.

– Gardez, gardez, miss Porroby ! Je n’y attache pas d’importance, persuadé que vous, Finley et les autres, avez assez de goût et de sens artistique pour ne pas nous présenter quelque spectacle sans valeur... Willy, vous êtes des

nôtres pour le polo, cet après-midi ?

Le capitaine Finley rougit légèrement :

– Il y a répétition, et je dois servir de régisseur...

– On en prendra un autre... Eh ! là-bas, Rodswin, vous saurez bien faire le régisseur ?

Lord Rodswin, petit-fils du duc de Farmouth, avait vingt-deux ans et passait pour le plus timide des héritiers de l'aristocratie anglaise. Ce fut à son tour de rougir jusqu'aux oreilles, en balbutiant :

– Je... je pense que oui, lord Shesbury.

– Eh bien ! vous remplacerez Finley, que la partie de polo intéressera davantage.

Orietta remarqua, au coin des lèvres de Walter, le pli de froide moquerie qu'elle n'aimait pas et songea, avec un malaise mêlé d'irritation :

« Que je le déteste, quand il prend cet air-là !... Et pourquoi veut-il empêcher ce pauvre capitaine Finley de remplir son rôle de régisseur, qui paraît l'amuser beaucoup ? »

### III

Lady Shesbury et Violet étaient parmi les principales organisatrices de la fête qui se préparait. Mais elles avaient des collaborateurs habiles, parmi les hôtes de Falsdone-Hall, et n'avaient pu faire autrement que d'accéder, avec une apparente bonne grâce, à l'opinion, qui demandait que donna Orietta Farnella figurât au programme de la représentation projetée.

Orietta avait de la vivacité, de l'entrain, beaucoup de goût et beaucoup d'idées. Quand on discuta sur les sujets des tableaux vivants, elle en suggéra plusieurs qui furent adoptés – entre autres un qui représentait la reine de la nuit, debout au milieu d'étoiles et baignée par une clarté lunaire. Il fut décidé qu'elle serait la reine. De plus, elle reçut un rôle assez court, mais intéressant, dans une pièce composée par Malcolm Pryne, le critique. Celui-ci eut même

une petite discussion à ce sujet avec lady Shesbury, qui voulait le principal rôle pour Violet, alors que l'on songeait à Orietta. Il finit par porter le litige au tribunal de lord Shesbury et reçut cette réponse :

– Bah ! mon cher Prynne, laissez donc cette consolation à miss Porroby ! Elle sera déjà assez privée de n'avoir pas, à cette fête, le sceptre de la beauté.

Prynne rapporta malicieusement ces mots à lady Paméla et s'amusa beaucoup de la lueur furieuse qu'il découvrit dans ces yeux parfois si calmement doux.

– Elle ne peut souffrir la trop belle Orietta, confia-t-il peu après à Michel Falkerine, un Russe quinquagénaire très musicien, que lord Shesbury avait connu à Pétersbourg. Et miss Porroby, donc !... C'est très intéressant de voir les regards que lui jettent ces deux femmes. Si elles pouvaient la mettre en pièces, avec quelles délices...

– Oui, les femmes jalouses ne sont plus que des tigresses... Si elles ne peuvent atteindre le

corps, elles déchirent la réputation, dès qu'elles le peuvent... Mais je ne pense pas qu'elles osent rien contre cette jeune fille, à cause de lord Shesbury.

Prynne hocha la tête, en murmurant :

– S'il continue, s'il n'annonce pas bientôt ses fiançailles, c'est lui qui nuira profondément à sa réputation.

Entraînée dans un cycle de distractions et d'occupations, Orietta n'avait plus guère le temps de penser. Elle ne le cherchait pas, d'ailleurs. En ce moment, il existait chez elle un désir de s'étourdir, encore augmenté par la peine que lui causait l'hostilité à peine déguisée de Faustina et la froideur acerbe de Rose. Puis, si noble, si élevée que fût sa nature, elle ne pouvait impunément, sans guide, à peine âgée de dix-huit ans, vivre dans cette atmosphère de haute élégance, de plaisirs mondains, d'hommages admirateurs – et surtout vivre sous l'influence d'un homme tel que lord Shesbury dont l'amour et la volonté de conquérir augmentaient encore le charme redoutable.



Non, elle ne voulait pas réfléchir. Elle se laissait aller à l'enivrement, à la secrète joie d'être admirée, par lui surtout, le plus orgueilleux, le plus difficilement accessible. Si, parfois, elle essayait de se ressaisir, de penser aux raisons qu'elle avait de se défier, il suffisait qu'elle le revît pour oublier tout.

.....

Un après-midi, dans le parc, eut lieu une kermesse fort brillante. De nombreux invités s'y pressèrent, et Violet, en bohémienne diseuse de bonne aventure, obtint un gros succès. Orietta, vêtue de légère soie mauve, avec un grand col de dentelle découvrant le galbe admirable du cou, tenait avec Rose un comptoir de fleurs. Tous les hommes présents venaient se faire décorer par elle. Le capitaine Finley, quand il eut à sa boutonnière les plus beaux œillets roses du comptoir, se tourna vers sa cousine, qui venait de suivre d'un regard aigu les gestes agiles de la bouquetière improvisée :

– Et vous, Rose, qu'allez-vous me vendre ?

– Rien du tout, mon cher !

La voix coupante accentuait la sécheresse de la réponse.

– Rien du tout ! Mais, moi, je veux vous acheter quelque chose...

– Inutile... Ce voisinage gâterait la beauté de vos œillets.

Et elle lui tourna presque le dos.

William resta un moment décontenancé. Puis, il cligna de l'œil vers Orietta, avec un petit geste qui signifiait assez clairement :

« Cette pauvre Rose, toujours insupportable ! »

Lady Rose se détourna à ce moment et le vit. Elle pâlit, chancela et se retint au comptoir.

– Qu'avez-vous, chère Rose ? demanda Orietta avec inquiétude.

Mais la fillette écarta avec une sorte de rudesse la main qui voulait la soutenir.

– Rien... Un peu d'étourdissement... Appelez un domestique, Willy, je vais rentrer.

– Je vous accompagnerai, dit Orietta.

– Ou bien moi ! proposa vivement le capitaine Finley,

– Non, personne... je ne veux personne... demandez mon fauteuil, Willy.

Un peu après, elle s'éloignait sans un mot, sans même un regard pour Orietta.

« Que peut-elle avoir ?... songeait douloureusement Orietta. Elle qui restait ma seule affection. »

Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir sur ce pénible problème. On enlevait à prix d'or les fleurs de son comptoir, et elle avait fort à faire pour contenir les acheteurs dont chacun voulait qu'elles fussent mises de ses mains à sa boutonnière.

Bientôt, il n'en resta plus une. Et Orietta s'avisa alors que, seul, lord Shesbury n'était pas venu lui en demander.

Elle le voyait en ce moment, près de la tente aux portières relevées, où se tenait la belle bohémienne. Sa main se trouvait dans celle de

Violet, qui venait probablement de lui tirer un horoscope de fantaisie. Miss Porroby levait sur lui des yeux chargés d'une brûlante adoration, à laquelle, sans doute, il prenait quelque complaisance, car il demeurait là, nonchalamment appuyé aux montants de la tente, avec, sur les lèvres, un sourire d'amusement.

Orietta détourna les yeux et, nerveusement, versa dans un sac déjà bien garni les pièces d'or que contenait encore le plateau posé près d'elle. Puis, d'un sourire, elle prit congé des admirateurs qui demeuraient près de son comptoir et gagna un pavillon voisin, où était aménagé un confortable salon pour les personnes peu désireuses de s'asseoir dehors.

Elle remit le sac à la duchesse de Farmouth, chargée de centraliser le produit des ventes, et, profitant de l'entrée animée d'un groupe de jeunes femmes, elle se glissa hors du pavillon par une petite porte de derrière.

Un peu de silence, de solitude... Oui, elle en avait besoin, pour calmer son cerveau enfiévré et maîtriser le tumulte de son âme.

Elle marchait au hasard, dans un sentier sous bois. Ses petits pieds, chaussés de daim blanc, foulaiient avec légèreté la mousse et les herbes courtes, difficilement poussées sur le sol un peu rocailleux. Et elle se trouva tout à coup devant le lac, presque à l'endroit même où l'avait attaquée Apsâra.

Plus d'une fois, elle avait pensé à l'étrange agression en cherchant vainement le motif de cette haine, si bien reconnue par elle, auparavant, dans les regards de l'Hindoue. Plus d'une fois, elle avait revu en pensée la belle bayadère drapée dans ses voiles noirs, parée de rubis aux lueurs sanglantes. Et toujours une souffrance, une angoisse aiguë, lui avaient pénétré l'âme.

Mais jamais plus la pensée ne lui était venue que lord Shesbury pouvait être l'auteur de la mort d'Apsâra.

Non, si mystérieuse que demeurât encore pour elle cette nature d'homme, elle avait l'impression qu'il était certains actes dont Walter demeurerait incapable.

Mais, dans son esprit, qui s'ouvrait à la triste

science de la vie, la réalité, entrevue déjà par l'instinct, lui était apparue. Elle lui montrait en Apsâra une femme aimée de lord Shesbury... et toujours regrettée, peut-être.

Puis aussi l'autre... celle qu'il avait aimée, dès le premier moment où il l'avait vue... Oui ? Mais qui donc ?

Orietta avait fait quelques pas jusqu'au bord du lac. Elle suivait machinalement du regard les évolutions des cygnes, le vol des libellules sur les hautes herbes de la berge, les jeux de lumière sur l'eau frissonnante aux tons d'émeraude. Pourquoi toutes ces pensées, tous ces frémissements, tous ces troublants retours vers le passé ?... Pourquoi cette angoisse de l'avenir, qui lui étreignait le cœur, et cette sensation de solitude, d'abandon ?

« Faustina, Rose, me retirent leur affection... Mon père n'a qu'indifférence pour moi... Je n'ai plus personne... plus personne, moi qui saurais si bien aimer, moi qui ai soif de donner mon cœur... »

Et un sanglot vint à sa gorge.

Des corps souples, à cet instant, bondirent hors du bois, jusqu'à elle. C'étaient les lévriers de lord Shesbury et le sien, le tout jeune animal qu'il lui avait fait remettre par Rose, comme il l'avait dit. En se détournant, elle vit aussi Walter qui sortait du sous-bois.

– Eh bien ! jeune fugitive, que devenez-vous ? Une heure de solitude vous semblait-elle nécessaire, à la suite des agitations de cet après-midi ?

– J'étais, en effet, un peu nerveuse et fatiguée...

– Je le comprends, après une telle affluence d'acheteurs. Aussi n'ai-je pas voulu en augmenter le nombre. Mais il me faut, néanmoins, mes fleurs offertes par vous, Orietta.

– Je n'en ai plus, my lord.

Elle baissait les yeux, sous l'ardente flamme de ce regard qui l'éblouissait.

– Ce sont celles-ci que je veux. Il désignait trois œillets couleur de sombre pourpre, que la jeune fille portait à son corsage. D'une main qui

tremblait un peu, elle les détacha et les lui tendit. Il se pencha et, en les prenant, mit un rapide baiser sur les doigts délicats.

– Merci, Orietta très chère... très aimée... Non, non, ne bougez pas ! Il faut enfin que je vous dise ce que vous êtes pour moi...

Il avait pris sa main entre les siennes et la retenait d'une étreinte impérieuse.

– My lord !

Elle redressait la tête, faisant appel à toute sa fierté, à toute son énergie pour dominer le trouble violent de son être.

– Ne vous offensez pas de mes paroles, Orietta ! Je vous aime et je vous demande de devenir la marquise de Shesbury.

Sous le saisissement, elle resta sans parole. Walter répéta – et sa voix prenait des intonations d'une chaleur passionnée :

– Je vous aime... depuis le premier moment où je vous ai revue, montant sous les marronniers, des fleurs entre vos bras.

Elle eut un léger sursaut et la rougeur déjà



répandue sur son visage s'accentua.

Ainsi, cette femme qu'elle cherchait en vain, c'était elle... elle ?

Ô joie vertigineuse, dont elle défaillait presque !

– ... Nous avons été quelque peu... ennemis. Tout cela est oublié, n'est-ce pas ?

Oublié ?... Vraiment, elle ne savait plus... Ce regard de flamme, ce sourire d'une enivrante douceur, lui enlevaient, semblait-il, tout souvenir du passé...

– ... Dites-le-moi, chère Orietta.

– Je... je le crois.

– Je vous le ferai oublier tout à fait.

Elle essaya de se ressaisir et détourna les yeux en répliquant :

– Vous ne songez pas, my lord, que des caractères comme les nôtres ne s'entendraient jamais ?

– Je crois, au contraire, que nous pourrions être les plus heureux époux du monde.

– Vous le croyez ?... Pas moi, non, pas moi !

Elle enlevait sa main de l'étreinte de Walter et se reculait, frémissante, redressée en un sursaut d'orgueilleuse énergie.

– ... Je n'ai pas une nature souple, qui se laisserait asservir. J'ai des instincts d'indépendance, reconnus par moi, un jour, devant vous... Et je serais très exigeante, sur certains points...

Une lueur ardente éclairait le bleu sombre des prunelles, qui ne se baissaient plus sous le regard de Walter.

– ... Autrefois, quand votre père m'offrit un autre chien pour remplacer celui que vous aviez tué, je lui répondis avec indignation : « Un autre ? Jamais ! Est-ce qu'un autre serait Nino ? Lui, c'était mon ami. Il mordait tout le monde et n'aimait que moi. » Eh bien ! lord Shesbury, quelque chose de cette petite fille-là demeure toujours en moi. Or, si peu expérimentée que je sois encore, je me doute que c'est trop exiger de la vie... et des hommes. Mais je me sens incapable de... d'être autrement...

Une brûlante chaleur montait à son visage, dans l'ombre de la capeline blanche garnie de légères glycines.

– Vous craignez que je ne vous aime pas... comme Nino... uniquement, fidèlement, avec une passion exclusive ?

Il y avait une légère ironie dans le sourire de Walter ; mais la flamme de son regard devenait si éblouissante qu'Orietta, dans une sorte de vertige, dut baisser encore le sien.

– ... Si cela seul vous inquiète, rassurez-vous. Je suis très capable de cet amour-là – pour vous. Quant à vos idées d'indépendance... Eh bien ! nous nous en arrangerons. Croyez, Orietta, que je sais apprécier à toute sa valeur votre nature énergique et intrépidement loyale. Oui, j'ai trop connu de viles flatteries, de plates adulations... trop de faiblesses...

Un pli de mépris soulevait sa lèvre.

– ... Vous, je peux vous estimer. Plus tard, quand vous connaîtrez mieux la vie, vous comprendrez tout le sens et la valeur de ce mot,

pour un homme comme moi.

Pendant un instant, son regard pensif et assombri erra sur le lac ensoleillé. Puis il le ramena vers Orietta, en demandant avec un accent d'impérative prière :

– Ai-je convaincu mon ennemie d'autrefois ? A-t-elle encore des objections à me faire ?... ou bien faut-il que je lui redise : « Orietta, je vous aime ! Je vous veux, ma bien-aimée... J'irais vous chercher jusqu'aux extrémités de la terre, si vous tentiez de m'échapper ! »

Il prenait de nouveau sa main, qu'elle ne chercha pas à retirer. Ses paroles, son regard, éveillaient en elle un ardent écho, la faisaient tressaillir d'une joie enivrée. Tout à l'heure, elle se sentait fléchir sous le poids de l'isolement, du manque d'affection... et voici qu'un amour passionné s'offrait à elle – l'amour de ce grand seigneur altier, dédaigneux et charmeur, dont les femmes se disputaient l'attention.

Une vague d'orgueilleuse allégresse passa sur l'âme d'Orietta, submergeant toutes les hésitations, toutes les craintes, tous les souvenirs

inquiétants. À peine songea-t-elle à Apsâra, dont elle avait, tout à l'heure, évoqué ici même la troublante vision. Elle ne vit plus que le triomphe qui attendait Orietta Farnella, fiancée du marquis de Shesbury, et le dépit jaloux, la fureur secrète des autres femmes, de miss Porroby surtout. Elle ne vit plus que le beau visage d'homme penché vers elle, les yeux aux chatoyantes lueurs d'or qui la contemplaient avec un amour dominateur. La fière Orietta ne se révolta pas contre les mots impérieux : « Je vous veux ! » et quand Walter répéta : « Vous ai-je convaincue ? » elle répondit d'une voix qu'étouffait un peu l'émotion violente :

– Oui... et je serai votre femme, lord Shesbury.

Les lèvres de Walter se posèrent longuement sur la main tiède, un peu tremblante.

– Je ferai en sorte que vous ne le regrettiez jamais, très chère Orietta.

Puis il se redressa, la contempla de nouveau en silence, avec le même air de passion dominatrice qui la subjuguait.

– Quand je suis arrivé, j’ai vu des larmes dans vos yeux. Pourquoi ?

– Je pensais à l’indifférence de mon père... Je me disais que je voudrais dans la vie une grande affection.

– Et je suis venu vous demander votre cœur. Il m’appartient, maintenant, ce cœur si vivant et si exigeant, qui veut un amour sans partage, sans défaillance...

La charmeuse douceur du sourire se nuançait de nouveau, sur les lèvres de Walter, d’un peu d’ironie.

– ... Vous êtes une âme intransigeante, Orietta. Mais j’aime cela en vous... Maintenant, retournons près de nos hôtes. Ce soir, je leur ferai connaître nos fiançailles, puisque, à l’avance, j’ai pris soin de demander le consentement à votre père.

Il se pencha pour ramasser les œillets pourpres tombés à terre, quand il avait pris la main d’Orietta, et les mit à sa boutonnière. Puis ils revinrent lentement vers le lieu de la kermesse.

Orietta continuait son rêve vertigineux, en marchant près de Walter qui ne quittait guère des yeux ce frémissant profil, cette bouche délicate, palpitante d'émotion. De temps à autre, leurs regards se rencontraient et Orietta sentait en elle une joie brûlante qui l'étouffait un peu.

Le retour des deux jeunes gens ne pouvait passer inaperçu dans la fête qui s'achevait. Des regards observateurs remarquèrent aussi les œillets passés du corsage de donna Orietta à la boutonnière de lord Shesbury, et l'air ému, radieux, de la jeune Italienne. Violet fut une des premières à faire ces constatations, avec quel secret et furieux désespoir ! Toutefois, elle sut conserver un sourire, en voyant s'approcher Walter et Orietta du buffet dont elle était une des tenancières, avec lady Paméla.

– Du Champagne, Pelton ! dit lord Shesbury au maître d'hôtel.

Et il remit à Violet une pièce d'or.

– Nous allons boire, miss Porroby, au bon succès des prophéties que vous m'avez faites tout à l'heure... Oui, lady Paméla, votre charmante

cousine m'a prédit que toute ma vie je serais heureux en toutes choses et particulièrement en amour.

Le sang vint en ondes brûlantes au visage de Violet. Exaspérée devant le trop visible intérêt inspiré par Orietta à son tuteur, décidée à jouer son va-tout, elle s'était montrée d'une coquetterie provocante et, sous le couvert de ces prédictions, avait, en quelque sorte, fait à lord Walter une audacieuse déclaration d'amour, à laquelle il n'avait répondu que par son sourire d'amusement railleur, tel qu'elle le voyait encore en ce moment sur ses lèvres.

– Oh ! cher Walter, il n'est pas besoin d'être une prophétesse pour vous annoncer cela ! dit la voix suave de lady Shesbury.

– Mais miss Porroby l'a fait avec une éloquence, une ardeur... véritablement convaincantes.

Violet, de toute son énergie, gardait bonne contenance. Mais elle ne pouvait maîtriser complètement le tremblement de sa bouche, ni le trouble de son regard, sous les yeux de lord



Shesbury, chargés de froid sarcasme.

Walter prit une des coupes que venait de remplir le maître d'hôtel et la présenta à Orietta. Puis il en tendit deux autres à sa belle-mère et à Violet.

– Buvons donc à mes fiançailles avec donna Orietta Farnella, que je suis heureux de vous annoncer.

Quoique préparées à ce coup, lady Paméla et sa cousine furent un moment sans parole. Mais elles reprirent assez vite leurs esprits pour adresser les félicitations nécessaires, avec accompagnement de flatterie et de compliments.

– Quelle joie pour Rose ! s'écria lady Shesbury en serrant chaleureusement la main d'Orietta. La chérie vous aime tant !

Mais Orietta pensa avec un serrement de cœur :

« Maintenant, je ne sais plus si elle m'aime ou me déteste, pauvre petite Rose, que peut-être on prévient contre moi. »

## IV

– Vous avez l’air d’une personne qui a mal dormi, Orietta ?

Walter était assis près de sa fiancée dans la bibliothèque où elle était venue travailler pendant l’après-midi, au lendemain de leurs fiançailles. Penché vers elle, sa souple chevelure blond foncé touchant presque les cheveux aux reflets d’or, il considérait la physionomie un peu altérée, le cerne de fatigue sous les yeux.

Elle sourit, avec quelque embarras.

– Il est vrai... Vous m’avez mis en face d’un tel changement d’existence...

– Et surtout, vous n’êtes pas sûre que je puisse vous rendre heureuse ?

Elle ne répondit pas, mais Walter vit une ombre sur son regard, un léger frisson parcourant le pur visage qu’il contemplant ardemment.

– ... Vous vous souvenez toujours de ce que je fus pour vous... et peut-être de ce que vous avez entendu dire de moi par ceux qui croient me connaître ?

Les lèvres de Walter s'approchaient des boucles soyeuses qui tombaient sur la tempe d'Orietta, et les pressaient longuement.

– ... Je vous les ai follement coupées autrefois, très aimée... Aucune des parures que je pourrai vous offrir ne vaudra celle-là...

Les lèvres glissaient jusqu'à la joue brûlante, y mettaient un baiser à la fois doux et ardent.

– ... Ici, ma main vous frappa. Vous ne penserez plus maintenant qu'à ce baiser, n'est-ce pas, bien chère ?

L'angoisse, les regrets d'une résolution trop hâtive, qui, cette nuit, avaient tourmenté Orietta, s'évanouissaient à la voix, au regard, aux paroles de Walter. Elle éprouvait par elle-même la puissance de ce charme redoutable que lord Cecil avait prévu chez son fils adolescent et que la passion rendait plus irrésistible encore. La fièvre

Orietta devenait une captive, courbée sous le joug amoureux du conquérant dont elle avait voulu défier le pouvoir.

Par une des portes-fenêtres entrouvertes arrivaient les voix des hôtes du château, groupés sur la grande terrasse pour l'heure du thé. On entendait le rire nerveux, forcé, de miss Porroby, qui plaisantait lord Rodswin sur ses talents de régisseur.

– Que représentez-vous dans les tableaux vivants, Orietta ?

D'une main doucement impérieuse, Walter avait incliné sur son épaule la tête de la jeune fille. Il souriait, les yeux dans ses yeux éblouis.

Et elle sourit aussi en répondant :

– C'est un secret, vous le savez ?

– Il n'y a pas de secret pour votre fiancé.

– Eh bien ! je serai la Reine de la nuit. Des étoiles m'environneront, représentées par Véra Dorooof, lady Victoria, Mrs Trevor et d'autres.

– La Reine de la nuit ? Cela vous fera une bien sombre parure, chère... Au moins faut-il quelques

joyaux pour l'éclairer. Mais il importe de choisir ce qui s'adapte à la circonstance... Des opales, je crois... J'en ai là de fort belles.

Il se leva, alla ouvrir un meuble et y prit un coffret d'argent ciselé qu'il apporta sur la table, près d'Orietta.

– Voyez...

Il soulevait le couvercle, et Orietta vit d'admirables pierres laiteuses aux reflets de feu, d'azur, de pourpre ardente.

– Que c'est beau !

Walter prit un collier, le fit glisser entre ses doigts.

– Oui, je crois que cela conviendra...

Il le mit autour du cou d'Orietta. Sur l'épiderme d'une blancheur veloutée, les pierres irisées prenaient un éclat plus merveilleux encore.

– Ma belle Reine de la nuit, vous vous parerez de ces joyaux. Je les ferai porter chez vous le soir de la fête... Et maintenant, il nous faut rejoindre nos hôtes.

Il remit le collier dans le coffret, alla renfermer celui-ci dans le meuble et revint à Orietta. Debout près de la table, elle rangeait les carnets de notes de lord Shesbury.

– Laissez, ma chérie, Ram-Sal le fera. Il est soigneux et intelligent. C'est un très précieux serviteur.

Orietta tourna vers lui un regard légèrement assombri.

– Il paraît, cependant, que vous n'êtes pas toujours très... patient pour lui !

Walter sourit, en prenant la main de sa fiancée pour y mettre un baiser.

– Non, je ne suis pas un maître très facile. Mais Ram-Sal a un culte pour moi. Je pourrais le fouler aux pieds, lui infliger les pires traitements et la mort même, sans qu'il cessât de me révérer comme une divinité.

– Il ne faut pas abuser de votre pouvoir, Walter...

Elle le regardait avec une inquiète prière au fond des yeux. Cette crainte qu'elle avait eue de

lui, tout à coup, elle en était ressaisie, presque jusqu'à l'angoisse.

– Non, chère, je n'abuse pas... j'use seulement.

Il souriait toujours, avec un peu d'ironie. Sa main, en un geste de caresse, faisait glisser le long du doigt délicat la bague de fiançailles qu'il y avait mise tout à l'heure. Le magnifique saphir sombre, sous un reflet de lumière, lançait d'ardents éclairs bleus.

– Je l'ai choisi de la couleur de vos yeux, avait dit Walter en le passant au doigt de sa fiancée. Mais il est bien loin d'approcher de leur beauté.

Une voix, au-dehors, s'écria :

– Voici enfin ce cher Mr Barford... Tout à fait remis, j'espère ?

Orietta eut un léger tressaillement. Quelque chose, en son esprit, s'assombrissait à la pensée de se retrouver en face d'Humphrey Barford. Il lui avait donné des conseils, des avertissements... Qu'allait-il penser de la manière dont elle les avait mis en pratique ?... de l'étrange volte-face qui l'amenait à devenir la fiancée de l'homme

dont elle avait dit, parlant à ce même Barford – bien peu de temps auparavant :

« Il n'existe aucune sympathie de ma part à l'égard de lord Shesbury. »

Humphrey, sur la terrasse, était l'objet d'un amical empressement. Pour la première fois, il reparaisait à Falsdone-Hall depuis son accident. Il boitait encore légèrement et s'appuyait sur une canne.

– Asseyez-vous vite, mon ami, dit lady Shesbury en lui montrant un fauteuil près d'elle.

– Attendez, Paméla... Voici lord Shesbury et sa charmante fiancée, que je veux féliciter sans retard...

Il s'avavançait, affable, souriant, et le regard que rencontra celui d'Orietta ne renfermait que la plus grande bienveillance.

– Très heureux, mon cher Walter, de vous voir aussi bien choisir... Vous me voyez charmé, donna Orietta, à la perspective de devenir votre cousin très dévoué.

Le remerciement murmuré par Orietta fut



couvert par la riposte sardonique de Walter :

– Enchanté que mon choix ait votre approbation, Humphrey – et votre bénédiction. Tout à fait enchanté.

Il y eut des rires de flatteurs autour de lord Shesbury. Et Mr Barford rit aussi, en disant plaisamment :

– Ma bénédiction ? Je vous la donne volontiers, cher ami... de tout mon cœur.

Puis il s'écarta, alla s'asseoir près de lady Shesbury. Rapidement, ils échangèrent un coup d'œil. Lady Paméla serrait nerveusement les lèvres. Humphrey continua de sourire en regardant les fiancés que l'on entourait comme des souverains. À quelques pas d'eux, le capitaine Finley, très pâle, attachait sur Orietta un regard chargé de souffrance. Et, près de là, Rose, les mains convulsivement serrées, considérait le jeune officier avec une sorte de douloureuse colère.

L'attention d'Humphrey se partagea bientôt entre ces différents personnages. Puis, en

s'accoudant au bras du fauteuil, il dit à mi-voix, de façon à n'être entendu que de lady Shesbury :

– Oui, c'est intéressant... très intéressant ! J'arrive bien tard... mais il ne faut jamais désespérer...

## V

Faustina, à l'annonce des fiançailles de sa cousine, avait d'abord témoigné d'une vive stupéfaction, puis de quelque dépit, la jalousie ayant été habilement stimulée dans son âme faible et futile, qui sans cela n'en aurait pas eu souci.

Quant à Rose, elle montra sur le moment une grande joie et Orietta retrouva chez elle les démonstrations affectueuses de naguère. Mais, presque aussitôt, elle redevint froide, d'humeur morose. Orietta, un jour, se décida à lui en demander la raison. Mais elle se heurta à une réponse obstinée :

– Je n'ai rien du tout contre vous, ma chère. Quelles idées vous faites-vous là ?

– Cependant, vous n'êtes plus la même, Rosy.

– Plus la même ?

Un rire mordant s'échappait des lèvres de la fillette.

– ... Je crois plutôt, Orietta, que c'est vous qui êtes habituée maintenant à trop d'hommages, à trop d'adulations. Alors, vous trouvez que, moi, je ne vous donne pas assez de remerciements, de flatteries...

Cette fois, Orietta céda à un mouvement d'impatience.

– Vous dites là une méchanceté, Rose ! Vous savez bien que c'est votre affection qui m'est chère et non autre chose.

Elle la quitta sur ces mots et ne vit pas la lueur de regret douloureux qui passait dans le regard de lady Rose.

Ce nouveau désenchantement rattacha encore davantage Orietta à l'amour de Walter. Il l'incita aussi à trouver une sorte de revanche orgueilleuse dans cette admiration, ces flatteries adulatrices dont on entourait la fiancée de lord Shesbury. Elle vécut, dans une fièvre grisante, ces dix jours qui la séparaient de la grande soirée pour laquelle

étaient lancées de nombreuses invitations. Elle était déjà ici une jeune reine, que l'on encensait, qui voyait s'ajouter au prestige de son charme celui dont jouissait personnellement lord Shesbury.

Walter avait décidé que la célébration du mariage aurait lieu un mois après les fiançailles. Des instructions avaient été envoyées aux plus grandes maisons de Londres et de Paris, pour le trousseau et les toilettes. La jeune lady Shesbury avait d'ailleurs tout loisir de compléter celles-ci et celui-là à son gré, car les nouveaux époux, aussitôt après la saison des chasses, devaient passer quelque temps dans une charmante propriété à Neuilly, ancienne « folie » d'un grand seigneur d'autrefois, que lord Shesbury avait acquise lors de son dernier séjour en France.

– Elle sera un cadre idéal pour ma bien-aimée Orietta, disait-il à sa fiancée.

Orietta avait écrit à son père. Elle en reçut un court billet, dont l'écriture était à peine lisible :

« Je vous envoie mon plein consentement, ma chère enfant, et je demande à Dieu pour vous le bonheur dans cette union. Le bonheur... Hélas ! il n'est pas de ce monde ! Mais quelques joies donnent plus de courage pour souffrir.

« Oui, venez me voir avec votre mari si vous voyagez en Italie, après votre mariage. Je pense que je vivrai encore à ce moment-là. »

Orietta montra cette lettre à Walter, tandis qu'ils se promenaient tous deux un après-midi dans les jardins.

– Ce pauvre père, quelle misanthropie l'on sent dans ces quelques lignes ! dit-elle avec tristesse. Il faut qu'il ait bien souffert ! Mais par qui ?... Serait-ce par ma mère ?

Walter eut un geste qui signifiait : « Je l'ignore. » Car il n'avait jamais rien dit à la jeune fille du rôle joué par lord Cecil dans l'existence de donna Béatrice. Orietta reprit pensivement :

– Je ne connais rien d'eux ; je ne sais rien de ma famille. C'est pénible, cela.

Walter se pencha vers elle, en mettant sur son épaule une main ferme et douce.

– Je serai ainsi tout pour vous, très chère.

Elle leva les yeux, rencontra la caresse ardente et veloutée de son regard.

– Tout pour moi ? Oui, vous pouvez l’être, si vous le voulez.

– Mais je le veux, de toute mon âme !

La chaleur de l’accent fit courir un frémissement de joie dans tout l’être d’Orietta.

Et puis, soudainement, cette joie se glaça. Les fiancés passaient en ce moment dans l’allée d’où l’on apercevait le pavillon hindou. Orietta revoyait en esprit la belle Apsâra et elle pensait avec un frisson d’angoisse ; « Tout pour lui ? Elle l’était peut-être aussi ? »

Elle détournait légèrement les yeux du regard amoureux.

Walter sourit, en disant à mi-voix :

– Nous serons très heureux, Orietta.

Puis sa main, quittant l’épaule de la jeune fille,

prit le bras fin et blanc, voilé d'une large manche de gaze, pour le glisser sous le sien.

Ils marchaient lentement, dans la douceur tiède de ce bel après-midi. Au croisement d'une allée, ils se trouvèrent en face de Mr Barford et de Malcolm Prynne. Ensemble, ils continuèrent leur chemin vers le château. Lord Shesbury s'entretenait avec le critique de publications récentes. Humphrey, de temps à autre, jetait son mot dans l'entretien. Orietta restait silencieuse. Elle avait toujours une sensation de malaise, de gêne, quand elle se trouvait en présence de Mr Barford. Cependant, rien, dans les manières ou la physionomie de celui-ci, ne lui donnait à penser qu'il la blâmait.

Lord Shesbury entra avec son cousin et Malcolm Prynne dans la bibliothèque, pour leur montrer d'anciennes estampes dont il venait d'être question entre eux. Orietta rejoignit dans le salon en rotonde un groupe de jeunes femmes et de jeunes gens. Quand lord Shesbury et ses compagnons y apparurent à leur tour, elle était assise sur un petit canapé, riieuse, animée, au



milieu d'un cercle très gai.

– Eh bien ! de quoi vous amusez-vous donc ? demanda Walter.

Le cercle s'ouvrait devant lui avec empressement. Orietta répondit :

– Mr Burke nous raconte une histoire si burlesque !

Percy Burke était un jeune propriétaire des environs, connu pour son esprit humoristique et les fantaisies de son imagination. Il s'inclina avec déférence, en esquissant un mouvement de retraite, car, quelques jours auparavant, lord Shesbury, au fumoir, lui avait fort sèchement coupé l'effet d'une de ces narrations drolatiques dont il avait le secret.

– Non, continuez, Burke.

Et, sur cette invitation, Walter s'assit près de sa fiancée.

Mr Barford, du pas souple et légèrement glissant qui lui était particulier, rejoignit, près d'une des portes vitrées ouvertes, Rose et miss Porroby demeurées là, seules, tandis que tous les

autres entouraient Orietta. Il s'assit près de sa jeune cousine et prit dans sa main caressante les doigts maigres, légèrement tremblants.

– Eh bien ! Rosette, vous ne vous joignez pas aux courtisans de votre amie ? demanda-t-il à mi-voix.

Rose eut un tressaillement et Violet, qui avait entendu, laissa échapper un rire mauvais. Ce fut elle qui répondit :

– Ils sont assez nombreux, ne trouvez-vous pas ? Cette petite Orietta deviendra folle d'orgueil.

– Heu !... oui, peut-être. Il n'en faut pas tant pour tourner une jeune tête... Rose, ma chérie, vous n'avez plus si bonne mine. Que se passe-t-il dans ce petit cœur-là ?

Il baissait encore davantage la voix, en l'amenant jusqu'au murmure. Le sang vint au visage décoloré de la fillette et ses lèvres tremblèrent. Mais elle répondit laconiquement :

– Il ne se passe rien, Humphrey.

Mr Barford secoua la tête. Sa main serrait plus

fort la main de Rose et son regard se dirigeait vers le capitaine Finley, qui faisait partie du cercle entourant lord Shesbury et Orietta.

– Pauvre Rose... pauvre chère petite Rose ! murmura-t-il. Elle rougit davantage, en retirant brusquement sa main.

– Que vous prend-il ? Est-ce que je me plains de quelque chose ?

– Non, vous êtes trop fière et trop courageuse pour cela, chère enfant... et vous essayez de lutter... de pardonner...

– De pardonner quoi ? Est-ce sa faute, si tous l’admirent ? dit une voix frémissante.

– Incomparable petite âme, qui ne veut pas voir les torts d’autrui !

– Les torts ? Quels torts ?

Mr Barford eut un nouveau hochement de tête et un regard de tendre pitié vers la tendre petite figure crispée.

– Allons, laissons ce pénible sujet... Mieux vaut que vous conserviez vos illusions, Rosy.

– Quelles illusions ? Sur... sur elle ?

– Oui.

– Que savez-vous ?

– Eh bien ! elle avait secrètement encouragé sir Piers à lui faire la cour, pour le refuser ensuite... Et, par quelques mots de William, j'ai compris qu'elle avait agi de même à son égard.

La main de Rose se crispa à l'appui du fauteuil

– Je ne le crois pas ! dit-elle sourdement,

– Moi non plus... moi non plus, je ne veux pas le croire, quelle que soit ma confiance dans la sincérité de Finley.

Puis il se tut. D'un geste lent, il caressait sa barbe blonde, en tenant son regard attaché sur ce coin du salon où Percy Burke continuait son récit, au milieu de l'amusement général. Le rire léger, charmant d'Orietta, se faisait entendre parmi les autres. Ses yeux, animés par une jeune et pure gaieté, avaient un éclat éblouissant. Près d'elle, lord Shesbury souriait, nonchalamment appuyé au dossier du canapé, en ne quittant guère du regard sa fiancée.

– Vous avez des idées folles, Burke... mais vous arrivez presque à les rendre vraisemblables, dit-il, quand le conteur se tut. Je suppose que vous êtes chargé de la partie comique, à notre fête de jeudi ?

– J’aurai, en effet, ce plaisir, my lord... en compagnie de miss Porroby, qui assume un rôle très amusant.

– J’ignorais que vous versiez dans ce genre-là, miss Porroby ? Je ne vous ai vue jusqu’ici que dans des rôles dramatiques, où vous excellez.

Était-ce un compliment ? Ou bien une mordante allusion ? Qui le savait ? Violet pas mieux que les autres.

– Mais que faites-vous en pénitence là-bas, Rose et vous... avec ce bon Humphrey, qui a l’air d’un consolateur des affligées ?

L’intention sarcastique, cette fois, était sensible dans l’accent de lord Shesbury.

Tandis que Violet et lady Rose rougissaient, Humphrey se leva et se rapprocha, sans qu’on pût discerner une ombre d’embarras sur sa

physionomie souriante.

– Non, je ne console personne, mon cher Walter. Malheureusement, je n’ai pas le pouvoir de panser les blessures morales... Mais quelques bons conseils, à l’occasion, peuvent être utiles...

Les cils battirent au bord des paupières d’Orietta. Elle avait eu la sensation qu’à ces derniers mots Humphrey Barford l’avait regardée fugitivement.

– Des bons conseils ? Ah ! oui !... Ah ! oui !

Et lord Shesbury eut un léger rire – un rire véritablement insultant, qui jeta en Orietta un singulier malaise. Humphrey Barford souriait toujours. Il dit avec bonhomie :

– Vous ne semblez pas croire à leur efficacité ?

– Comment donc ? Au contraire, je crois que vous menez de très belles conversations... et même seulement par votre exemple... Pensez donc, un homme de bien comme vous ! Un homme irréprochable, d’une morale rigoureuse !... Que sommes-nous tous, dites-moi,

devant cet « admirable » Barford, comme le qualifiait l'autre jour devant moi le colonel Parwill ?

Walter s'adressait à ceux qui l'entouraient. Il parlait d'un ton sérieux et, cependant, chacun des mots prononcés donnait à Orietta l'impression d'un trait acéré lancé à la face d'Humphrey.

Cette fois, pendant quelques secondes, le sourire disparut des lèvres de Mr Barford, le calme visage pâlit, ses yeux se baissèrent légèrement. Mais, presque aussitôt, ils soutinrent à nouveau le froid regard de Walter, tandis qu'Humphrey ripostait :

– Vous exagérez, mon cher Walter ! Ne me donnez pas d'orgueil. Je ne suis qu'un homme imparfait, qui essaye de devenir meilleur et de faire quelque bien dans ce monde.

– Mais vous en faites beaucoup ! s'écria Violet qui se rapprochait aussi. Vous méritez, certes, toutes les louanges que vient de vous adresser lord Shesbury... N'est-ce pas aussi votre avis, donna Orietta ?

Orietta hésita avant de répondre. Elle avait bien compris, elle, que les prétendues louanges n'étaient que les plus blessants sarcasmes. Mais elle ne devait pas approuver ceux-ci ; elle n'avait pas de raison pour s'associer aux froissantes railleries de Walter envers un homme dont tous proclamaient la vertu et le mérite. Aussi répondit-elle à la question de Violet :

– Il me semble qu'en effet Mr Barford y a tout à fait droit

– Il lui semble... elle n'en est pas sûre. Walter regardait sa fiancée avec une lueur d'ironie dans les yeux.

– ... Quand vous connaîtrez mieux Humphrey, ma chère, vous lui rendrez entière justice.

– Il est parfaitement bon et dévoué ! dit une voix brève.

Rose s'avancait à son tour, les traits tirés, les yeux brillants d'un peu de fièvre.

– Eh ! vous aussi, petite fille ? dit railleusement lord Shesbury. Quelle unanime béatification, Humphrey !



Mr Barford s'écarta pour prendre un fauteuil, qu'il approcha de sa jeune cousine.

– Asseyez-vous, Rosy. Vous ne semblez pas très bien, cet après-midi.

– Mais elle a voulu quand même apporter sa pierre à votre statue. Heureux Humphrey ! Souhaitons seulement que celle-ci n'ait pas des pieds d'argile.

– Elles en ont toutes en ce monde, dit Humphrey avec une grave humilité.

À ce moment entrait lady Shesbury, accompagnée d'autres hôtes du château. Mr Barford se recula un peu derrière le fauteuil de Rose. En même temps, il regardait Orietta. Et la jeune fille lut dans ce regard une pitié profonde qui la fit tressaillir d'angoisse.

## VI

La veille de la fête, le bruit se répandit parmi les invités de lord Shesbury que leur hôte avait failli être victime d'un accident. Le lourd baldaquin d'ébène drapé de brocart violet, qui surmontait son lit, s'était abattu sur celui-ci au milieu de la nuit. Walter, qui venait de veiller tard dans la bibliothèque, achevait de se déshabiller à ce moment ; sans quoi, il eût été certainement écrasé.

– Un manque de surveillance des domestiques, qui auraient dû vérifier les attaches du baldaquin, répondit-il à ceux qui demandaient comment avait pu se produire le dangereux effondrement.

Il semblait ne conserver aucune émotion du danger ainsi couru et plaisanta Orietta sur sa physionomie altérée.

– Je suis bien vivant, vous le voyez... Ce n'est pas la première fois que j'échappe à un péril de

ce genre. Vous vous souvenez, Humphrey, de mon accident de voiture, il y a cinq ans ?

– Si je m’en souviens ! Ces chevaux emportés, ce ravin tout proche... Sans le tour de force que vous accomplîtes, en faisant verser la voiture et en sautant auparavant avec une incroyable adresse...

– ... Vous seriez aujourd’hui marquis de Shesbury.

Les paupières d’Humphrey battirent légèrement. Il rit avec douceur, en répliquant :

– Grâce au Ciel, je ne le suis pas, mon cher Walter !

– Mais il me semble avoir entendu dire qu’en cette circonstance il y avait eu attentat ? demanda le capitaine Finley.

Lord Shesbury inclina affirmativement la tête,

– On trouva, en effet, sous le harnachement des chevaux, plusieurs épines disposées avec une telle habileté qu’elles ne devaient s’enfoncer dans la chair des animaux et les rendre furieux qu’au bout d’un certain temps de course.

– Oh ! c’est abominable ! dit Orietta d’un ton d’horreur.

– Et l’on ne trouva pas l’auteur de cette criminelle tentative, my lord ? demanda Malcolm Prynne.

– Jamais.

– Quel dommage ! Je l’aurais vu pendre avec plaisir ! s’écria Violet.

– Oh ! miss Porroby ! dit Humphrey avec un accent de reproche. Je n’aime pas entendre une femme énoncer de tels désirs.

– Pourquoi pas ? Un pareil misérable, auteur d’un si lâche attentat... Vous auriez eu de la pitié pour lui, vous ?

– Voyons, miss Porroby, interrompit Walter, vous oubliez à quel homme vous parlez ! Barford est la charité incarnée ; il étend celle-ci aux plus grands criminels eux-mêmes, en se disant probablement avec humilité qu’il ne serait pas assuré de résister à la tentation si le démon du meurtre venait le visiter.

– Vous avez parfaitement traduit mon état

d'esprit, Walter, dit paisiblement Mr Barford. Nul ne sait bien quels instincts – pour le bien ou pour le mal – il porte en lui. Donc, ne condamnons pas autrui sans rémission.

– Si jamais, par impossible, l'auteur de cet attentat était découvert, il ferait bien de vous prendre pour avocat, mon cher.

Sur ces mots, Walter se tourna vers sa fiancée.

– Venez, je veux vous montrer des miniatures dont je vous ai parlé hier.

Elle le suivit dans la bibliothèque. Il ouvrit un meuble et y prit d'antiques évangélistes, décorés par les patients enlumineurs d'autrefois.

Une main se posa sur son bras.

– Walter, je voudrais vous demander quelque chose. Pourquoi êtes-vous si... mauvais pour Mr Barford ?

Il se détourna et jeta un coup d'œil sur le jeune visage soucieux, sur le regard où se lisait un reproche anxieux.

– Cela vous inquiète, Orietta ?

– Oui... parce qu’il m’est pénible de penser que vous gardez cette animosité contre un homme estimable, honoré de tous. Si vous m’en donniez la raison...

– Je vous la donnerai... plus tard. Impossible pour le moment... Regardez, ma chérie, voici le missel du XII<sup>e</sup> siècle que je voulais surtout vous faire admirer.

Cette façon d’orienter une explication blessa profondément Orietta. Elle en éprouva surtout la froissante désinvolture, quand elle fut seule, le soir, hors de l’influence qu’exerçait sur elle le regard amoureux de Walter. Il l’avait traitée comme une enfant curieuse, indiscrete, pensait-elle avec un frémissement de colère.

Et elle se rappelait d’autres circonstances où, depuis ces fiançailles, il lui avait montré son esprit volontaire, dominateur, sous le voile séducteur de l’amour. En frémissant d’inquiétude orgueilleuse, voici qu’elle songeait : « Il voudra, peut-être, devenir pour moi un maître absolu : le maître de ma volonté, de mon esprit ? »

Ah ! pourquoi avait-elle eu la folie de

l'aimer ? Pourquoi... pourquoi ?

Cependant, elle avait été prévenue : d'abord par sa propre expérience d'autrefois, puis par ce qu'elle avait entendu dire plus tard sur son caractère, sur son inquiétante nature... et enfin, surtout, par Mr Barford.

Mr Barford... Dans son esprit enfiévré, Orietta cherchait encore le motif qui le faisait détester de lord Shesbury. Et elle crut le trouver tout à coup.

Jalousie... jalousie d'une âme adonnée aux jouissances de ce monde, égoïste, sceptique, – peut-être, hélas ! coupable de grandes fautes que n'atteint pas la justice humaine, – pour l'homme dont la vie irréprochable, la valeur morale, la charité bien connue, devaient lui être un vivant reproche.

Une voix s'élevait en Orietta, lui criant : « Non, Walter, quels que soient ses défauts, n'est pas capable de ce bas sentiment. » Mais n'était-ce pas un leurre ? Connaissait-elle cette nature, qui semblait changeante, fantasque, et en réalité lui restait aussi énigmatique qu'au premier jour ?

« Et je l'aime... je l'aime... tout en redoutant ce mystère ! » songea-t-elle en rougissant.

Elle se laissa glisser à genoux en suppliant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Où vais-je ainsi ?... » Mais aucune lumière ne descendit en son âme, où l'orgueil demeurait l'obstacle à l'aide divine.

\*

L'orgueil, qui la submergea encore, quand Orietta, le lendemain, vit se refléter dans la glace l'image de la Reine de la nuit.

La gaze noire tissée d'argent l'enveloppait de ses plis vaporeux, tombait en longs voiles autour d'elle. Les opales jetaient leurs lueurs irisées dans l'or des cheveux, sur la palpitante blancheur du cou, dans les plis de la robe. Les yeux semblaient deux merveilleuses étoiles éclairant un jeune et ardent visage où montait un sang vif, impérieux.

Dans le salon qui servait de loge aux actrices s'éleva un murmure d'approbation :



– Incomparable ! dit la gentille Mrs Trevor, costumée en étoile, avec la sincérité d'une âme qui n'a jamais connu la jalousie. Nous avons bien fait de mettre ce tableau à la fin. Après vous avoir vue, donna Orietta, tout le reste paraîtra fade.

Violet, les lèvres serrées, alla ouvrir la porte.

– Nous sommes prêtes, capitaine Finley.

Elle sortit la première et Orietta après elle. William Finley s'immobilisa un moment devant la saisissante apparition, Orietta, sans paraître s'en apercevoir, dit gaiement :

– Allons, venez nous indiquer la pose.

Mais le pauvre Finley en était bien incapable. Il ne regardait que la Reine de la nuit et s'attira quelques blessantes remarques de la part de Violet, qui semblait une étoile bien nerveuse.

Enfin, le rideau fut levé. De la galerie comble de spectateurs, un « oh ! » étouffé se fit entendre. De fait, le spectacle était d'une rare beauté. Lady Shesbury, ayant carte blanche de son beau-fils, avait fait réaliser un merveilleux décor de rêve où, dans la clarté argentée de la lune, passaient

des ombres fantastiques, des vols d'anges, d'étranges animaux imités de la préhistoire. Au milieu de la scène, la Reine de la nuit était entourée des étoiles, baignée de la clarté lunaire sous laquelle palpitaient son visage, ses épaules légèrement découvertes, d'une délicate blancheur, ses bras qui retenaient autour d'elle les voiles argentés...

Elle demeurait immobile, dans une souple attitude où se mélangeaient la noblesse et la plus captivante grâce. Elle tenait les paupières baissées pour ne pas voir tous ces regards fixés sur elle. Car, en dépit de l'habitude du monde acquise maintenant, elle restait aisément intimidée en des occasions où se donnait carrière l'aplomb de Violet et d'autres jeunes personnes.

Puis elle s'avança de quelques pas, toujours entourée des étoiles. Il avait été décidé peu de jours auparavant, que ce tableau se terminerait en une sorte de ballet. Falkerine, le Russe musicien, en avait écrit rapidement la musique et réglé les pas, et, de cette surprise, chacun avait gardé le secret.

Ce fut, pendant quelques minutes, un éblouissement. Les étoiles, vêtues de gazes brillantes, parées de bijoux qui projetaient de fulgurants éclairs, évoluaient autour d'Orietta. La Reine de la nuit dansait dans un rayon de lune. Ses voiles de ténèbres l'enveloppaient, lançant des lueurs argentées, glissant légèrement sur la blancheur veloutée des épaules et des bras. Le feu et l'azur s'échappaient en changeantes lueurs des merveilleuses opales, à chacun de ses mouvements. Elle dansait avec une grâce souple et singulièrement harmonieuse, semblant à peine poser sur le sol de la scène ses petits pieds chaussés de soie brochée d'argent.

Maintenant, elle regardait dans la salle... elle cherchait celui dont elle attendait l'approbation. Et leurs yeux se rencontrèrent. Mais que lisait-elle dans les siens ? Quelle pensée leur donnait cette sombre expression, qui faisait courir en elle un frisson d'angoisse ?

Soudainement, son esprit s'éclaira. Dans ses voiles noirs tissés d'argent, elle devait lui rappeler Apsâra... Apsâra qui avait dansé sur ce

même théâtre, quelques mois auparavant, la veille de sa mort.

Orietta dut faire appel à toute son énergie pour dominer l'émotion violente qui la saisissait. Elle continua de danser machinalement, les yeux détournés de cet endroit de la salle où se tenait Walter. Mais quand le rideau se baissa, aux applaudissements enthousiastes, elle était à bout de forces. À peine eut-elle gagné le salon voisin qu'elle s'affaissa dans un fauteuil, à demi évanouie.

On s'empressa autour d'elle, on lui fit respirer des sels, Falkerine déclara :

– Je vais prévenir lord Shesbury.

– Non, non... Ce n'est rien, absolument rien... Les lumières, la chaleur... Un peu de repos suffira.

Elle s'efforçait de sourire, de dominer son malaise, plus encore moral que physique. Puis un flot de sang monta à son visage. Quelqu'un venait de dire :

– Voici lord Shesbury.

Il s'avança, en demandant avec une nuance d'inquiétude :

– Qu'y a-t-il ? Que vous est-il arrivé, Orietta ?

– Mais un simple malaise... Il fait une telle chaleur dans cette galerie !

– De fait, plusieurs personnes m'en ont paru incommodées... Il serait bon que vous respiriez un peu d'air pur. La température est très chaude, ce soir. Voulez-vous faire quelques pas dehors ?

Elle inclina affirmativement la tête et, se levant, prit le bras qu'il lui offrait. Ceux qui étaient là les regardaient sortir, et Falkerine résuma l'opinion générale en murmurant :

– Quant à trouver un couple mieux assorti physiquement, je crois que ce serait impossible !

– Oui... mais moralement ? dit Malcolm Prynne.

– Ah ! moralement... Hum ! je ne sais trop !

– C'est le malheur qu'elle trouvera dans ce mariage ! dit sourdement le capitaine Finley.

Violet leva les épaules, en murmurant avec

une rage concentrée :

– Qu'en savons-nous ?

... Walter et Orietta étaient sortis sur la terrasse et se dirigeaient vers les jardins. D'autres groupes s'égrenaient aussi au-dehors, à la recherche d'un air moins étouffant. La nuit était chaude, éclairée par la lune presque en son plein. Des parfums de fleurs arrivaient des parterres et, parfois, un souffle de brise tiède apportait les senteurs sylvestres du parc et de la forêt.

– Vous ne sentez aucune fraîcheur, n'est-ce pas ? demanda lord Shesbury.

– Non, rien du tout.

Puis, ils restèrent silencieux. Au bas de la première terrasse, Walter tourna à gauche et Orietta suivit son impulsion. Ils remontèrent par l'allée de marronniers centenaires, passèrent devant le petit kiosque japonais où se tenait lord Shesbury, quand Orietta l'avait revu pour la première fois après son retour. À ce moment-là, elle n'aurait jamais imaginé qu'un jour – si peu de temps après – elle serait la fiancée de celui

qu'elle tenait alors en si grande antipathie.

Maintenant, elle l'aimait... elle l'aimait avec des frémissements de crainte, avec des sursauts de fierté sous le joug dominateur. Elle avait l'intuition que cet esprit volontaire, ce charmeur impérieux n'avait jusqu'ici rencontré chez les âmes féminines que faiblesse, aveugle adoration, soumission passive de l'esclave. Tout cela, prétendait-il le trouver chez elle, Orietta ?

Comme il se trompait, en ce cas ! Elle le lui avait pourtant fait comprendre, quand il lui avait demandé de devenir sa femme. Mais sans doute pensait-il qu'étant le maître de son cœur il asservirait bien facilement cette volonté, cette jeune fierté ?

Ils continuaient d'avancer dans le silence. Orietta, le cerveau encore embrumé, marchait comme en une sorte de rêve. Elle s'aperçut tout à coup qu'ils se trouvaient dans le parterre de l'aile Renaissance, devant le grand bassin de marbre.

La pâle lumière traînait en clartés argentées sur l'eau immobile. Elle éclairait mystérieusement les sombres charmilles, les

cyprès noirs, les berceaux chargés de roses.  
Walter dit à mi-voix :

– Vous trouvez-vous mieux ?

– Oui, un peu...

– Asseyons-nous un instant ici.

Ils prirent place sur un banc. Pendant un long moment, le silence recommença entre eux. La main de Walter était posée sur l'épaule d'Orietta, et elle la sentait frémir longuement. Elle-même frissonnait, saisie d'une obscure angoisse.

– Enlevez ces voiles...

Il se penchait légèrement et sa voix était sourde, un peu altérée.

– ... Je déteste cela...

Il étendit la main, saisit avec une sorte de violence la gaze légère qui se déchira.

Orietta se rejeta en arrière :

– Walter !

Elle le regardait avec stupéfaction, avec effroi, et, presque aussitôt, avec révolte.



– Enlevez-les ! répéta-t-il.

Et ses doigts, rapidement, détachèrent les épingles, firent tomber la gaze argentée qui s'affaissa autour d'Orietta, non revenue encore de son saisissement.

Alors, elle s'écria :

– Pourquoi ?

Il ne répondit pas. Son bras s'étendit, entourant les épaules d'Orietta, rapprocha de lui la jeune tête qui résistait.

– Pourquoi ?... redemanda la voix tremblante de révolte et d'anxiété.

– Parce qu'il me déplait de vous voir ces sombres voiles, ma bien-aimée.

Il appuyait son visage contre les boucles soyeuses, parmi lesquelles des opales jetaient leurs douces lueurs irisées. Puis, il les baisa en murmurant :

– Pour autrefois... pour autrefois, mon amour.

Orietta étouffait presque sous la violence de l'émotion. Elle ne savait plus... elle ne savait plus

que penser, que croire...

Un bruit de pas, un frémissement de feuilles, subitement, troublaient le silence.

Walter se redressa, écouta... Le bruit se reproduisit. Alors, il se leva, en disant avec un accent de hautaine contrariété :

– Je vais voir quel indiscret se permet de venir jusqu'ici.

Il fit quelques pas. Une détonation éclata, aussitôt suivie d'une fuite précipitée.

Orietta jeta un cri. Elle s'élança vers lord Shesbury qui se tourna tranquillement vers elle.

– Walter, qu'est-ce ? On a tiré sur vous ?

– Très probablement. En tout cas, la balle m'a frôlé. Ne vous tourmentez pas de cela, chère Orietta...

Il prenait la main de la jeune fille, tout à coup glacée.

– ... Vous le voyez, j'ai échappé à ce malfaiteur... Rentrons, maintenant.

– Mais... vous ne le faites pas rechercher ?

– À quoi bon ? Il peut s'échapper facilement, à la faveur de cette fête.

Il mit la main d'Orietta sous son bras et l'emmena vers l'aile Renaissance, presque toute sombre, sauf une pièce du rez-de-chaussée.

La jeune fille, stupéfaite de ce sang-froid, restait sans parole. Elle entra avec lord Shesbury dans la salle des Cygnes, où quelques bougies étaient allumées au lustre vénitien.

– Allez changer de costume, Orietta... Nous nous retrouverons parmi nos hôtes... Et, je vous le demande, pas un mot de cet incident à personne.

– Mais, Walter... que pensez-vous ? Avez-vous des ennemis ?

– Sans doute. Les meilleurs en ont, en ce monde. Et, sans posséder l'humilité de mon cousin Barford, je n'ai pas la prétention de me ranger au nombre de ceux-là.

Elle fut froissée de son accent de raillerie en un pareil moment. Mais Walter continuait :

– Donc, je suppose que je n'échappe pas au sort commun et que j'ai, tout au moins... un

ennemi.

– Soupçonnez-vous quelqu'un ?

Un éclair, aussitôt réprimé, traversa le regard de Walter :

– Oui, dit-il nettement.

– Alors... pouvez-vous l'accuser ?

– Pas encore.

– Mais s'il recommence ?

Ces mots étaient jetés avec angoisse.

Walter eut un insouciant mouvement d'épaules :

– Bah ! j'en réchapperai encore ! Ne vous inquiétez pas à ce sujet, ma bien chère...

Il prenait ses mains et les baisait longuement.

– ... Oubliez ma vivacité de tout à l'heure. Mais il m'était intolérable de...

Il s'interrompit de nouveau, mit encore un baiser sur les doigts tremblants et les laissa aller en répétant :

– Ne vous inquiétez pas, Orietta.

## VII

Après avoir fait sortir Orietta par un couloir dérobé donnant sur la galerie des Portraits, lord Shesbury regagna les pièces de réception. Il semblait chercher quelqu'un et, avisant lord Rodswin, il demanda :

– Avez-vous vu Barford, depuis un moment ?

Sur la réponse négative du jeune homme, il continua sa recherche de pièce en pièce et arriva au salon de jeu. Humphrey Barford était engagé dans une partie de poker. Lord Shesbury s'avança et lui mit la main sur l'épaule. Il eut un léger mouvement de surprise, puis leva les yeux pour reconnaître qui l'abordait ainsi.

– Ah ! c'est vous, mon ami ! Vous nous voyez engagés dans une intéressante partie...

– Où il a une veine insolente, ajouta un autre joueur, non sans maussaderie.

– Vraiment insolente, je le reconnais.

– Bah ! vous avez le temps de prendre votre revanche, sir Thomas !

– Le temps ? Nous jouons depuis une heure, lord Shesbury, et ceci doit être notre dernière partie.

– Oh ! en ce cas... Humphrey, quand vous aurez fini, venez me trouver dans la bibliothèque. J'ai un conseil à vous demander.

– Tout à votre disposition, mon cher Walter.

Vingt minutes plus tard, Mr Barford entrait dans l'immense pièce, discrètement éclairée, où l'attendait son jeune parent.

Walter se tenait debout, à quelques pas d'une torchère de bronze sous la lumière de laquelle se trouva Humphrey en s'approchant de lui.

– Il vient de se passer un événement grave, Humphrey, dit lord Shesbury sans préambule. Dans le parterre de l'ouest, on a tiré sur moi un coup de revolver. Mr Barford eut un sursaut de surprise indignée :

– Sur vous... sur vous !

– Oui... et c'est le second attentat en deux jours.

– Comment, le second ?

– Ce baldaquin qui s'effondra sur mon lit... eh bien ! il avait été habilement préparé, par un ingénieux système, pour choir au milieu de la nuit.

– Comment est-ce possible ? L'horreur étranglait la voix de Barford.

– ... Comment avez-vous su ?

– C'est Ram-Sal qui a découvert cela.

– Mais c'est abominable ! Qui donc a pu... ?

– Voilà ce qu'il nous faut chercher... Car je compte sur vous, Humphrey, pour m'aider à découvrir celui qui me poursuit ainsi de sa haine.

– Naturellement, mon cher ami ! Celui qui s'attaque à vous devient mon ennemi... Mais avez-vous quelques indices ? Quelques soupçons ?

– Rien. L'enquête que j'ai fait faire, au sujet de... l'accident d'hier, n'a jusqu'ici donné aucun

résultat... Cette nuit, il a été bien facile au criminel de fuir... et comment retrouver ses traces, avec tout ce monde ?

– Évidemment... évidemment...

Mr Barford hochait la tête. Sa physionomie témoignait d'une véritable consternation.

– ... Mais il faut pourtant savoir ! Il faut y arriver absolument !

– Oui... et autant pour vous que pour moi.

– Pour moi ?

– Certainement... Car, songez-y, mon cher, si ces tentatives se renouvelaient, il se trouverait des gens pour arriver à vous suspecter. Ils se diraient : « À qui le crime profiterait-il ? Eh bien ! à Mr Barford, seul. » Donc, vous êtes intéressé autant que moi à découvrir l'auteur de ces attentats.

Humphrey semblait frappé de stupéfaction. Il leva la main d'un geste indigné, en s'écriant avec un accent d'horreur :

– J'espère que jamais cette abominable pensée ne viendrait à l'esprit de qui que ce soit !



– Parce que vous croyez que votre réputation de haute intégrité vous en préserverait ? Eh ! il faut si peu de chose pour abattre une réputation ! Rien qu’une petite pierre sur les pieds d’argile... et tout croule. Mais enfin, admettons que nul, jamais, ne songe à vous suspecter, au cas où je périrais de mort violente...

– Mon cher Walter, ce n’est pas pour une considération semblable que je me dévouerais corps et âme à la recherche du criminel, mais uniquement par devoir, par affection pour vous, que votre père me confia ! dit Humphrey avec chaleur.

– Bien. Je n’attendais pas moins de vous. Pour le moment, je ne dépose aucune plainte en justice. Faites votre enquête et moi la mienne. Pas un mot de cela à quiconque, naturellement. Seules, deux personnes connaissent la véritable version au sujet de l’attentat d’hier, et donna Orietta était présente tout à l’heure quand on tira sur moi ce coup de revolver.

– Ah ! donna Orietta était présente ? répéta Barford.

Et il ajouta, presque aussitôt :

– Elle a dû être bien effrayée ?

– Oui. Mais c'est une âme énergique... Ainsi donc, Humphrey, c'est entendu ? Le silence et une enquête discrète. Avez-vous quelqu'un à qui la confier ?

– J'ai Mario, mon valet de chambre. Il est subtil et adroit. Je puis le charger de cela, sans lui donner de précisions sur les faits qui motivent cette recherche.

– Vous avez toute confiance en lui ?

– Toute confiance. Il m'est tout dévoué et je n'ai eu qu'à me louer de lui, depuis qu'il est entré à mon service.

– Bon. Agissez donc au mieux... Et maintenant, allons retrouver mes hôtes.

Dans les pièces de réception, on avait commencé de danser. Orietta venait d'apparaître, vêtue de la toilette de gaze blanche qu'elle portait au commencement de la soirée. On l'entourait, on exaltait la Reine de la nuit, en regrettant qu'elle eût quitté ses voiles.

– Vous étiez divinement belle ainsi ! déclarait-on.

Elle souriait avec effort, parlait machinalement. Sa pâleur frappait les regards qui s’attachaient sur elle. Néanmoins, elle accepta le bras du capitaine Finley pour danser une mazurka et s’anima un peu, du moins factivement, avec quelque fièvre dans les yeux.

Elle passa près de Walter, entrevit l’ardent éclat de son regard. Un peu plus tard, elle le vit venir à elle dans le salon chinois, où elle se reposait en causant avec William Finley, Malcolm Prynne et quelques jeunes femmes. Il l’emmena pour la valse qui commençait, et elle dansa comme dans un songe, ayant seulement conscience que des yeux passionnés ne la quittaient pas et qu’une voix chaude, enchanteresse, lui murmurait des mots d’amour.

\*

Très tard dans la matinée, le lendemain,

Orietta s'éveilla. Elle n'avait pas dormi plus de deux heures, d'un sommeil entrecoupé de rêves affreux. Apsâra, Violet, Humphrey Barford y jouaient le principal rôle, poursuivant impitoyablement Walter et elle. Ces hallucinations, jointes aux fatigues, aux émotions, aux angoisses de la nuit, laissaient la jeune fille brisée. Elle se leva néanmoins et, quand elle fut habillée, descendit chez Rose pour savoir comment elle avait supporté l'épreuve de cette soirée, où elle avait voulu demeurer presque jusqu'à la fin.

Dans le corridor qui conduisait chez la fillette, Orietta croisa le valet de chambre de Mr Barford. Il s'effaça respectueusement contre le mur, tandis qu'elle passait en songeant : « La physionomie de cet homme m'est décidément antipathique. »

Rose n'était pas levée. Pâle et languissante, elle se laissa embrasser par Orietta, en déclarant qu'elle avait assez des soirées et que tous ces tableaux vivants étaient ridicules.

– Oui, même celui devant lequel se pâmaient tous les sots... le vôtre, ma chère !

L'intention blessante était si sensible que, cette fois, Orietta ne fut pas maîtresse d'un mouvement d'irritation.

– En ce cas, les intelligences supérieures telles que la vôtre feront bien, en effet, de ne plus assister à ce genre de spectacles !

Les lèvres de Rose tremblèrent légèrement, son pâle visage se crispa. Mais elle reprit, du même ton acerbe :

– Vous avez voulu imiter Apsâra... Elle était beaucoup plus belle que vous... beaucoup plus belle dans son genre...

– Je n'ai voulu imiter personne... Et si vous... ou d'autres avez cru trouver là des réminiscences, c'est affaire à votre imagination.

La voix d'Orietta frémissait d'émotion violente. Et la jeune fille se leva en ajoutant :

– Vous avez une façon de me parler, Rose, qui montre une malveillance dont je suis très peinée, mais que je ne me soucie pas de supporter davantage.

Elle se dirigea vers la porte. Comme elle

l'ouvrait, une voix étouffée appela :

– Orietta !

Rose se redressait sur son lit, les mains tendues, les yeux suppliants dans son petit visage altéré. Après quelques secondes d'hésitation, Orietta revint à elle. Alors ses mains furent saisies par des doigts brûlants et la même voix murmura :

– Pardonnez-moi !... Je sais bien que ce n'est pas votre faute... Mais je... je...

Les sanglots l'étouffaient Elle appuya sa tête contre la poitrine d'Orietta, qui l'entourait de ses bras. Pendant un moment, elle pleura convulsivement. Puis, elle se calma, s'écarta de la jeune fille :

– Allez, Orietta, laissez-moi... Je suis très désagréable... très nerveuse. C'est pourquoi je vous ai dit des choses méchantes. Mais tâchez de les oublier, tâchez...

Elle retira ses mains, laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Orietta l'embrassa et sortit de la chambre, péniblement émue par cette scène qui

lui montrait un douloureux combat dans l'âme de cet enfant.

« Qui donc la pousse contre moi ? » se demandait-elle.

Et elle songeait aussitôt à lady Paméla, à miss Porroby.

Comme l'heure du lunch approchait, elle voulut gagner la galerie par le salon chinois. Quelqu'un se trouvait dans cette pièce : Mr Barford, penché sur un antique vase de Chine. Au bruit de la porte, il se détourna :

– C'est vous, donna Orietta ? Vous me voyez en contemplation devant ce magnifique spécimen de l'art chinois d'autrefois. Je viens de lire un fort intéressant ouvrage sur ce sujet et il m'a pris ensuite l'envie de revoir tout à loisir ces nuances incomparables... Mais, chère donna Orietta, vous semblez souffrante ?

– Non... mais très fatiguée, après cette nuit de veille, et... et peinée...

– Peinée ? Pourquoi ?

Il se rapprochait d'elle, prenait la main qu'elle

lui tendait.

– Peut-être avez-vous remarqué le changement de Rose à mon égard, depuis quelque temps ?

– Oui... en effet. C'est assez frappant...

– N'est-ce pas ? Et je me demande en vain quelle peut en être la cause.

– Heu ! la cause... Mon enfant, Rose est jalouse de votre beauté, de vos succès...

Orietta eut un mouvement de surprise incrédule :

– Rose, jalouse ? Je ne l'aurais pas crue capable de cela ?

Humphrey eut un petit rire bienveillant :

– Vous avez encore beaucoup d'inexpérience... Vous croyez trouver chez autrui votre noblesse d'âme. Hélas ! il faut retomber dans la réalité ! Vous êtes en état de rêve, depuis quelque temps, donna Orietta...

Un peu de sang monta au visage de la jeune fille. Ces paroles s'appliquaient si justement à l'état d'âme dont elle avait une vague



conscience !

Humphrey continuait, d'une voix basse, émue :

– Oui, un rêve... dangereux... Vous allez à votre perte, à votre malheur, ma pauvre enfant !

– Comment cela ?

Elle se redressait dans un mouvement de protestation. Mais un frisson parcourait tout son corps,

– Oui, votre malheur ! Il faut que je vous le dise, Orietta ! C'est mon devoir. J'ai lutté longtemps contre lui... parce qu'il m'était pénible d'accuser un parent... Mais je ne puis laisser aller aux abîmes une enfant innocente comme vous...

Ses mains pressaient les doigts tremblants d'Orietta.

– ... Je vous dirai tout... tout ce que je sais. Pouvez-vous vous trouver vers six heures, cet après-midi, à la grille des Cerfs ?... Personne ne viendra nous déranger là,

– J'y serai.

Elle prononça ces mots presque fermement, mais elle continuait de frissonner.

– Ma pauvre enfant, murmura Humphrey, que ne donnerais-je pas pour vous épargner ces souffrances ! Ah ! au moins, que je vous sauve d'un sort pire que tout... pire que tout pour un être fier et délicat comme vous, Orietta !

Puis, il laissa aller ces mains qui se glaçaient dans les siennes et quitta le salon.

\*

Quand Orietta, un instant plus tard, entra dans le salon en rotonde, sa mine parut si défaite que lord Shesbury, en venant lui baiser la main, demanda avec inquiétude :

– Êtes-vous malade ?

– Je ne me sens pas très bien.

– Il aurait fallu vous reposer tout à fait, en ce cas.

– Peut-être le ferai-je cet après-midi.

Elle essayait de ne pas le regarder en parlant. Elle avait peur de ces yeux, dont le pouvoir charmeur n'avait que trop annihilé sa volonté, depuis quelques semaines.

Et précisément, aujourd'hui, ils semblaient la considérer avec une insistance particulière. Elle pensa en frémissant : « On croirait qu'il soupçonne mes doutes, mes inquiétudes... et les révélations que doit me faire Mr Barford. »

Presque aussitôt après le lunch, elle se retira en disant que, décidément, il lui fallait se reposer jusqu'au dîner. Walter l'accompagna dans le hall. Là, il dit à mi-voix :

– Je suis sûr que vous vous tourmentez au sujet de cet attentat. Il ne le faut pas. C'est l'œuvre de quelque fou, que nous découvrirons promptement.

– Vous n'avez rien su encore ? murmura-t-elle.

– Non, rien. Mais ne conservez pas d'inquiétude, ma chérie. Je prends des précautions et mon fidèle Ram-Sal veille sur moi.

Il pressa contre ses lèvres la main qui restait froide et tremblante et rejoignit ses hôtes, tandis qu'Orietta montait le somptueux escalier de chêne décoré d'anciennes tapisseries..

Dans son petit salon, elle trouva une profusion de roses thé, sa fleur préférée, que Walter y avait fait porter. L'atmosphère était imprégnée de leur senteur délicatement pénétrante. Mais celle-ci, aujourd'hui, donnait à Orietta une sensation de vertige. Elle alla s'étendre sur une chaise longue, dans sa chambre, et ferma les yeux en songeant : « Il faut que je ne pense plus, pendant un peu de temps... pour remettre du calme dans mon cerveau. »

Mais les pensées continuaient de se heurter dans ce cerveau fiévreux... tant, tant de pensées, et quelques-unes si terribles !

Qu'avait voulu dire Humphrey Barford ? Qu'allait-il lui révéler ? Pour que cet homme sérieux, discret, se décidât à parler, il fallait qu'il craignît pour elle quelque chose de redoutable...

Un sort pire que tout... pire que tout...

Quoi ?... quoi donc ? Ah ! il fallait qu'elle le sût, pendant qu'il était temps encore... à tout prix !

Les heures passaient, interminables. Faustina vint prendre de ses nouvelles et se retira sans une parole d'affection. En ces instants où une sympathie vraie lui aurait été d'un secours puissant, elle fut plus profondément atteinte par cette indifférence. Tout semblait lui manquer., tout. Il ne lui restait que l'amour de Walter. Mais qu'allait-elle apprendre tout à l'heure, qui mettrait en ruine ce dernier appui ?

Ses yeux, en se levant, rencontrèrent le grand crucifix d'ivoire suspendu au chevet de son lit. Elle tressaillit, en pensant : « Dieu... il me restera le secours de Dieu. » Mais sa piété, si vive et sérieuse auparavant, s'était affaiblie dans cette atmosphère de plaisirs, de flatteries, et sous l'influence d'un amour trop humain... L'aide dont elle sentait instinctivement la pressante nécessité, elle ne sut pas la demander à ce moment-là ; elle se replongea dans ses songeries pleines d'angoisse... jusqu'au moment où sonna l'heure

de se préparer pour le rendez-vous convenu.

Il tombait une pluie fine, depuis quelques heures. Orietta changea de chaussures, mit un costume de serge. Puis elle quitta son appartement, gagna les jardins par une porte de service. Car il ne fallait pas qu'elle risquât de rencontrer lord Shesbury.

La grille des Cerfs ne se trouvait pas très éloignée du château. C'était une sortie qui servait peu, sauf aux jardiniers. Elle donnait sur un chemin ombragé, très boueux dès que venaient les temps de pluie.

Humphrey attendait, sous un petit kiosque rustique tout voisin. Il vint à la jeune fille, la débarrassa de son parapluie et la fit asseoir sur le banc de bois.

– Je suis désolé de vous faire venir par ce temps ! Mais nous n'aurions pas été tranquilles au château... Vous n'avez pas revu Walter ?

– Non... Je lui avais dit que je voulais me reposer jusqu'au dîner.

– Fort bien, fort bien... Ainsi donc, mon

enfant, il faut que je vous dise...

Il s'asseyait près d'Orietta qui, toute pâle, attachait sur lui des yeux anxieux.

– ... Que je vous fasse connaître l'homme auquel, dans un moment de vertige, vous vous êtes fiancée... Tout d'abord, sachez que, tel était le jeune garçon d'autrefois, tel est resté le jeune homme d'aujourd'hui : violent, indomptable, orgueilleux, égoïste jusqu'aux moelles. Mais cela n'est rien...

– Cela n'est rien ? répéta faiblement Orietta,

– Il a été un mauvais frère, froid, indifférent, et même dur parfois, pour une enfant malade... Cela, vous le savez, Rose vous a dit ?

Elle inclina affirmativement la tête.

– ... Dur, exigeant au-delà de toutes limites, il l'est aussi pour ses serviteurs. Mais tout cela n'est rien encore.

Mr Barford fit une pause, avant de continuer :

– Au point de vue religieux, il affecte le scepticisme. En réalité, il existe en cette âme – que je connais bien, car je l'ai patiemment

étudiée – un abîme d’incroyance et une perversité qui me jeta dans l’épouvante, quand enfin je pus la pénétrer !

Nouvelle pause, pendant laquelle Humphrey Barford couvrit d’un regard de tendre compassion le visage tendu, les yeux pleins d’angoisse,

– ... Perversité, absence de tous scrupules... et cruauté raffinée pour les femmes qui l’aimèrent, que lui feignit d’aimer. Ah ! mon enfant, je ne puis vous raconter tout ce que je sais sur les malheureuses victimes de ce terrible ensorceleur ! Écoutez au moins ceci : pendant son séjour aux Indes, il se fit aimer d’une jeune princesse, belle entre les plus belles. Il la voyait secrètement, car les sujets de la rani n’auraient pas supporté qu’elle reçût ainsi un Anglais. Puis, quand il voulut tourner son caprice d’un autre côté, il s’arrangea afin que les fanatiques hindous connussent l’amour de leur princesse pour lui. Un jour, les porteurs de palanquin dirigèrent la promenade de la malheureuse vers un point de la forêt où avait été signalé un tigre... et elle périt, victime du fauve... des deux fauves.



Orietta se redressa, en appuyant ses mains contre sa poitrine haletante.

– Ce n'est pas possible !... Non, non ! dit-elle d'une voix rauque.

– Hélas ! hélas !... Cela m'a été raconté par le capitaine Finley, bien placé pour le savoir. Vous pourrez lui en demander confirmation. Et Apsâra...

– Apsâra ? répéta sourdement Orietta.

– Elle est morte... tuée par lui !

– Non ! reedit encore Orietta, presque sans souffle.

– Je l'ai su par un des serviteurs de cette femme, que j'ai réussi à faire parler, car j'avais des soupçons. Il la tua d'un coup de poignard, parce qu'il était las d'un attachement trop passionné... sans doute aussi parce que, dans son passager amour pour une autre, il voulait lui immoler celle qui l'avait précédée, cette Apsâra dont il avait été épris jusqu'à la folie et qui n'était plus maintenant qu'un être infime, bon à fouler aux pieds... à faire disparaître de ce monde.

– Non, non !

Orietta jeta ses deux mains contre son visage, dans un geste d'épouvante :

– ... C'est affreux, ce que vous me dites là ! C'est affreux !...

– Pauvre enfant... pauvre enfant !

La voix se faisait onctueuse, douce comme une caresse.

– Que ne puis-je vous épargner de telles révélations ! Mais il fallait vous montrer l'abîme vers lequel vous marchiez... J'aurais dû vous mieux éclairer à Londres, quand je vous ai conseillé la défiance. Mais je ne pensais pas que les événements marcheraient si vite... Et justement, cet accident qui m'est survenu... Sans cela, j'aurais pu vous empêcher peut-être de conclure ces malheureuses... ces terribles fiançailles !...

Orietta laissa retomber ses mains, montrant un visage bouleversé.

– Mais je peux les rompre !

– Théoriquement, oui... Mais vous ne savez

pas, mon enfant, quelle nature redoutable se cache sous les apparences chevaleresques de Walter ? Jamais, jamais il ne renoncera à vous – ne fût-ce que par orgueil blessé. Il vous aura, où que vous essayiez de fuir – il vous aura par tous les moyens. Car ce qu’il aime en vous, c’est uniquement votre beauté. Le cœur, l’âme, les délicatesses de votre conscience, qui lui importe !

Elle se leva, impétueusement, bien qu’elle vacillât sous la violence de l’émotion.

– Et moi... je ne veux pas !... Je ne veux pas même le revoir ! Oh ! mon Dieu, jamais !

Une tempête d’épouvante s’élevait en elle ; un flot de douleur submergeait son âme.

– ... Je ressentais parfois une telle crainte de lui, de tout ce qu’il existait d’inconnu pour moi dans sa nature ! C’était cela... c’était cela...

– Oui, un instinct avertissait votre cœur délicat, qu’il aurait brisé avec tant de délices... bientôt, quand son caprice aurait trouvé un autre objet. Il n’est pas d’homme au monde qui méprise plus profondément les femmes, qui en

parle avec plus d'insolente moquerie... De vous-même... je l'ai entendu.

– Vous l'avez entendu ?

Les lèvres desséchées laissaient à peine passer les mots.

– Oui, pauvre chère enfant !

Orietta mit sur son front une main tout à coup devenue brûlante.

– C'est affreux ! Que vais-je faire ?... Conseillez-moi, monsieur... vous qui êtes si bon, qui me montrez tant d'intérêt !

Il posa sur son bras une main douce.

– Je ne vois qu'un moyen – et comme je prévoyais bien qu'après mes pénibles révélations vous auriez le seul désir de rompre à jamais avec lui, j'ai à tout hasard préparé votre fuite et votre refuge. Une voiture, conduite par un homme sûr, vous attend près d'ici. Elle vous conduira à Rockden-Manor, où Ellen, ma vieille femme de charge, vous recevra de son mieux. Là, vous vivrez cachée pendant quelque temps – jusqu'à ce que je puisse, sans crainte, vous conduire à

votre père.

– Mon père ? Hélas ! il est mourant... et déjà il a refusé de me recevoir.

– J’espère qu’en apprenant toute la vérité il ne le refusera plus ! En tout cas, vous serez à Rockden-Manor sous ma protection, entourée de tous les soins, de toute la sollicitude désirables. Mon dévouement vous est acquis sans réserve, chère enfant. À vous de décider quelle route vous devez prendre : ou le salut que je vous offre, ou la plus misérable existence près d’un homme qui se jouera de toutes vos délicatesses, de votre fierté, de votre cœur aimant.

– Non, pas cela !... Emmenez-moi, monsieur Barford ! Que je ne le revoie jamais !

– Eh bien ! dans ce cas, venez...

Il sortit du kiosque, inspecta les alentours et dit à la jeune fille :

– Il n’y a pas d’œil indiscret. Gagnons vite le chemin.

Ils passèrent la grille, longèrent un moment la route et atteignirent une voiture fermée, que

conduisait un homme âgé vêtu en cocher. Mr Barford y fit monter Orietta, lui serra longuement la main en murmurant : « Courage !... Vous êtes sauvée. Il ne pensera pas à vous faire chercher dans ma demeure. » Puis, il referma la portière et dit au cocher :

– Allez, Drake !

## VIII

Vers ce même moment, lord Shesbury, dans la bibliothèque, s'entretenait avec Herbert Nortley, qu'il venait de faire appeler.

– J'ai chargé Ram-Sal de surveiller de près Mario, disait-il. Barford paraît en faire trop de cas pour qu'il ne soit pas son complice. Au reste, cet homme m'a toujours déplu, et je ne le cachais pas à mon père, qui s'en était engoué, car l'individu est intelligent, très adroit dans son service, très souple, et habilement flatteur. Mais Ram-Sal occupé par Mario, Barford reste sans surveillance. Il faudrait que vous vous en chargiez, Nortley.

– Bien volontiers, my lord !

– Déjà, vous m'avez procuré d'utiles renseignements sur ce très honorable personnage. Je les ai joints à d'autres, non moins édifiants. Mais ce qu'il faut maintenant, c'est connaître

l'auteur de ces « accidents » qui ont failli me coûter la vie. Ainsi que je vous l'ai dit ce matin, Barford se trouvait à la table de jeu au moment où fut tiré ce coup de revolver. Donc, un autre était chargé de l'exécution.

– De toute évidence. Et comme vous, my lord, je crois qu'il est bon d'avoir l'œil sur l'Italien. Quant à moi, je vais me mettre discrètement aux troussees de son maître.

– Oui, très discrètement, car vous avez affaire à l'être le plus rusé de la création. Mais vous êtes un garçon habile, mon cher vieux...

D'une main amicale, lord Shesbury frappait sur l'épaule de son compagnon.

– Je vous suis en tout cas entièrement dévoué, my lord ! Et si jamais ce misérable atteignait son abominable but, je n'aurais de repos avant de vous avoir vengé en le livrant à la justice.

L'émotion transformait l'aimable et gai visage de Nortley et brillait dans le regard qu'il attachait sur lord Shesbury.

– Oui, je connais votre affection pour moi,



mon bon Herbert. Je sais que je puis compter sur vous. Allez, maintenant, réfléchissez au moyen de mieux tromper la vigilance de cet homme et de son serviteur. Moi, je vais savoir des nouvelles de donna Orietta.

Personne ne répondit quand Walter frappa à la porte du petit salon de sa fiancée. Voyant cela, il entra et sonna la femme de chambre.

– Allez demander à donna Orietta comment elle se trouve, et si elle croit pouvoir descendre pour le dîner, ordonna-t-il.

Mais, dans la chambre, aucune voix ne répondit aux coups frappés par la servante. Celle-ci entra et constata que la pièce était déserte.

– Donna Orietta n'est pas là, Votre Seigneurie, dit-elle en revenant vers lord Shesbury.

« Elle se sera trouvée mieux, et je vais la voir là-bas, parmi nos hôtes », pensa-t-il. Mais, dans les salons et la bibliothèque où se distraient les invités, par ce temps pluvieux, personne n'avait aperçu Orietta.

Walter en conclut qu'elle devait se trouver

chez lady Rose. Il envoya un domestique pour lui faire dire qu'il l'attendait dans la bibliothèque. Mais Rose n'avait pas vu Orietta depuis avant le lunch. Et Faustina, chez qui lord Shesbury envoya ensuite, répondit qu'elle était allée prendre des nouvelles de sa cousine au début de l'après-midi, mais ne l'avait pas revue depuis lors.

L'inquiétude commença de gagner Walter, surtout quand il eut visité la chapelle, où il pensait qu'Orietta avait pu se rendre pour prier et peut-être se trouver saisie par quelque malaise. Il remonta à l'appartement de la jeune fille, examina soigneusement la chambre. Mais il ne trouva aucun indice susceptible de le renseigner sur cette mystérieuse absence.

« S'est-elle trouvée malade subitement ?... songeait-il. Mais où ? Où donc ? »

Ceux qui jugeaient lord Shesbury incapable de s'émouvoir auraient changé d'avis s'ils l'avaient vu ainsi pendant cette recherche de sa fiancée.

Il fit appeler Shirley, le majordome, et lui ordonna de commencer sur l'heure une enquête

discrète parmi la domesticité, pour savoir si quelqu'un avait aperçu donna Orietta au cours de l'après-midi. Seul, un jeune groom déclara l'avoir vue sortir par une porte de service, vers six heures.

Par une porte de service ? Pour quel motif ?... En admettant qu'elle eût voulu prendre l'air, en dépit du mauvais temps, pourquoi ne pas avoir utilisé une des nombreuses issues du château dont elle usait d'habitude ?

« Aurait-elle eu le désir de sortir en cachette ? » songeait-il, de plus en plus surpris et anxieux.

Il fallait donc maintenant la chercher au-dehors. Lord Shesbury s'adjoignit Nortley et Ram-Sal, dont la discrétion lui était assurée. Tous trois s'éloignèrent dans des directions différentes, à travers les jardins noyés de pluie. Quand ils se retrouvèrent en un endroit convenu, aucun n'avait rien découvert. Les traces de pas avaient disparu sous la pluie, de plus en plus abondante.

Cette fois, l'angoisse saisissait lord Shesbury. Mais il ne voulait pas qu'on connût l'inexplicable

chose qui se produisait. Aussi, quand il parut peu après au dîner, ayant eu juste le temps de revêtir un habit, sa physionomie ne décelait rien du tourment qui le travaillait. À ceux qui lui demandaient des nouvelles d'Orietta, – et parmi ceux-là se trouva Barford, – il répondit avec calme qu'elle était encore fatiguée ce soir. Puis il changea presque aussitôt de conversation. Et, assez tôt dans la soirée, il se retira, après avoir fait signe à Nortley de le suivre.

... Au cours de la journée du lendemain, les hôtes de lord Shesbury apprirent que donna Orietta avait dû partir précipitamment, appelée près de son père mourant. Et, vers le début de l'après-midi, un message de Rockden-Manor vint annoncer à Mr Barford que sa femme avait succombé dans la nuit.

Il le reçut dans la salle de billard, où il faisait une partie avec le duc de Farmouth. En hochant la tête, il murmura :

- Ma pauvre Valeria !... Pauvre femme !
- C'est une délivrance pour elle et pour vous, mon ami, dit le duc. Vous pouvez vous dire,

d'ailleurs, que vous avez rempli votre devoir envers elle... Oui, vous l'avez rempli d'une façon admirable, Barford !

D'autres voix s'élevèrent, chaleureusement, pour appuyer cette opinion.

– J'ai fait, du moins, tout mon possible pour adoucir une situation si douloureuse, répliqua modestement Mr Barford.

Puis il prit congé de tous. Lord Shesbury, en lui tendant la main, dit froidement :

– Faites-nous savoir la date des obsèques, dès que vous l'aurez fixée.

– Aussitôt, mon cher ami, aussitôt...

Et il alla dans le salon voisin serrer la main de lady Shesbury, qu'une rumeur venait de mettre au courant.

Walter l'avait suivi. Il jeta un coup d'œil sur la physionomie de sa belle-mère. Les lèvres de lady Paméla tremblaient légèrement, tandis qu'elle prononçait quelques mots de vague condoléance, et ses yeux laissèrent échapper un éclair de joie que saisit Walter.

Quand Mr Barford eut quitté la pièce, un concert d'éloges s'éleva pour exalter « l'admirable » caractère de cet homme esclave de son devoir, qu'il accomplissait avec tant de noble simplicité.

– Enfin, le voilà libre ! dit quelqu'un. Il a quarante ans et peut se refaire un foyer.

– À moins qu'il ne l'ait déjà refait en sourdine ?... riposta la voix railleuse de lord Shesbury.

Plusieurs protestations s'élevèrent.

– Oh ! my lord !... Pouvez-vous le penser vraiment ?

– Bah ! qui sait ? Mais vous restez libre de le considérer comme le plus parfait des hommes... jusqu'à preuve du contraire.

Sur ces mots, lord Shesbury rentra dans la salle de billard, après avoir échangé un rapide coup d'œil avec Nortley. Celui-ci quitta le salon et, un quart d'heure plus tard, vint murmurer à l'oreille de Walter :

– Elle est allée le rejoindre.

... Lady Paméla entrait dans le salon d'Humphrey, les mains tendues, le visage radieux.

– Cher !... enfin, enfin, vous voilà libre ! Vous voilà libre ! Vraiment, j'ai eu peur de laisser voir ma joie, tout à l'heure.

– Non, vous n'êtes pas capable de cette inconvenance, Paméla. Calmez-vous, mon amie... car il m'est pénible de vous entendre vous réjouir à ce sujet... Oui, vraiment pénible... Mario, rien qu'une valise, maintenant. Vous m'apporterez le reste de mes bagages demain.

– Comptez-vous rester quelque temps là-bas ?

– Mais j'y suis obligé, chère amie. J'aurai des dispositions à prendre... Puis, avec mon deuil, je ne puis revenir ici, au milieu de vos hôtes.

– C'est vrai ! Vous viendrez cependant pour quelques heures de temps à autre ?

– Naturellement !... Je ne vous abandonnerai pas, chère Paméla... Une minute, je vous prie. Un mot à dire au fidèle Mario.

Humphrey disparut dans la chambre voisine et

revint presque aussitôt.

– Voilà... Dites donc, Paméla, que pensez-vous de ce... petit conte que nous a fait lord Shesbury ?

– Quel conte ?

– Eh bien ! ce départ d'Orietta.

– Ah ! oui... C'est, en effet, assez singulier... Rose est stupéfaite et furieuse qu'elle ne lui ait pas dit adieu avant de partir.

– Invraisemblable !... Tout à fait invraisemblable ! Et Faustina ?

– Faustina, pas davantage, n'a rien su de ce départ, ni revu sa cousine.

– Heu ! heu ! il y a quelque chose là-dessous !

– Oui... Mais quoi ?

– Voilà ce que j'ignore... ce que nous ignorons.

– Elle avait une physionomie soucieuse, fatiguée, assez souvent, depuis quelque temps, et sa gaieté semblait parfois forcée.

– Sans doute y avait-il quelques conflits entre



ces beaux fiancés ? Avec la nature de Walter, on peut le supposer... On peut se demander aussi... oui, vraiment, on peut se demander si la jeune fille n'a pas fui !

Lady Shesbury eut un petit rire sec.

– Oh ! Humphrey !... Cette petite sans le sou, avec la perspective d'un pareil mariage !

– Je la crois d'un caractère à ne pas trop s'appuyer sur cette considération-là. Que Walter l'ait froissée en quelque façon... ou lui ait révélé le fond de sa nature, et je la vois très bien s'échappant, sous le coup de l'orgueil blessé, d'un effroi de l'avenir que lui réserve son futur époux. Mais, enfin, cela n'est qu'hypothèse... et, après tout, ne nous importe guère, n'est-il pas vrai ?

– Bien au contraire, je serais ravie que vous ayez deviné juste, car nous serions débarrassés d'elle !... Et cette chère Violet, donc ! Elle est positivement malade de regret, de désespoir !

– Oui, oui... Mais dites donc, Paméla, le capitaine Finley est parti ce matin ?

– En effet. Eh bien ?

– Une coïncidence... Ne pourrait-on penser ?...

Lady Shesbury leva les mains au plafond.

– C'est cela ! C'est bien cela, probablement ! Il y a eu dissentiment avec Walter et elle se sera fait enlever par Finley ! Ah ! cette sainte nitouche !... Cette belle dédaigneuse ! Le pauvre William en était si complètement toqué !

Mr Barford passait la main sur sa barbe, en prenant un air méditatif.

– Oui, ce peut être... Finley est un homme à coups de tête... Il y aura eu entente entre eux...

– Eh bien ! quand lord Shesbury l'apprendra !...

– Je ne voudrais pas être dans la peau de ce brave Willy ! acheva Barford en souriant.

– Cela fera un joli scandale, si nous avons deviné juste !

– Peut-être Walter sait-il déjà à quoi s'en tenir...

– Dans quelle fureur il doit être ! Lui, voir sa

fiancée l'abandonner !... Voilà qui lui apprendra à ne pas choisir sa femme parmi nos jeunes filles anglaises et à avoir jeté son dévolu sur cette étrangère !

– Que voulez-vous, la jeunesse commet bien des folies ! Maintenant, Paméla bien-aimée, quittons-nous, car il ne faut pas que je m'attarde davantage.

Un instant plus tard, lady Shesbury descendait par l'escalier dérobé, ouvrait la porte secrète qui donnait dans le salon chinois... et apercevait son beau-fils assis dans un des fauteuils d'ébène, dans l'attitude d'un homme qui attend.

Elle retint une exclamation, esquissa un mouvement de recul et enfin s'avança, le cœur battant d'effroi, en essayant un sourire.

– Vous m'avez fait un peu peur, Walter... Je ne m'attendais pas à voir quelqu'un ici...

Lord Shesbury s'était levé. Les bras croisés, il la regardait avec un glacial mépris, qui lui fit baisser les yeux.

– J'ignorais que vous eussiez connaissance de

cet escalier.

– Je l’ai découvert par hasard... Et comme j’avais un mot à dire à Humphrey, je suis passée par là pour aller plus vite.

– Il est, en effet, d’une grande commodité... pour continuer de paraître irréprochable aux yeux d’autrui.

– Que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle.

– Vous le savez fort bien... Ce que je vous reproche, lady Shesbury, c’est moins le fait de votre conduite coupable – cela est affaire entre votre conscience et vous – que l’hypocrisie dont vous avez toujours fait preuve. Jamais vous n’avez perdu une occasion de censurer une autre femme, de jeter la pierre à votre prochain. Et, avec une habile perfidie, vous avez su allier votre coquetterie perverse à une morale de surface, dont vous faisiez grand étalage. En cela, vous étiez digne de votre complice. Mais, lui, est passé maître dans cet art... et dans celui de vous rendre aveugle.

– Que signifie ?

– Je vous l’apprendrai. Mais, d’abord, voici ma décision : vous cesserez de voir Barford, d’avoir aucun rapport avec lui. Si vous passez outre à ma volonté, je vous chasse d’ici en apprenant à tous la vérité sur « l’irréprochable » lady Shesbury et « l’admirable » Humphrey Barford.

Lady Paméla, atterrée, demeura un moment sans pouvoir recouvrer la parole.

– Je... je ne comprends pas ce que vous pensez, Walter ! balbutia-t-elle. Je n’ai rien à me reprocher !... Jamais, jamais !

– Ce n’était pas le sentiment de mon père. Quelques paroles dites par lui m’ont donné à entendre qu’il vous tenait pour la pire coquette, et la plus fausse.

– Lui !... Il a osé, lui !

– Il savait, disait-il, que vous aviez essayé de vous jeter à la tête d’Humphrey, dans le temps où vous assuriez votre mari de tout votre amour.

– Ah ! cela... Quel abominable mensonge !

Une sincère indignation redressait lady

Shesbury.

– ... Comment... comment a-t-il imaginé cela ?

– ... Il ne l'a pas imaginé : c'est Humphrey en personne qui le lui a dit... ou plutôt insinué.

– Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible... Il a mal compris !

– À plusieurs reprises, ce... mensonge fut glissé à mon père, avec d'autres, destinés à vous perdre dans son esprit. Car, autant je suis sûr de l'accusation que je vous jette aujourd'hui au visage, lady Shesbury, autant je crois que Barford mentit autrefois. Son jeu abominable s'est éclairé pour moi. Il vous savait très éprise de votre mari – et lui s'était épris de vous. Alors, il imagina de vous calomnier près de mon père, et il le fit avec une habileté réellement infernale. En même temps, il vous exaspérait, vous détachait peu à peu de votre mari en grossissant les torts de celui-ci, et, très probablement même, en les inventant parfois de toutes pièces. Oh ! il mit le temps à atteindre son but. Cet esprit pervers devait trouver une atroce jouissance à tromper à la fois la confiance de son cousin et la vôtre. Ses

intrigues aboutirent à ce résultat : mon père mourut en lui donnant ma tutelle et en lui léguant une rente considérable, tandis que votre existence pécuniaire et celle de sa fille étaient laissées à ma discrétion – parce que Barford était parvenu à vous faire prendre en horreur par lui et à lui faire douter de la légitimité de Rose.

– Ce n'est pas possible ! reedit lady Paméla d'une voix redevenue rauque.

– Mon père me l'a dit peu de temps avant sa mort. À ce moment-là, j'étais trop jeune pour réfléchir profondément là-dessus. Toutefois, mon instinctive antipathie pour Humphrey me fit émettre quelques doutes. Mais je n'insistai pas, en voyant mon père les repousser. Plus tard, j'y songeai de nouveau et j'en vins à me demander si cet homme n'avait pas un intérêt à vous diffamer près de son parent. Mon aversion secrète pour lui et une certaine faculté d'observation que l'on me reconnaît m'amenaient à l'étudier chaque fois que je me trouvais en sa présence. J'en arrivai à découvrir chez lui une fausseté certaine, mais dont je ne pouvais encore savoir à quel degré elle

s'élevait. C'est alors que me vint cette idée : n'y aurait-il pas deux faces à son existence ? Et, dès ce moment-là, des hommes habiles et sûrs furent chargés de rechercher si mon soupçon était justifié. Ce fut une difficile besogne. Humphrey avait pris toutes les précautions possibles et, plusieurs fois, mes agents furent sur le point de renoncer, en déclarant que, réellement, il ne semblait exister aucun dessous dans cette vie. Enfin, un hasard les mit sur la trace. L'honorable Humphrey Barford, sous le nom de Mr Smith, avait loué une vieille maison au milieu d'un parc, dans un quartier de Londres assez éloigné de sa résidence habituelle. Il y venait de temps à autre, pour cinq, six jours. Pendant ce temps, il fréquentait les bars mal famés qui existent aux alentours, buvait, jouait, menait une vie de basse débauche. Puis il retournait à son appartement de Mayfair et redevenait « l'irréprochable » Mr Barford.

Lady Shesbury se couvrit le visage de ses mains en bégayant :

– Je ne puis croire !... Je ne puis croire !



– Il me sera facile de vous communiquer les rapports de mes agents. Vous apprendrez ainsi que, tandis qu’il vous assurait de son amour fidèle, – car il vous en assurait, je n’en doute pas – il n’était pas moins affirmatif près de Mrs Falbourne, de lady Grâce Oswen, et probablement d’autres sur lesquelles je n’ai pas de renseignements.

Elle laissa retomber ses mains, montrant un visage crispé, des yeux étincelants.

– Ah ! si vous me prouviez cela ! dit-elle en un cri de rage.

– Je vous le prouverai. Ces renseignements-là ont été plus difficiles à obtenir, car il avait su persuader ses dupes de garder la plus entière discrétion, pour ne pas nuire à sa réputation d’homme de bien, d’homme exemplaire. Je ne doute pas qu’il ait agi de même à votre égard, par la difficulté que j’ai eue à me faire une conviction formelle dans ma propre demeure.

Lady Paméla ne répondit pas : mais, sous son fard, une brûlante rougeur lui montait au visage.

– ... Il vous avait promis de vous épouser après la mort de sa femme ?

Elle murmura :

– Oui.

Walter eut un rire sarcastique.

– Je suis bien persuadé que, là encore, il se jouait de vous. Mais cela est votre affaire. Comme je vous l’ai dit tout à l’heure, tant que vous serez sous mon toit, je vous interdis d’avoir aucun rapport avec lui.

– Si ce que vous m’avez dit est vrai, pensez-vous que je pourrais le revoir ? s’écria-t-elle en frissonnant.

– Je pense que le personnage est adroit, rusé au-delà de tout ce qu’on peut concevoir, et qu’il serait très capable de vous rendre aveugle de nouveau. Aussi allez-vous demeurer là, sous ma garde, jusqu’à ce qu’on m’apprenne son départ. Et, ensuite, vous aurez soin de ne pas communiquer avec son domestique. Comme celui-ci est surveillé, je le saurais aussitôt.

Sur ces mots, lord Shesbury désigna un siège à

sa belle-mère et reprit celui qu'il venait de quitter. Pendant vingt minutes, ils demeurèrent ainsi. Lady Paméla était agitée de tressaillements nerveux et sa physionomie exprimait tour à tour la colère, l'abattement, l'excitation.

Elle dit, tout à coup, d'une voix altérée :

– Walter, je vous affirme, sur la tête de ma fille, que j'ai réellement aimé votre père et que j'ai beaucoup souffert par lui !

– Je vous crois sur ce point, lady Shesbury.

– Et, de plus, je ne fus coupable envers lui qu'assez peu de temps avant sa mort.

– Je veux bien vous croire encore.

– Merci, murmura-t-elle.

À ce moment, Herbert Nortley entra.

– La voiture vient de partir, my lord, dit-il.

– Bien... Je vous rends votre liberté, ajouta Walter en s'adressant à sa belle-mère.

Il se leva, attendit qu'elle fût sortie, et quitta lui-même la pièce avec Nortley, après avoir fermé à clef toutes les portes y donnant.

– Ainsi, elle ne pourra user de l’escalier secret pour communiquer avec Mario, dit-il à son compagnon. Et Ram-Sal veille ailleurs.

– Croyez-vous, my lord, qu’elle en aurait encore l’idée après ce que vous lui avez appris ?

– Sait-on jamais, avec une femme qui fut si longtemps dominée par cet être de mensonge et qui elle-même a une nature sans sincérité, sans élévation ? Elle va réfléchir et se dire que j’ai peut-être inventé, par haine pour lui, ou tout au moins que j’ai exagéré. Elle souhaitera de le voir pour s’expliquer avec lui et, à peu près inmanquablement, elle retombera sous le joug.

– Mais il reviendra ici...

– S’il revient, c’est moi qui le recevrai... et de telle sorte qu’il en partira pour toujours, dit lord Shesbury avec une sourde véhémence.

Puis, presque aussitôt, sa voix prit une intonation d’angoisse,

– Mais Orietta... Orietta, où est-elle ? Où la chercher ? Est-elle à Rockden-Manor ? Car, de plus en plus, je sens que c’est lui qui me l’a prise,

par vengeance – ou pire encore ! – par passion pour elle...

Le poing de Walter se crispa, ses yeux étincelèrent d'une terrible fureur.

– Il faut la sauver ! Dès que Mario sera parti, j'enverrai Ram-Sal là-bas pour tâcher de savoir... Mais c'est abominable de penser qu'elle est peut-être chez ce misérable ! Ah ! si j'en étais sûr, je le forcerais bien de me la rendre sur l'heure, fallût-il détruire sa demeure pour la retrouver !

– Mais, en admettant qu'il soit l'auteur de cette disparition, il a pu la faire conduire ailleurs en pensant justement qu'au cas où les soupçons se porteraient sur lui, on supposerait d'abord qu'il la cache dans son logis habituel.

– À moins, précisément, qu'il n'ait eu cette audace de joueur habile. Je l'en crois très capable. Au reste, Rockden-Manor est une vieille demeure qui peut renfermer des pièces secrètes. Voilà pourquoi je dis que si j'étais assuré de la présence de donna Orietta dans ce logis, je le ferais abattre, si Barford la dérobaît à mes recherches.

Les deux jeunes gens longeaient la galerie de marbre déjà remise en son état habituel par une armée de serviteurs. Nortley fit observer :

– Il est dommage qu’il y ait eu cette pluie, hier. Nous aurions pu, sans cela, retrouver quelques traces de pas ou des indices de lutte, car donna Orietta n’a pas dû se laisser emmener de bonne volonté.

– Qu’en savons-nous ? interrompit brusquement lord Shesbury. Elle a dû, au contraire, aller le retrouver volontairement quand le groom l’a vue quitter le château par cette porte de service... À l’aide de quels mensonges, de quelles ruses, cet homme l’avait-il attirée, elle, si loyale, si fière ? Voilà ce que nous ignorons. Mais c’est, en vérité, une chose terrible...

Ses lèvres frémirent, son regard devint sombre et menaçant.

– ... Une chose terrible... Nortley, nous n’avons maintenant qu’à attendre le résultat des recherches de Ram-Sal. Oui, il faut attendre... attendre, quand on voudrait pulvériser ce misérable... et elle... elle...

La voix dure, âpre, fit tressaillir Nortley.

« Seigneur ! pensa-t-il avec effroi, il lui en voudra mortellement, je le crois ! »

## IX

En s'éveillant, Orietta crut pendant quelque temps continuer un rêve. Qu'était-ce que cette grande chambre ronde, garnie de meubles anciens, en chêne massif ? Qu'était-ce que ce lit où elle reposait, entre des colonnes de chêne qui supportaient un dôme de velours violet fané, frangé d'argent noirci ?

Puis la mémoire lui revint et avec elle la souffrance, la sensation de détresse et d'effondrement qui ne l'avait pas quittée depuis le moment où Mr Barford lui avait révélé quel être redoutable était ce Shesbury dont, bientôt, elle serait devenue l'épouse.

Oui, cette fuite en voiture, la veille, ce n'était pas un rêve et, non plus, l'arrivée dans la nuit commençante, par la sombre allée de noyers qui précédait Rockden-Manor. Une femme se montrait au bruit de la voiture et s'avancait pour



aider la jeune fille à descendre.

– Soyez la bienvenue, miss. Je suis Ellen Drake, la femme de charge de Mr Barford... disait une voix douceuse.

Puis cette femme emmenait Orietta vers une porte en ogive ouvrant sur le hall où était allumée une forte lampe. Par un escalier de chêne, elles montaient au premier étage, longeaient des couloirs enchevêtrés, puis entraient dans cette même chambre où s'éveillait aujourd'hui Orietta.

Oui, elle se souvenait de tout cela. Et Ellen, une grande femme maigre aux cheveux gris, correctement vêtue de noir, lui avait apporté un dîner délicat auquel il lui avait été impossible de toucher. Alors, la femme de charge lui avait servi une tasse de thé en lui conseillant de se coucher aussitôt après. Ce qu'elle avait fait. Et elle était tombée dans un sommeil lourd dont elle sortait seulement.

« Non, je n'ai pas rêvé... non, hélas ! », pensa-t-elle avec un frisson d'angoisse.

On frappa à la porte et Ellen entra avec un

sourire sur ses lèvres minces.

– Vous avez passé une bonne nuit, miss ? demanda-t-elle en s’avançant d’un pas glissant.

– J’ai dormi... oui, merci. Mais j’ai la tête un peu lourde.

– Cela passera quand vous aurez pris votre thé. Je vais aller le chercher.

Elle reparut bientôt portant un plateau élégamment garni qu’elle posa près du lit, sur une table ancienne.

– Vous me sonnerez, miss, quand vous désirerez vous lever. Je vous servirai de femme de chambre, puisqu’il n’y a ici d’autre personnel que moi, mon mari et une femme pour les gros ouvrages.

Orietta la remercia en se promettant de ne pas la déranger. Il n’était pas si loin encore le temps où elle se servait elle-même... et, dès qu’elle le pourrait, il faudrait qu’elle se mît à travailler pour vivre.

Ce n’était pas cette perspective qui la tourmentait. Non, elle était prête à tout supporter,

pourvu qu'elle échappât à lord Shesbury... et qu'elle l'oubliât vite, bien vite, cet odieux charmeur, cet être sans cœur et sans pitié !

Elle se leva tard et trouva, dans une armoire, de la lingerie simple, mais fine, de coupe démodée, puis, dans un petit cabinet de toilette, un nécessaire également de modèle un peu ancien, dont les pièces étaient montées en argent, avec les initiales : A. B.

Quand elle fut habillée, elle s'approcha d'une des fenêtres étroites garnies de vitraux et l'ouvrit. Elle eut alors sous les yeux un jardin très ombragé encore ruisselant de la pluie qui était tombée jusqu'au matin. En se penchant un peu, elle constata que sa chambre se trouvait dans une tour ronde accolée au principal corps de logis, lequel devait dater de trois ou quatre siècles.

L'impression, par ce temps, était lugubre. Orietta referma la fenêtre en frissonnant. Et elle pensa à la pauvre femme folle qui vivait ici depuis quinze ans. Elle songea :

« Oui, ce doit être pénible à Mr Barford de résider en ce triste logis, doublement triste, par

lui-même et par la présence de cette malheureuse démente... »

Elle s'assit et demeura absorbée dans ses pensées douloureuses jusqu'au moment où reparut Ellen, qui venait dresser le couvert du lunch.

– Quoi ! vous êtes levée, miss ? Pourquoi ne m'avoir pas appelée ?

– Il était inutile de vous déranger. Vous devez avoir fort à faire ! Comment va la pauvre Mrs Barford ?

Elle parut hésiter, puis répondit, avec un air de tristesse :

– Je ne vous ai rien dit ce matin, miss, parce que je craignais de vous impressionner à votre réveil. Mais ma pauvre maîtresse, plus malade depuis quelque temps, est morte aujourd'hui, à l'aube.

– Aujourd'hui ? Pauvre femme, elle est délivrée, maintenant ! N'a-t-elle pas repris un peu conscience à la fin ?

– Pas du tout, miss. Elle déraisonnait de plus

belle, hélas ! J'ai envoyé, ce matin, un message à Mr Barford qui sera ici dans l'après-midi... Ah ! ce fut une triste vie pour lui ! Une bien triste vie !

Ellen hochait la tête en croisant les mains sur son tablier en laine noire.

– ... On ne se douterait pas de ce qu'il a souffert en le voyant si calme, si bienveillant pour tous, et d'une vie si exemplaire. Mais, moi, je le sais. Je fus sa nourrice, miss, et il m'a fait quelquefois ses confidences.

– Il est très bon, très serviable, dit Orietta avec un accent de gratitude.

– Bien meilleur encore que vous ne le pouvez penser ! déclara Ellen en levant les yeux au ciel. Le meilleur de tous les hommes, je puis l'affirmer.

Sur ces mots, elle mit le couvert en s'excusant de ne pas servir miss Farnella dans la salle à manger.

– Drake est en train d'y faire un grand nettoyage, car nous allons avoir du monde à déjeuner le jour des obsèques.

– Quand sera-ce ?

– Probablement dans deux ou trois jours. Il y aura tous les châtelains des environs, naturellement, et les gens notables de la contrée, car mon maître est si considéré, si aimé...

Ces mots : « Tous les châtelains des environs », firent tressaillir Orietta. Ainsi donc, lord Shesbury serait là, puisqu’il était le plus proche parent d’Humphrey Barford... il viendrait dans cette maison... elle le sentirait sous le même toit qu’elle...

Une détresse lui serra le cœur, si poignante qu’elle serra convulsivement l’appui du fauteuil où elle se trouvait assise.

Ellen poursuivait, d’une voix lente et triste :

– Cette fin est arrivée si vite que je n’ai pas eu le temps de faire prévenir le ministre anglican de Frengtown. Car Mrs Barford appartenait à cette religion. Mais elle a toujours obstinément refusé de le recevoir quand Mr Humphrey lui proposait de le demander... Ah ! c’est que nous avons bien de la peine avec la pauvre dame !

Ici, la femme de charge soupira longuement.

– Était-elle agitée ? demanda Orietta.

– Beaucoup, parfois... Et tout ce qu'elle disait alors contre son mari, contre moi... Pauvre malheureuse ! J'ai fait de mon mieux pour lui rendre la vie moins pénible. Mais elle avait ses terribles idées fixes... terribles, en vérité !

Ellen se tut un moment, comme absorbée en de pénibles souvenirs. Puis elle reprit :

– Je ne veux pas vous entretenir davantage de ces tristesses, miss. Dites-moi ce qui vous manque, ce que vous désirez... J'ai mis de la lingerie qui a appartenu à la mère de Mr Barford, et aussi son nécessaire de toilette...

– J'ai ce qu'il faut pour le moment, merci, Ellen. Si vous pouviez seulement m'apporter un livre ou un ouvrage quelconque pour m'occuper cet après-midi...

– Je vous apporterai des livres, miss ; ce n'est pas ce qui me manque ici.

Orietta se força à manger un peu pour ne pas céder à la défaillance physique. Après le lunch,

elle ouvrit un livre dans l'intention d'occuper sa pensée, de la contraindre à écarter les douloureuses réminiscences et les inquiétudes de l'avenir. Le premier chapitre lui plut. Mais, dès le second, quelques idées la choquèrent et, bientôt saisie de malaise, elle ferma le volume. Successivement, elle commença les autres et ressentit la même impression. En aucun d'eux, il n'y avait de mots choquants, de scènes risquées ; mais l'immoralité s'y trouvait perfidement cachée, sournoisement environnée de prestige. Il fallait une âme délicate, une intelligence subtile pour percevoir le poison caché sous d'innocentes apparences.

« Cette femme a pris n'importe quoi dans la bibliothèque de son maître, pensa Orietta. Il faut que j'attende Mr Barford pour qu'il me donne ce qui convient. »

Et cela lui rappela l'étrange recommandation de lord Shesbury, à elle et à Rose : « Ne lisez rien de ce que vous apportera Humphrey avant de me consulter. »

Quelle ironie ! Il osait ainsi, lui... lui... jeter la



suspicion sur un homme de bien, sur un homme sérieux tel que celui-là ! À tous ses défauts, il joignait donc l'odieux vice de la calomnie ?

Et pourtant, comme parfois il lui avait donné l'impression de la loyauté ! Quel habile, redoutable trompeur était-ce là !

Ainsi, elle retombait dans ses douloureuses pensées. Elle se demandait si son père voudrait l'accueillir, s'il la défendrait contre lord Shesbury au cas où celui-ci prétendrait la contraindre à l'épouser... Puis il était près de la tombe et, quand il ne serait plus là, elle se trouverait seule, exposée à la colère et à la vengeance d'un homme orgueilleux, sans scrupules, qui, avait dit Mr Barford, la poursuivrait jusqu'au bout du monde.

« Il est riche, puissant... songeait-elle désespérément. Et moi, je suis pauvre, isolée, sans amis... Si, j'ai Mr Barford ! Lui seul peut m'aider, me conseiller. »

Des pensées de reconnaissance venaient à son esprit, submergeant cette vague défiance qui, toujours, chez elle, s'était mêlée à ses sentiments

d'estime pour Humphrey.

Puis elle songeait à Rose qui l'avait si péniblement déçue. Qu'avait-elle pensé de sa disparition ? Qu'avaient-ils pensé, tous ?

Peut-être croyait-on à un accident ? Rose en éprouverait-elle quelque chagrin ?... Pauvre Rose, bonne, pourtant ! Mais on l'avait certainement prévenue contre son amie.

Et « lui », que pensait-il ? Se doutait-il qu'elle l'avait fui ?... Peut-être pas encore, car il devait se croire si bien assuré de sa domination sur elle ! Il devait si peu supposer qu'une femme choisie par lui serait capable de rejeter, pour une vie précaire et besogneuse, tout ce que représentait ce titre d'épouse du marquis de Shesbury !

À l'heure du thé, Ellen parut avec le plateau et annonça que Mr Barford faisait demander si miss Farnella voulait bien le recevoir.

Orietta répondit affirmativement. Elle se sentait un peu soulagée à la seule pensée de revoir ce visage ami. Et ce fut d'un geste spontané, chaleureux, qu'elle tendit la main à

l'arrivant.

– Vous êtes-vous un peu reposée, ma pauvre enfant ? demanda-t-il en prenant place auprès d'elle.

— Un peu, oui... Mais il faut que je vous remercie encore, monsieur... J'étais si troublée, si désespérée, hier, que je n'ai pu le faire convenablement...

– Point, point ! Je n'accomplis que mon devoir. Mais j'aurais voulu vous offrir une meilleure hospitalité. Le logis est vieux, triste... plus triste encore du fait que ma pauvre Valeria le met en deuil...

Sa voix baissa, en notes mélancoliques, à ces derniers mots.

– Existence douloureuse, pauvre créature ! La voici enfin en paix. Dans trois jours, je la conduirai à sa dernière demeure.

Il garda un moment le silence en paraissant absorbé dans de pénibles pensées. Puis il demanda :

– Avez-vous à peu près ce qu'il vous faut,

ici ?... Ellen m'a dit qu'elle vous avait apporté des livres.

– Oui... Mais elle les a sans doute pris au hasard car... je n'ai pu continuer de les lire.

– Vraiment ! dit Humphrey avec l'accent d'une vive contrariété. Oui, la pauvre femme n'y connaît rien, naturellement... Je vais réparer cette... sottise, donna Orietta... Désirez-vous encore autre chose ? Tout, ici, est à votre disposition, y compris le maître et ses serviteurs.

Elle remercia, avec un vague malaise.

Humphrey reprit, en baissant légèrement ses paupières sur le regard où venait de luire une flamme :

– Nous ne parlerons pas en ce moment, si vous le voulez bien, de ce qui motive votre présence ici. Mieux vaut essayer d'en éloigner quelque peu votre pensée, pauvre enfant. Puis je vais être assez occupé, pendant quelques jours. Après cela, j'aurai l'esprit plus libre et nous verrons ensemble ce qu'il conviendra de faire... Nous verrons aussi, d'ici là, de quelle façon lord

Shesbury prend... l'événement.

– Oui, vous avez raison, monsieur, n'en parlons pas, dit Orietta avec un frisson.

– J'aurais voulu, si le temps se remet, que vous puissiez prendre l'air dans le jardin et le parc. Mais nous aurons ici quelques allées et venues d'étrangers pendant ces tristes jours, et il ne serait pas prudent de quitter votre chambre. Dès que les invités venus pour les obsèques auront quitté Rockden-Manor, vous sortirez de votre prison, chère enfant. Mais je désire qu'en attendant vous vous y trouviez aussi bien que possible.

Sur ces mots, il prit congé, après qu'Orietta lui eut encore redit sa reconnaissance.

## X

Trois jours passèrent, pour la fugitive, dans la monotonie de cette existence cloîtrée.

Ellen lui avait procuré un ouvrage de crochet et Humphrey lui apportait des livres, cette fois, irréprochables. Il venait la voir dans l'après-midi, assez longuement, et ils causaient de mille choses en évitant le sujet qui, pourtant, occupait sans cesse la pensée d'Orietta. Mr Barford lui témoignait une sollicitude discrète, une bienveillance affectueuse. Parfois, cependant, la même impression de vague malaise déjà ressentie surgissait, fugitivement provoquée par un inexplicable changement dans le regard, dans la voix de son hôte. Mais ce n'était qu'un éclair. Et Orietta n'y songeait plus, un instant après, devant la grave douceur de ces yeux gris ou en écoutant les considérations, d'une si grande élévation d'esprit, émises par Humphrey Barford.

La femme de charge aussi causait avec la prisonnière. Elle semblait intelligente et relativement cultivée. Dans la conversation, elle glissait des éloges de son maître, vantait chaleureusement son mérite et ses vertus. Elle disait combien il avait souffert depuis qu'il était devenu l'époux de miss Valeria Fenbroke.

– Elle était une pauvre nature... une femme faible et trompeuse. Elle lui fit toutes sortes de chagrins avant que la démence vînt la saisir... Aussi voudrais-je qu'il trouvât maintenant une femme capable de le rendre enfin heureux, mon digne, mon cher maître.

Sur ces mots, elle porta un mouchoir à ses yeux.

– Pensez-vous qu'il songe à se remarier ? demanda Orietta.

– Je ne sais... Peut-être bien. Il est jeune encore et si parfaitement considéré ! Beaucoup de femmes seraient fières d'être l'objet de son choix.

Le troisième jour après l'arrivée d'Orietta eurent lieu les funérailles de Mrs Barford. Aucun

écho n'en parvint aux oreilles de la jeune fille, sauf après le lunch, quand quelques-uns des convives profitèrent du temps ensoleillé pour aller fumer dans le jardin. Leurs voix arrivaient parfois jusqu'à la prisonnière volontaire ; et, soudain, ce fut le timbre inoubliable, harmonieux, très bref en ce moment, qui demandait :

– Comptez-vous demeurer longtemps ici, Barford ?

Elle n'entendit pas la réponse d'Humphrey. Peu lui importait, d'ailleurs. Elle écoutait encore, après qu'elle se fut tue, cette voix qui venait de la faire frémir jusqu'au fond de l'être.

Il était là... si près ! Elle n'aurait qu'à jeter un appel et...

Mais, était-elle folle ? Ce Shesbury, elle l'avait en horreur, lui qui s'était joué de son inexpérience, l'avait prise comme un pauvre oiseau dans ses filets de chasseur impitoyable, de cruel jouisseur.

Elle se leva et ferma la fenêtre d'une main qui tremblait. Puis elle se rejeta dans son fauteuil et



essaya de lire. En vain. Cette idée de « sa » présence toute voisine était intolérable.

Vers six heures apparut Humphrey. Il ne parla pas de la cérémonie funèbre, ni des assistants. Peut-être avait-il remarqué, dès son entrée, la physionomie plus altérée d'Orietta. Il lui offrit de faire une promenade dans les jardins et elle accepta aussitôt

C'était un mélancolique jardin, trop ombragé, mal tenu par Drake, le mari d'Ellen, qui remplissait dans cette demeure de multiples offices. Humphrey s'en excusa, en expliquant :

– La maladie de ma pauvre femme m'avait rendu le séjour si pénible, dans cette demeure, que je la laissai trop à l'abandon. Elle est, du reste, d'aspect peu attirant par elle-même.

En se détournant, Orietta embrassa du regard la construction ancienne, noircie par les siècles. Le principal corps de logis, à droite, était accolé d'une tour ronde, celle qui renfermait la chambre occupée par la jeune fille, et que couvrait en partie un lierre épais. À gauche avançait une aile courte, massive, dont une des fenêtres, au premier

étage, était garnie de forts barreaux.

– Oui, c’est un assez triste logis, reprit Humphrey. Il se trouve situé, en outre, loin de toute habitation, dans un pays de marais et de bois. Je le conserve parce qu’il est dans la famille Falsdone depuis quatre siècles. Plus exactement, c’est la tour qui date de ce temps, les autres bâtiments lui étant postérieurs.

En entretenant sa compagne du vieux logis, il l’emmena le long des allées encore humides des pluies précédentes. De hauts murs garnis de lierre, d’aristoloches, de joubarde, clôturaient ce jardin dans lequel peu de fleurs pouvaient vivre. À son extrémité, il était fermé par une grille, où une petite porte permettait de passer dans le bois.

– Il faut nous arrêter ici, pour plus de prudence, dit Humphrey. Le bois est ouvert à tous et il est préférable de prendre plus que moins de précautions. Mais le jardin est assez vaste pour que vous puissiez y prendre un peu d’exercice... Et je ferai en sorte, d’ailleurs, que vous demeuriez ici le moins longtemps possible.

Ils revinrent à pas lents, en causant

amicalement. Quand ils furent en face du manoir, le regard d'Orietta se reporta sur cette fenêtre grillée, semblable, dans la sombre pierre, à une ouverture de geôle. Elle songea :

« Peut-être la pauvre folle logeait-elle là ? »

Humphrey vit sans doute le coup d'œil et devina la pensée, car il dit, avec un accent de tristesse :

– Oui, c'était la chambre de Valéria. Elle voulut, un jour, se jeter par la fenêtre, et je fus obligé de faire griller celle-ci.

Cette évocation de la malheureuse démente serra le cœur d'Orietta. Machinalement, elle suivit Humphrey dans un grand salon, meublé d'après le goût du siècle précédent, où Ellen leur servit le thé. La conversation intéressante et variée de Mr Barford lui donna quelques moments d'oubli. Mais quand elle se retrouva seule, la sensation de détresse, d'angoisse, d'incertitude, qui ne l'avait guère quittée depuis trois jours, reparut de nouveau, peut-être encore plus poignante.

« Il faudrait que je m'occupe, que je travaille, que j'agisse ! songea-t-elle. Demain, je parlerai à Mr Barford, je lui demanderai s'il a trouvé un moyen de me sortir de cette fâcheuse situation. »

Elle n'eut pas besoin d'entamer l'entretien sur ce sujet, car, le premier, Humphrey l'aborda :

– J'ai beaucoup réfléchi à votre position, donna Orietta. J'ai tout pesé, tout envisagé. Elle est difficile... bien difficile !

Orietta pâlit, en attachant un regard anxieux sur la physionomie grave, perplexe.

– Vous vous êtes sans doute dit comme moi que la protection de mon père, vu son état de santé, serait bien éphémère ?... Et encore serait-il disposé à me croire, à vous croire, lui qui ne connaît pas la nature de lord Shesbury ?

– Je me suis dû tout cela, donna Orietta. J'ai songé aussi à votre grande jeunesse, à votre inexpérience, qui vous desserviront quand vous chercherez une situation pour vivre. Plus encore, sans nul doute, lord Shesbury vous poursuivra de sa vengeance. Âme vindicative et sans pitié, il ne

sera satisfait qu'en vous voyant réduite à la misère, au désespoir, avec votre fierté déchirée, votre cœur brisé. Je le connais, hélas ! je le connais !

– Mon Dieu, mon Dieu, que faire ? s'écria Orietta en joignant les mains. Comment lui échapper ? Mr Barford, ne pouvez-vous trouver un moyen de me sauver ?

Elle le regardait avec une supplication ardente. Il prit sa main et la serra doucement.

– Je l'ai cherché tous ces jours-ci, mon enfant... et je l'ai trouvé. Il reste à savoir s'il vous agréera.

– Oh ! tout pour « lui » échapper !

– Eh bien ! il vous faudrait une protection sûre, que ne pourrait contester même l'homme le plus puissant du monde... une protection assurée de l'appui des lois...

Ici, Humphrey fit une pause. Orietta l'écoutait avec une attention anxieuse.

– ... Je veux dire la protection d'un époux.

Elle eut un sursaut de stupéfaction :

– Un époux !

Il reprit d'une voix lente, caressante, persuasive :

– Je suis votre seul ami, Orietta. Mais quelle que soit la différence de nos âges, le mien ne me permet pas de vous donner cette protection sans que l'opinion, les convenances, y trouvent à redire. D'ailleurs, n'étant pas votre tuteur, elle n'aurait aucun caractère de légalité. Mais si vous vouliez bien m'accepter pour époux... alors, je serais fort, je vous défendrais envers et contre tous !

– Vous ?... Vous ?...

Elle le regardait, abasourdie.

– Je conçois votre surprise, chère Orietta. Mon veuvage est d'hier ; en outre, je ne suis pas tout jeune... Mais je saurais vous entourer de tant de soins, de tant d'affection, vous, si digne d'être aimée ! Près de moi, vous oublierez vite votre triste rêve, pauvre enfant... pauvre chère enfant !

La voix d'Humphrey prenait des intonations de tendresse émue ; ses mains enserraient la

petite main frémissante.

– Vraiment, je... je... C'est une chose si inattendue, Mr Barford. Vous êtes admirablement bon, mais je ne pourrais accepter un tel dévouement...

– Un dévouement ? Dites un bonheur... un très grand bonheur. J'ai pu apprécier votre noble caractère, Orietta, et je sais que vous serez une parfaite compagne pour l'homme heureux dont vous deviendrez la femme. De mon côté, si vous m'agréez, j'espère vous inspirer quelque affection...

– Oh ! je n'en doute pas ! dit vivement Orietta. Je le répète : vous êtes bon entre tous... Mais peut-être regretteriez-vous un jour ?... Vous pouvez faire un mariage plus brillant, car je n'ai pas un penny à moi...

– Vous valez tous les trésors de la terre, Orietta ! Votre jeunesse, votre beauté, vos dons d'intelligence, ne les comptez-vous donc pour rien ? Dites que vous serez ma femme et vous ferez de moi le plus heureux des hommes.

– Je ne puis vous répondre si vite... Il faut que je réfléchisse.

– Je comprends... Oui, mais songez que le temps nous presse. Lord Shesbury peut arriver à découvrir votre retraite...

Elle eut un long frémissement.

– Oh ! fasse le Ciel que non !

– J’espère, en effet, qu’il n’aura aucune idée de vous chercher ici. Mais un trop long séjour augmenterait les risques. Tandis que, aussitôt notre mariage célébré, je vous emmènerai hors d’Angleterre... Et toutes craintes seraient dissipées pour vous, bien chère Orietta !

– Mais, pour ce... mariage, comment feriez-vous ?

Les mots sortaient avec peine de la gorge serrée.

– Mr Wilson, l’excellent curé de Rockden, nous mariera sans difficulté, ici même. Nous sommes assurés de sa discrétion. En deux jours, j’obtiendrai une licence de mariage. Quant au consentement de votre père, il serait imprudent de



le demander maintenant ; mais nous irons directement en Italie, à notre départ d'Angleterre, et nous raconterons tout à don Alberto, car rien ne vaut une explication de vive voix.

– Si ce consentement n'est pas indispensable, en effet..

– Pas indispensable du tout, déclara Humphrey.

– Eh bien ! alors, je... je vais réfléchir jusqu'à ce soir, n'est-ce pas ?

– Certainement ! Vous me ferez porter un petit mot par Ellen, pour me dire « oui » ou « non ».

– C'est cela... Et, de toute façon, merci... merci de votre dévouement à une isolée qui, sans vous, n'aurait aucune aide au monde.

– Chère... chère ! murmura Humphrey.

Il se pencha, baisa la main d'Orietta. Celle-ci ne put contenir un tressaillement. Combien de fois, en ces dernières semaines, d'autres lèvres s'étaient posées, ardentes, amoureuses, sur cette même main ! Et dans le parterre, devant le bassin dont l'eau calme luisait sous la lune, quand il

avait baisé ses cheveux... « Pour autrefois... pour autrefois, mon amour. »

Intolérables souvenirs qui lui serraient le cœur jusqu'à l'étouffement.

Humphrey, en relevant la tête, vit le visage frissonnant, le regard chargé de réminiscences douloureuses. Une lueur traversa le sien – lueur étrange, sinistre, menaçante. Mais jamais sa voix n'avait eu plus d'onctueuse douceur pour souhaiter le bonsoir à Orietta, et lui répéter que sa vie lui appartenait à jamais, si elle le voulait.

Quand elle fut seule et qu'elle essaya de réfléchir à la proposition de Mr Barford, la plus effroyable détresse qu'elle eût encore connue s'abattit sur elle.

En quittant Falsdone-Hall, elle était sous le coup de la surexcitation produite par les révélations d'Humphrey. Depuis, elle s'était efforcée de vivre dans un calme relatif, en attendant que fût trouvé un moyen sûr d'échapper à lord Shesbury. Mais cette décision à prendre... là, aussitôt... une décision qui engagerait toute sa vie, c'était réellement effrayant !

Oui, elle trouvait cela, Orietta Farnella, elle qui, si vite, sans réflexion, avait dit « oui » à la demande d'un autre.

Cependant, toute sécurité lui semblait promise dans une union avec un homme de grande valeur morale, tel qu'était Humphrey Barford. Il lui avait donné des preuves de sa sympathie, de sa chevaleresque bonté... Pour elle, il risquait d'encourir la colère de lord Shesbury, de subir peut-être de graves désagréments. Et il mettait le comble à tant de discret dévouement en lui offrant son nom si honoré, un foyer, une affection protectrice qui écarterait d'elle tous ennuis, tous périls...

Son âge ? Elle n'y pensait pas... Il avait, d'ailleurs, l'allure jeune encore et paraissait doué d'une vigoureuse santé.

Alors, pourquoi cette anxieuse hésitation ? Pourquoi cet étrange sursaut de l'âme, quand elle pensait :

« Je dois accepter, naturellement... Il n'y a pas de raison pour refuser un sort si honorable et qui m'assurerait la plus noble protection. »

Si, du moins, elle avait pu attendre quelques jours, quelques semaines, avant de se décider ! Mais elle comprenait bien que c'était impossible. Humphrey lui-même devait passer outre sur les habituelles conventions, en l'épousant si vite après la mort de sa femme.

L'évocation de la pauvre démente la fit tout à coup longuement frissonner... Ah ! elle demanderait à Mr Barford de ne jamais habiter cette demeure, où le souvenir de la malheureuse Valeria la poursuivrait toujours, pensait-elle.

Elle lui demanderait.. Son esprit penchait donc vers l'acceptation ? Oui, la raison disait impérieusement : « Tu y es obligée. Que deviendrais-tu, sans cela ? » Mais le cœur...

Le cœur était déchiré, plongé dans l'amertume des regrets. Et quand, le soir, Orietta écrivit ces mots : « Je consens », elle sentit en elle un profond brisement et se mit à sangloter tout bas.

## XI

Deux jours après la disparition d'Orietta, le bruit courut dans Falsdone-Hall que la jeune fille était allée rejoindre le capitaine Finley.

Le brusque départ du jeune officier semblait l'accréditer. Néanmoins, il rencontra beaucoup d'incrédules. On ne lâchait pas, disait-on, un lord Shesbury pour un William Finley, quels que fussent les mérites de celui-ci.

La rumeur fut rapportée à Walter par Herbert Nortley. Le jeune homme dit aussitôt :

– Il faut savoir d'où cela vient... Lady Paméla, peut-être... Je la soupçonne depuis longtemps de détester Orietta.

Mais l'enquête, discrètement menée, révéla que le premier auteur de ces bruits était le valet de chambre de Mr Barford.

– Bien. Cela est déjà une précieuse indication

sur la culpabilité d'Humphrey et la complicité de Mario, dit lord Shesbury à Nortley. Car, de toute évidence, ils cherchent ainsi à égarer les soupçons. Du reste, je vais immédiatement faire prendre des informations, afin de savoir si Finley s'est rendu à Londres comme il me l'a dit et s'il y est seul. Mais je compte beaucoup plus, pour être fixé, sur les recherches de Ram-Sal.

Avec un éclair de fureur dans le regard, il ajouta :

– Pourvu que nous arrivions à temps pour la sauver de ce misérable ! Heureusement, elle est fière, énergique. Mais il a dû imaginer quelque traquenard pour arriver à ses fins. Que ne peut-on supposer, d'un être tel que celui-là ?

Rien, dans l'attitude ou la physionomie de Walter, ne décelait pour ses hôtes la force de ses émotions. Mais lady Shesbury, depuis l'entretien avec son beau-fils, montrait une nervosité extrême. Ses traits portaient la marque des nuits sans sommeil qu'elle venait de passer, des crises de rage secrète que suscitait le souvenir des révélations de Walter, des doutes sur la réalité

des faits avancés par celui-ci. Depuis l'enfance, il avait montré à Humphrey une froideur qui, parfois, semblait toucher à l'animosité, en ces derniers temps surtout : il ne perdait pas une occasion d'exercer contre lui sa verve mordante. Ne pouvait-on raisonnablement supposer que, par haine secrète, et dans sa colère contre sa belle-mère et Barford, il avait odieusement calomnié celui-ci ?

Un autre souci venait encore s'ajouter à ceux-là, pour lady Paméla. Rose était reprise de ces accès de fièvre qui, depuis quelque temps, étaient devenus fort rares. Il s'y joignait une irritabilité extrême et la plus sombre humeur. Elle ne voulait recevoir personne et, à grand-peine, parvenait-on à lui faire prendre un peu de nourriture. Lady Shesbury connut la cause de ce changement quand, au lendemain des obsèques de Mrs Barford, – auxquelles elle n'avait pas assisté, son beau-fils lui ayant fait savoir que sa présence y était « inutile », – Rose lui demanda, en levant sur elle des yeux cernés, brillants de fièvre :

– Croyez-vous, maman, que William et Orietta

soient partis ensemble ?

Lady Shesbury eut un sursaut de surprise.

– Qui t’a dit cela, chérie ?

– J’ai entendu lady Victoria et Mrs Trevor qui en parlaient, l’autre jour. Croyez-vous cela ? Le croyez-vous ?

– Mais... je... En vérité, je ne sais trop... Ce départ d’Orietta est mystérieux et l’explication qu’en donne Walter nous paraît douteuse. Mais, enfin, nous n’avons aucune preuve que Willy...

– Il l’admirait tant ! dit âprement Rose.

– Oui...mais elle n’a jamais paru lui accorder plus d’attention qu’à d’autres. Puis, on ne renonce pas ainsi à devenir la femme du marquis de Shesbury. Elle devait aimer Walter, naturellement... et, à y bien réfléchir, je crois qu’il n’existe qu’une simple coïncidence entre le départ de William et le sien.

Lady Paméla essayait ainsi de réparer le mal fait par elle. Car, ayant deviné le tendre attrait de Rose pour son cousin Willy, elle n’avait pas manqué, de complicité avec Humphrey et miss



Porroby, d'exciter habilement sa jalousie contre Orietta, dont le capitaine Finley était tombé amoureux dès le premier regard. Ainsi voulait-elle détacher sa fille de cette Orietta détestée. L'œuvre était bien commencée, mais les émotions de l'âme avaient eu, sur la faible santé de l'adolescente, une répercussion fâcheuse, et lady Paméla s'en effrayait maintenant.

Il lui fallait néanmoins s'occuper des hôtes de Falsdone-Hall. Mais son entrain était maintenant forcé. Heureusement, Violet la secondait brillamment. De nouveaux espoirs étaient nés chez cette jeune personne depuis l'énigmatique départ d'Orietta Farnella. Elle songeait qu'au cas possible où les fiancés auraient eu quelque grave dissentiment, tout pouvait se rompre entre eux – et peut-être l'était-ce déjà ? Alors, la belle miss Porroby se remettrait sur les rangs parmi celles qui tenteraient de faire oublier à lord Shesbury cette trop séduisante étrangère.

En attendant, elle manœuvrait avec habileté, en s'abstenant d'aucune avance à l'égard de Walter, en évitant avec le plus grand soin aucune

parole pouvant lui rappeler Orietta. Et toute l'ingéniosité qu'elle mettait à préparer des plaisirs pour les hôtes de Falsdone-Hall avait surtout pour but de distraire lord Shesbury, de l'enlever le plus longtemps possible à ce souvenir.

Y réussirait-elle ? Rien ne le lui donnait à penser. Dans les moments où il se trouvait parmi ses hôtes, il était un maître de maison courtois, aimable, à sa manière nonchalante nuancée de hauteur ; mais on le sentait distrait, indifférent, « loin de nous », disait Malcolm Prynne.

... Cinq jours après la disparition d'Orietta, vers la fin de l'après-midi, Walter, dans le salon des Cygnes, s'absorbait dans une sombre rêverie, quand, par une porte ouverte sur le parterre, surgit silencieusement Ram-Sal – un Ram-Sal vêtu à l'européenne, qui s'inclina en portant les deux mains à son front.

– Eh bien ? interrogea vivement lord Shesbury, dont une lueur d'angoisse traversait le regard.

– Seigneur, j'ai vu et entendu bien des choses.

– Viens me les dire, Ram-Sal.

Et l’Hindou, s’agenouillant sur un coussin, aux pieds de son maître, parla d’une voix basse pendant quelques minutes. Quand il eut terminé, les yeux de Walter brillèrent d’une colère violente, plus terrible peut-être parce qu’elle était concentrée.

– C’est bien, nous troublerons la fête, dit-il à mi-voix.

Et sur ses lèvres se dessina un sourire d’ironie froide, presque cruelle.

\*

– Demain, à onze heures, Mr Wilson bénira notre union, avait dit Humphrey à Orietta.

Quand elle s’éveilla d’un lourd sommeil, sa première pensée fut pour cette cérémonie toute proche. Elle songea, le cœur serré :

« Est-ce possible ? Vraiment, est-ce possible ? »

Mais oui, elle allait devenir la femme d'Humphrey. À son doigt, une bague ornée d'une émeraude, qui avait appartenu à la mère de Mr Barford, remplaçait le merveilleux saphir qu'elle avait ôté, en fuyant Falsdone-Hall, et qu'elle renverrait à lord Shesbury avec quelques lignes d'explications, quand elle aurait quitté l'Angleterre.

« Pourquoi tant d'abattement, tant d'angoisse ? se demandait-elle. Mr Barford est bon, délicat ; je serai heureuse près de lui... surtout quand j'aurai oublié. »

Oui, mais avant d'oublier, d'échapper à l'envoûtement, il y aurait des luttes poignantes, dans le secret de ce jeune cœur qui ne savait pas se donner à demi.

« Cependant, je le déteste... je dois le détester, l'avoir en horreur, après ce que je sais de lui », songeait-elle désespérément.

Quand elle fut levée, la lourdeur de tête qu'elle ressentait au réveil n'était pas dissipée. Elle dit à Ellen, lorsqu'elle vint lui apporter son thé :

– J’ai bien envie d’aller m’asseoir dans le jardin... L’air, je l’espère, me fera du bien.

– Certainement, miss... Restez-y le plus longtemps possible. Mr Barford est occupé à revoir des comptes, et le prêtre n’arrivera pas avant onze heures.

Orietta quitta donc la chambre, emportant son sac à ouvrage, car elle n’aimait pas rester inactive, surtout quand de pénibles pensées occupaient son esprit. Dans le hall, les malles de Mr Barford attendaient le moment du départ, fixé après le lunch. Mario achevait d’en boucler une. Il salua respectueusement la jeune fille et, en la regardant s’éloigner, murmura avec un petit sourire de pitié :

– Tout de même, la pauvre, ça fait quelque chose de... Oui, tout de même, quoique j’aie fait trente-six diableries en ma vie...

Dans le jardin, où parvenaient à pénétrer quelques flèches de soleil, Orietta erra d’abord mélancoliquement. Puis elle s’assit, travailla quelque temps. Mais ses pensées la ramenaient toujours à Falsdone-Hall. Le souvenir de Rose,

de Faustina... et celui d'un autre, surtout, hantaient son esprit, las de réflexions, de lutte, d'anxiété. Elle se leva, se promena encore, se rassit de nouveau. Ses doigts maniaient machinalement un crochet. Étant arrivée au bout du peloton de laine, elle voulut en prendre un autre dans son sac et s'aperçut alors qu'il avait roulé à terre. Un jeune chien, avec qui elle jouait parfois, s'en était emparé. Elle voulut le lui prendre ; mais lui, décidé à s'amuser, s'enfuit sans le lâcher. Elle le poursuivit, à travers bosquets et allées. Il gambadait, disparaissait parfois, revenait au-devant de la jeune fille comme pour la narguer, puis repartait de plus belle.

Enfin, comme Orietta arrivait en vue de la maison, elle le vit disparaître dans un épais massif de rhododendrons, situé sous la fenêtre grillée de la chambre où avait vécu la pauvre Valeria.

Tandis que la jeune fille s'en approchait, elle le vit ressortir ; mais il n'avait plus rien dans sa gueule. Il exécuta une gambade et fit frétiller sa

queue, visiblement très satisfait de la plaisanterie.

– Petit polisson ! Il va falloir que j’aie chercher ma laine là, maintenant.

Elle se baissa, écarta les branches et réussit à passer sa tête, non sans se décoiffer quelque peu. Le peloton était assez loin, près d’une bouteille de verre foncé.

« Allons, tant pis, je me recoifferai ! » pensa Orietta.

Et elle écarta encore d’autres branches, jusqu’à ce qu’elle pût atteindre le peloton. En même temps, elle prit la bouteille qui semblait contenir quelque chose de blanc.

Ce quelque chose était du papier, comme Orietta put s’en convaincre en examinant sa trouvaille, quand elle fut hors des feuillages.

« Quelque vieille bouteille qu’on a jetée là. Je la donnerai à Ellen, tout à l’heure. »

Et elle alla s’asseoir sous un berceau de vigne proche de là. Machinalement, pour occuper son esprit, elle défit le vieux bouchon, qui faillit lui rester entre les doigts, et se mit à extraire le

papier. C'était un morceau de papier de tenture, blanc à petites rayures roses fanées. En le regardant de plus près, Orietta vit qu'il était couvert d'une fine écriture tracée au crayon. Elle lut ces mots :

« Celui qui trouvera ce papier, s'il n'est pas le complice du misérable Humphrey Barford, qu'il le porte au magistrat du district pour me faire délivrer et rendre justice. »

Orietta eut une sourde exclamation... Que signifiait cela ?

Mais elle songea aussitôt :

« C'est la malheureuse folle. Comme beaucoup dans son cas, elle se croyait persécutée. »

Néanmoins, un étrange effroi se glissait en elle, avec l'impérieux désir de continuer cette lecture... de voir ce que la démente reprochait à son mari.

« Après tout, ceci aurait pu être lu par n'importe qui, puisqu'un autre que moi pouvait tout aussi bien faire cette découverte », pensa-t-



elle, pour calmer ses scrupules.

Et elle lut :

« Puisqu'il me fait passer pour folle, peut-être ne croira-t-on pas ce que je vais écrire. Mais ne se trouvera-t-il pas quelqu'un pour saisir l'accent de la vérité dans les affirmations d'une malheureuse prisonnière, victime de la cupidité et d'une abominable hypocrisie ?

« Je vivais chez mon unique parent, sir Ralph Fen-broke, quand Humphrey Barford me demanda en mariage. Je passais pour agréable sans être jolie, et j'étais l'unique héritière de mon oncle. Barford me plaisait et, bientôt, j'en devins très éprise. Lui, affectait une grande passion. Mon oncle l'avait en très haute estime et se montrait ravi de ce mariage, qui me faisait entrer dans la très noble et très ancienne famille des Falsdone. Aussi avait-il facilement passé outre sur la fortune assez modique du prétendant.

« Je devins donc Mrs Barford et, pendant un an, je fus heureuse – oui, jusqu'au jour où un

hasard m'apprit que cet homme, admiré par moi comme la perfection même, menait dans le secret l'existence la plus honteuse, la plus vile.

« Désespérée, je courus chez mon oncle et lui appris mon affreuse découverte. Sir Ralph, qui m'aimait tendrement, fut presque aussi bouleversé que moi, et d'autant plus qu'il était convalescent d'une pneumonie au sujet de laquelle j'avais éprouvé de sérieuses inquiétudes. Il fit venir Humphrey et eut avec lui une explication. L'autre nia, imperturbablement – même devant la preuve écrite que lui montrait sir Ralph.

« – Valeria a inventé cela, tout simplement, déclara-t-il. J'ai déjà remarqué chez elle, depuis quelque temps, une singulière exaltation... et, pour dire tout, des troubles mentaux qui m'inquiètent.

« – Valeria est entièrement saine d'esprit ! répliqua mon oncle. Mais vous, je crains que vous ne soyez un grand hypocrite.

« – Vous m'insultez, sir Ralph ! dit Humphrey avec un air de dignité offensée. Mais je dois

beaucoup pardonner à un homme malade et âgé. Quand vous serez mieux, nous parlerons de cela.

« Et il sortit de la chambre, laissant mon oncle dans un état d'agitation que j'eus grand-peine à calmer.

« Nous habitions à cette époque chez sir Ralph, dans sa propriété du Staffordshire. Mais mon mari, en ces derniers temps, faisait à Londres de courts et assez fréquents séjours. Il était trésorier de plusieurs œuvres charitables, et ses absences avaient trait, disait-il, aux intérêts de ces œuvres. Je l'avais cru jusqu'alors. Mais, hélas ! je compris ensuite.

« Dans la soirée qui suivit cette explication entre mon oncle et Humphrey, sir Ralph fut repris de fièvre. Je demurai dans une chambre voisine de la sienne, étendue sur le lit tout habillée, car je voulais aller fréquemment voir comment il se trouvait. D'ailleurs, il m'aurait été impossible de dormir.

« Vers une heure du matin, je perçus le bruit d'une porte s'ouvrant doucement. Tout d'abord, je pensai que c'était le valet de chambre, un

homme assez dévoué, qui venait savoir comment se trouvait son maître. Néanmoins, désireuse de voir si mon oncle s'était enfin endormi, je me levai et m'avançai jusqu'au seuil de la porte de communication laissée entrouverte.

« Là, je vis Humphrey debout près du lit où dormait sir Ralph, versant quelque chose dans la tasse de tisane préparée. Près de lui se trouvait Ellen, son ancienne nourrice, qu'il m'avait fait prendre comme femme de chambre. Elle m'aperçut, dit un mot à son maître et se jeta sur moi avec une telle soudaineté que, déjà figée par la stupéfaction, je n'eus pas le temps ni la présence d'esprit de crier. Elle me saisit d'une main à la gorge, mit l'autre sur ma bouche et me fit reculer dans la chambre voisine. Sa force était bien supérieure à la mienne. D'ailleurs, Humphrey arrivait aussitôt pour lui venir en aide. Puis ils m'emportèrent à l'appartement que nous occupions, Humphrey et moi, dans une autre aile du château. Là, ce monstre me dit :

« – À partir de maintenant, vous êtes folle. C'est la mort de votre oncle, survenue cette nuit,

qui a déterminé la crise que je prévoyais depuis quelque temps. Tout à l'heure, Drake et sa femme vous emmèneront en voiture à Rockden-Manor, où vous vivrez désormais sous leur surveillance.

« Toujours bâillonnée, je ne pus rien répondre. Seuls, mes yeux devaient dire mon horreur, mon épouvante.

« Mort, mon oncle ? Ainsi donc, c'était bien du poison qu'Humphrey versait dans la tisane ? Et moi qui avais vu, on me supprimait en quelque sorte du monde !

« Je vis l'aube paraître, puis le jour. Alors Ellen vint à moi, approcha de mes narines un mouchoir qui sentait fortement le chloroforme. Et je perdis bientôt conscience.

« Quand je rouvris les yeux, j'étais dans une voiture fermée, près d'Ellen, et toujours liée, toujours bâillonnée.

« Ainsi fis-je mon entrée à Rockden-Manor, que j'avais visité une fois et qui m'avait produit une lugubre impression. Je fus enfermée dans une chambre aux fenêtres munies de barreaux, et là,

on enleva mes liens, on ôta mon bâillon. Ellen m'apporta de quoi manger et opposa un mutisme absolu à mes menaces, à mes questions. Ce devait être sa tactique, par la suite. Elle me traitait comme une personne qui déraisonne et elle alla même jusqu'à me frapper, quand mon désespoir m'amena à parler avec violence contre Humphrey, contre elle.

« Huit jours après mon arrivée dans cette demeure, je m'éveillai vers le matin avec une pénible sensation d'étourdissement, de vague dans l'esprit. Quand je voulus me lever, la faiblesse de mes membres m'en empêcha. Ellen arrivant sur ces entrefaites, il me fut impossible de dire un mot ; ma langue semblait incapable de se mouvoir. Je pensai que j'allais peut-être mourir et j'en éprouvai une grande joie.

« Peu après, deux hommes entrèrent dans la chambre : Humphrey et un inconnu. Celui-ci s'approcha, me dit quelques mots auxquels je ne pus répondre. Je compris que c'était un médecin. Il s'entretint avec Humphrey, en hochant tous deux la tête avec un air de pitié. Puis ils sortirent.

Peu à peu, je recouvrai l'usage de mes membres et de la parole. Quand Humphrey revint seul, deux heures plus tard, je pus lui crier mon indignation. Mais il m'interrompit en disant avec calme :

« – Le médecin de Rockden a reconnu que vous étiez réellement dans un état d'hébétude, succédant à la crise de folie furieuse qui m'a forcé à vous emmener de chez votre oncle. Désormais, vous êtes internée ici, comme démente, pour toute votre vie. Quant à sir Ralph, il est mort, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Vous êtes l'héritière de toute sa fortune. D'après notre contrat de mariage, et surtout étant donné votre état d'esprit, j'administre tous vos biens et en jouis librement.

« Sur ces mots, il sortit, me laissant anéantie par tant de cynisme. Je ne le revis plus.

« Plusieurs années ont passé depuis lors. Je ne sais plus combien, car je suis retranchée du monde, sans nouvelles. Ellen ne me donne ni livres, ni journaux. Je n'ai que le crochet pour m'occuper. Jamais je ne sors de cette chambre,

où Ellen entre seule. J'ai essayé quelquefois de me jeter sur elle, de la renverser, pour fuir ensuite. Mais elle est trop forte et toujours sur ses gardes. À chacune de mes tentatives, elle m'a durement frappée. Je guette souvent derrière les barreaux, espérant voir passer quelqu'un à qui je puisse demander secours. Mais personne ne doit venir dans ce triste Rockden-Manor. Alors, j'ai eu l'idée d'écrire cela, cette accusation contre le misérable Barford, Dans une petite soupente donnant sur ma chambre, j'ai trouvé un rouleau de papier de tenture. Un bout de crayon, découvert derrière une vieille glace, avait été précieusement conservé par moi. Je le cacherai dans une fente de la soupente pour qu'Ellen ne le trouve pas.

« ... Combien d'années ? Ma santé s'altère, je souffre de maux de tête. J'ai des crises de désespoir suivies d'un effrayant abattement. Souvent, je me demande pourquoi il ne me supprime pas, comme il l'a fait pour mon oncle.

« ... Je sens par moments que ma tête se perd. Vais-je devenir réellement folle ?... Elle m'a



enlevé mon crochet, je n'ai plus rien pour occuper les atroces, les interminables journées. Et lui, le monstre, pendant ce temps... Ah ! Seigneur Dieu, ayez pitié d'une malheureuse !

« ... Oui, je deviens folle. Avant de l'être complètement, j'enferme ce papier dans une bouteille oubliée par Ellen, que je jetterai par la fenêtre. J'ai vu un jour, en passant ma tête entre les barreaux, qu'il y avait au-dessous un massif de rhododendrons. Peut-être quelqu'un d'étranger la trouvera-t-il un jour et pourra-t-on enfin lever le masque de ce démon !

« Valeria BARFORD. »

## XII

L'écriture était très menue, les lignes serrées, le tracé du crayon parfois à peine visible. Mais Orietta reconstituait facilement les mots illisibles. Et elle lisait avidement, avec une horreur qui grandissait à chaque minute.

Quand elle eut fini, une sueur glacée perlait à son front.

Était-ce possible ? Non, non, cette malheureuse était réellement folle, en écrivant cela ! Humphrey Barford ne pouvait être cet homme abominable, ce criminel...

Mais s'il l'était ? Si...

À l'esprit affolé d'Orietta revenait le souvenir de cette sensation bizarre – défiance, inquiétude ? – éprouvée dès ses premiers rapports avec lui. Mais, d'autre part, tous ceux qui le connaissaient le tenaient pour le plus grand homme de bien,

l'homme le plus estimable qui fût au monde.

Seul, lord Shesbury détonnait dans ce concert d'éloges... lord Shesbury qu'Humphrey avait couvert d'opprobre aux yeux de sa fiancée.

« Aurait-il... ? Mon Dieu, aurait-il menti ? »

Une affreuse angoisse pénétrait l'âme d'Orietta. Comment savoir ?... Et ce mariage... ce mariage qu'elle avait accepté, qui allait se faire ?

Mais c'était impossible avec cet horrible doute au cœur !

Un doute ?... Non, elle était presque convaincue... presque convaincue vraiment que ce récit d'un terrible drame était véridique...

Mais, dans ce cas, en quel guet-apens était-elle tombée ?

« Ce serait tellement abominable ! songeait-elle, toute secouée de frissons. Comment croire cela ? Et pourtant ?... »

Une porte s'ouvrit, non loin d'elle. Elle vit Ellen qui sortait, qui s'en allait dans le jardin, sans doute à sa recherche.

Le mariage... Horreur ! Que faire ? Comment échapper ?

Elle dirait qu'elle avait changé d'avis... qu'il lui était impossible de se décider. Puis, comme elle ne pouvait rester un instant de plus dans cette sinistre maison, elle demanderait au prêtre de la conduire sur l'heure au couvent des Bénédictines qui se trouvait à un mille d'Aberly.

Oui, c'était le seul moyen ! Merci à Dieu, qui lui en avait donné l'idée !

Elle glissa le papier dans sa poche, se raidit pour dominer son émotion et sortit du berceau de vigne.

– Est-ce moi que vous cherchez, Ellen ? demanda-t-elle.

Sa voix avait à peine un léger tremblement.

– Oui, miss, répondit la femme de charge. Et elle revint sur ses pas.

– ... Mr Wilson est là... Vous avez encore la tête fatiguée, miss ? Votre mine est toute défaite.

– Oui, je ne me sens pas très bien. Et, en répondant ainsi, Orietta songeait tout à coup :

« Ne m'a-t-on pas donné quelque soporifique ?... Et aussi le soir de mon arrivée ? Peut-être voulait-on engourdir ma pensée pour m'empêcher de trop réfléchir ! De fait, depuis que je suis ici, j'ai eu souvent l'impression d'une brume sur mon esprit. »

Elle entra dans le hall avec Ellen et, de là, dans le grand salon où attendaient Humphrey et le prêtre, ainsi que Mario et Drake qui devaient servir de témoins.

Mr Wilson s'avança et la salua en disant :

– Je suis très heureux, miss Farnella, d'être choisi par M. Barford pour bénir son union avec vous. Nul époux meilleur, plus digne d'estime et de confiance, ne pouvait vous être réservé, et vous oublierez vite près de lui les malheurs, les déceptions, dont il m'a parlé.

D'un coup d'œil, Orietta examinait le prêtre. C'était un vieillard, de mine douce et effacée. Un effroi la saisit, tandis qu'elle pensait :

« Voudra-t-il faire ce que je lui demande, si Mr Barford s'y oppose ? Il le tient naturellement,

comme tous, pour une perfection... »

Mais le danger exaltait l'énergie, en une nature telle que la sienne. Sans un regard vers Humphrey, – car elle eût craint de lui laisser deviner quelque chose de son horreur, – elle dit résolument :

– Vous me voyez au regret, monsieur, d'être obligée de vous apprendre que je ne puis plus me décider à ce mariage... Non, je ne le puis vraiment pas...

Le prêtre eut une exclamation contenue. Humphrey s'avança d'un pas, en demandant avec calme :

– Pourquoi cela ? Que s'est-il passé ?

– Il ne s'est rien passé du tout..

Il fallait bien qu'elle le regardât enfin. Elle réussit à maîtriser la violence de son émotion, en continuant :

– ... J'avais beaucoup hésité, avant de dire oui... et, depuis, j'ai reconnu que je n'avais décidément aucune inclination pour ce mariage.

– Cela est de l'enfantillage, Orietta.

Humphrey s'approchait et prenait la main de la jeune fille. Elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas la lui retirer. Car il ne fallait pas qu'il pût soupçonner quelque chose de ses véritables motifs.

– ... De l'enfantillage, des imaginations, chère enfant. Il m'est donc impossible d'accepter une telle défaite, après avoir reçu votre promesse.

– Il faudra cependant que vous l'acceptiez, monsieur. Comme je ne puis demeurer maintenant sous votre toit, je demande à Mr Wilson de m'emmener et de me faire conduire au couvent des Bénédictines, où je demeurerai quelque temps.

Orietta vit, à cet instant, un fugitif changement sur la physionomie d'Humphrey – quelque chose de sinistre qui la remplit d'épouvante.

– Mr Wilson se gardera de céder aux caprices d'une enfant un peu... inconséquente, dit la voix onctueuse, plus onctueuse que jamais. Je ne vous en aurais pas crue capable, je vous l'avoue, Orietta. Mais vous avez l'intelligence trop ouverte, le cœur trop bien placé pour vous

obstiner dans ces idées... étranges.

– Je suis absolument décidée, Mr Barford. Il n’y a pas là d’enfantillage, mais bien une résolution très ferme... Donc, monsieur, j’espère que vous voudrez bien accéder à ma demande.

Elle se tournait vers le prêtre. Celui-ci, hésitant, stupéfait, balbutia :

– Mais, mon enfant, je... vous vous êtes engagée avec Mr Barford...

– Ces engagements-là se rompent.

– Évidemment. Mais, dans votre inexpérience, vous ne songez pas à quelque chose... C’était Humphrey qui parlait, du même ton paisible.

– ... Vous vous êtes enfuie de Falsdone-Hall, vous vous êtes réfugiée chez moi... Depuis plusieurs jours, vous vivez sous mon toit. Or, de ce fait, si vous ne m’épousez pas, votre réputation est irrémédiablement perdue.

Orietta, devenue blême tout à coup, recula de quelques pas. Ses yeux chargés d’effroi interrogèrent le prêtre, qui inclina affirmativement la tête.



– Vous voyez ? dit Humphrey. Pour vous, ce serait le déshonneur ; pour moi, le désespoir, après ce bonheur entrevu... Vous n’allez pas risquer cela pour quelques idées, quelques imaginations... c’est-à-dire sans motif sérieux...

Comme un trait de feu, à cet instant, la vérité traversa l’esprit d’Orietta... Le guet-apens... Oui, c’était bien cela ! Le misérable avait tout combiné pour qu’elle ne pût lui échapper !

Cette pensée fouetta son énergie. Plus que jamais, à tout prix, il fallait fuir cette maison maudite !

– Je le risquerai, car je me trouverais capable de recevoir le sacrement de mariage dans le seul dessein d’échapper à quelques désagréments, si pénibles qu’ils puissent être. Le monde me jugera comme il l’entendra : j’ai pour moi ma conscience et la certitude que Dieu m’approuve en cet instant.

– Vous êtes une jeune présomptueuse... Les jugements du monde sont impitoyables et vous poursuivront partout. Quant à Dieu, il ne peut approuver la rupture d’une promesse faite en

toute liberté.

– En ce cas, j’accepte d’en porter la peine. Mais je suis résolue à ne pas me marier... Acceptez-vous, monsieur, de me conduire chez les Bénédictines ?

Elle s’adressait de nouveau à Mr Wilson. Il hésita, regarda le calme visage d’Humphrey, avant de répondre :

– Mais, mon enfant, je ne refuse pas de le faire... quand vous aurez encore bien réfléchi...

– Oui, il faut qu’elle réfléchisse sérieusement pendant quelques jours, dit Humphrey. Mettons... quatre jours. Si, au bout de ce temps, sa résolution n’a pas changé, je la conduirai moi-même au couvent.

Le sang se glaça dans les veines d’Orietta.

– Oui, c’est cela ! dit le prêtre. C’est la meilleure solution, en vérité.

Mais Orietta dit vivement, avec une voix un peu haletante :

– Non, non, je ne dois pas rester ici davantage !... Mr Barford vient de me faire

comprendre que je n'y suis que trop demeurée... Je dois aller à ce couvent dès maintenant... Vous allez m'y conduire, monsieur ?

Elle attachait sur Mr Wilson un regard de prière si poignant que celui-ci fut remué par l'émotion.

– Je ne puis vous le refuser... Ne vous semble-t-il pas, monsieur ?

– Vous devez refuser, au contraire, dit fermement Mr Barford. Cette jeune fille s'est fiée à moi en quittant Falsdone-Hall, et je suis en quelque sorte responsable d'elle.

– Cependant... puisqu'elle est majeure... vous ne pouvez empêcher...

Majeure ? Que disait ce prêtre ? Et Humphrey ne protestait pas. Mais elle saisit un coup d'œil inquiet jeté par lui vers elle.

Devait-elle protester ? Un instinct lui suggéra aussitôt de laisser le curé de Rockden dans cette erreur qui pouvait lui être favorable.

– Je puis empêcher qu'une malheureuse enfant se jette en je ne sais quels embarras, dit

Humphrey avec aplomb. Et je suis résolu à le faire, de tout mon pouvoir !

– Prétendez-vous donc me retenir prisonnière ? Elle se redressait, fière, intrépide, prête à tout plutôt que de rester maintenant à Rockden-Manor.

– Prisonnière ? Quel mot, mon enfant ! Non, vous êtes libre... mais il vous faut une protection et, ici, vous aurez la mienne.

– J’aurai celle des religieuses.

– Allons, enfant obstinée, calmez-vous !... Vous avez subi des émotions depuis quelque temps. Il n’est pas étonnant que vous en éprouviez maintenant le contrecoup. Votre exaltation...

– Ah ! mais non, vous n’allez pas me faire passer pour folle, moi aussi !

Elle lui jetait ce cri à la face et, pendant quelques secondes, elle vit son visage frémir, ses yeux se baisser légèrement sous les siens.

– Quelle singulière idée, mon enfant ! Parce que je parle d’exaltation...

– C’est que vous avez employé le même mot pour votre femme, quand son oncle et elle eurent découvert votre horrible hypocrisie. Et, le lendemain, vous la faisiez partir, soi-disant folle, pour votre maison, où elle est restée emprisonnée jusqu’à sa mort !

Cette fois, la physionomie d’Humphrey se décomposa. Et Orietta, épouvantée, rencontra un regard de sinistre fureur. Puis, ce regard redevint doux, bienveillant, nuancé de pitié.

– Vraiment, pauvre chère enfant ?... Quelle histoire dramatique vous nous racontez là ! Mr Wilson en est tout remué, n’est-il pas vrai ?

Et il regardait le prêtre avec un léger hochement de tête, un petit clignement d’yeux qui signifiait clairement : « Mieux vaut ne pas la contredire. »

Mr Wilson, un peu congestionné par l’émotion, promenait un regard stupéfait, anxieux, d’Humphrey à la jeune fille.

Orietta sentit une épouvante l’envahir. Si cet homme arrivait à la faire passer pour folle,

comme Valeria ?... Il était si terriblement habile !  
Mon Dieu, mon Dieu, à tout prix... à tout prix !

– Emmenez-moi d’ici, monsieur ! cria-t-elle en joignant les mains. Emmenez-moi, au nom de tout ce que vous avez de plus cher !

À ce moment, la porte donnant sur le hall, restée entrouverte, fut brusquement poussée. Trois hommes bondirent dans le salon, revolver au poing.

Il y eut de sourdes exclamations, et ce cri étouffé d’Orietta :

– Walter !

## XIII

C'était, en effet, lord Shesbury, suivi d'Herbert Nortley et de Ram-Sal.

Depuis trois jours, l'Hindou était caché dans le manoir. Doué d'une souplesse de couleuvre et d'une ouïe extraordinairement fine, il se glissait partout, entendait tout. Puis, la veille, il était allé faire son rapport à lord Shesbury et, vers la nuit, il introduisait son maître et Nortley par le jardin dont ils escaladaient le mur, dans le vieux logis où des recoins, des petites pièces obscures et inutilisées leur donnaient un asile pour la nuit. Ram-Sal ayant entendu à quelle heure devait avoir lieu le mariage, ils s'étaient glissés vers ce moment-là jusqu'au hall, pour surgir à l'instant opportun.

Et Barford, subitement livide, reculait de plusieurs pas devant son cousin. Drake et Mario jetaient un coup d'œil affolé vers une autre porte.

Mais le revolver de Nortley, aussitôt dirigé de leur côté, leur parut une suffisante menace pour qu'ils se tinsent cois.

Le curé de Rockden semblait frappé d'ahurissement. Il bégaya :

– Lord... lord Shesbury...

– Oui, monsieur, lord Shesbury qui vient ici faire jeter le masque à ce misérable et reprendre sa fiancée.

Humphrey, déjà, retrouvait sa présence d'esprit. Il s'écria sur un ton d'indignation :

– Vous m'insultez, my lord ! Mais je ne puis m'en étonner de votre part. Toujours, vous avez essayé de me calomnier, de jeter le blâme sur moi...

– Trêve de mensonges ! interrompit durement Walter. Votre temps est fini, maître fourbe ! J'ai les preuves de l'ignoble existence que vous meniez sous l'apparence du plus respectable des hommes. Lady Paméla est au courant de cela... et je lui donnerai d'autres détails édifiants sur son cher Humphrey, qui lui avait promis le mariage et



que j'ai trouvé sur le point d'épouser clandestinement donna Orietta Farnella... Taisez-vous ! ajouta impérieusement lord Shesbury, en voyant son cousin ouvrir la bouche. Union clandestine et illégale... La licence qu'il vous a présentée, Mr Wilson, porte que donna Orietta est majeure ?

– Oui, my lord.

– Eh bien !... c'est un mensonge de plus. Donna Orietta a dix-huit ans ; il fallait le consentement de son père.

– Je n'avais pas le temps de le demander, puisque je voulais la sauver de vos entreprises, dit Humphrey avec une soudaine arrogance. Voilà pourquoi j'ai usé de cette petite tromperie, assez courante et sans importance.

– Ah ! sans importance, vraiment ?... Et vous saviez bien d'ailleurs que l'on ne demanderait pas de précisions à un homme aussi honorablement connu qu'Humphrey Barford. Pas plus qu'on ne pourrait supposer qu'à trois reprises il a essayé de faire assassiner, par un complice, le parent dont il est l'héritier.

– Abominable !... s'écria Humphrey dans un grand éclat d'indignation.

Orietta jeta un cri d'horreur. Mr Wilson, blême, hagard, avait l'air de se demander : « Ne sont-ils pas tous fous ? » Quant à Mario, il était devenu livide et détournait les yeux du regard que, tout à coup, lord Shesbury attachait sur lui.

– Le complice, le voilà ! dit Walter, tendant le doigt vers l'Italien.

– My lord... jamais... jamais ! Votre Seigneurie se trompe ! balbutia Mario, pris à l'improviste, en dépit de son habituel sang-froid.

– Votre contenance le dévoilerait, à défaut d'autres preuves. Et les complices encore – tout au moins dans l'enlèvement de donna Orietta – ce sont évidemment ces gens-là...

Lord Shesbury désignait maintenant Drake et sa femme, le premier gardant un air affolé, l'autre se raidissant pour prendre une mine impassible.

– Un enlèvement ? Que parlez-vous d'enlèvement ? s'écria Humphrey, d'un ton sarcastique. Donna Orietta est partie de son plein

gré... N'est-ce pas la vérité, donna Orietta ?

Depuis l'apparition de Walter, Orietta n'avait pas prononcé un mot, pas fait un mouvement. Pâle et glacée, elle détournait ses yeux de lord Shesbury qui, lui non plus, n'avait pas un regard pour elle. À la question d'Humphrey, elle frémit de confusion douloureuse. Mais la loyauté seule lui dicta sa réponse, si difficile qu'elle fût à prononcer :

– Oui, je suis partie volontairement, après avoir cru, hélas ! vos calomnies odieuses qui mettaient la terreur dans mon âme.

– Et c'est volontairement que vous aviez accepté de devenir ma femme ?

– Après que vous avez usé des mêmes moyens mensongers... Mais, tout à l'heure, il m'est tombé entre les mains un document qui m'a éclairée sur vous... Lord Shesbury en prendra connaissance...

Elle sortait de sa poche le rouleau de papier et le tendait à Walter. Cette fois, leurs yeux se rencontrèrent – et, dans ceux du jeune homme, Orietta lut un si orgueilleux dédain qu'elle

frissonna jusqu'au fond de l'être.

– C'est pourquoi vous refusez maintenant de vous unir à cet homme ?

La voix de lord Shesbury était d'une froideur glacée.

– Oui... J'avais déjà difficilement accepté ; mais il m'avait démontré qu'aucune issue n'existait pour moi.

– Naturellement ! Il s'était arrangé pour cela... Eh bien ! Humphrey Barford, voici nos conditions : vous allez quitter l'Angleterre avec vos complices et vous n'y rentrerez jamais, sans quoi je vous conduirai devant la justice et, là, je vous dévoilerai aux yeux de tous.

– De quel droit me posez-vous ces conditions ? Et quelles preuves avez-vous contre moi ?

– J'en ai déjà et j'en aurai d'autres. Donna Orietta, en refusant tout à l'heure d'accomplir la promesse de mariage que vous lui aviez extorquée par vos mensonges, a prononcé des mots qui me mettent sur la trace d'autres

turpitudes... de crimes, peut-être. Prenez garde qu'en fouillant dans votre passé je n'y découvre de pires motifs de vous traiter comme le dernier des misérables.

– Vous en trouverez ici, dit Orietta, en désignant le papier que lord Shesbury tenait à la main. Cet homme a empoisonné sir Ralph Fenbroke et tenu enfermée, comme folle, sa femme pendant quinze ans, alors qu'elle était parfaitement saine d'esprit.

Mr Wilson eut une exclamation d'horreur. Humphrey jeta sur la jeune fille un regard chargé de haine, en ouvrant la bouche pour répliquer. Mais, déjà, Ellen s'écriait :

– C'est un abominable mensonge !... Mrs Barford était bien folle, complètement folle !

– Elle le devint peut-être dans les dernières années, par suite de la claustration. Mais elle ne l'était pas, quand on l'emmena de chez sir Ralph, après la mort de celui-ci.

– Comment pouvez-vous le savoir ?... Qu'est-ce qui peut le savoir ? dit Humphrey, avec une

sarcastique arrogance. Le médecin de Rockden a constaté son état d'hébétude...

– Il y a peut-être des moyens pour mettre les gens dans cet état-là.

– C'est cela, cherchez à noircir le plus possible l'homme qui a passé sur tous les risques pour vous sauver... pour vous donner une protection honorable et une existence exempte de soucis...

– Assez ! interrompit impérieusement lord Shesbury.

Ses yeux étincelaient de colère contenue.

– ... Il en sera comme je vous l'ai dit : ou le départ d'Angleterre, dès demain, ou votre masque arraché à la face de tous et votre comparution en justice – chose qui pourrait peut-être vous conduire loin. Je vous préviens que vous et vos serviteurs serez surveillés, que je saurai si ma volonté a été accomplie... Mr Wilson, vous garderez le silence au sujet de ce que vous venez d'entendre jusqu'au jour où je jugerai utile votre témoignage.

– Certainement, my lord !... balbutia le prêtre

qui, visiblement, ne savait trop s'il ne se trouvait pas sous l'influence d'un cauchemar.

– Vous, allez promptement chercher le vêtement et le chapeau de donna Orietta, ajouta lord Shesbury, en s'adressant à Ellen.

Puis, saluant le curé de Rockden, il lui dit :

– Votre ministère est donc inutile, monsieur. Aussi, je ne vous retiens pas davantage,

Mr Wilson s'inclina et quitta la pièce. Humphrey avait reculé de quelques pas ; les bras croisés, la bouche serrée, il regardait lord Shesbury avec la sauvage fureur d'un fauve acculé.

– Un mot encore, dit Walter de la même voix durement impérieuse. Au cas où vous auriez l'intention de renouveler contre moi vos tentatives criminelles, je vous avertis que toutes les preuves dont je dispose contre vous, et le récit des derniers faits à votre charge seront consignés dans un rapport dont je ferai détenteur un de mes hommes d'affaires. Celui-ci recevra l'ordre de soumettre ledit rapport à la justice, au cas où je

périrais de mort suspecte. De cette façon, je serai au moins assuré qu'après moi les titres et les biens des marquis de Shesbury n'appartiendront pas à un misérable qui déshonore le nom de Falsdone.

Et, lui tournant le dos, sans paraître voir la flamme de haine jaillie de son regard, lord Shesbury dit à Orietta :

– Venez.

En essayant de raffermir ses jambes chancelantes, elle le suivit dans le hall, où presque aussitôt apparut Ellen, apportant la jaquette et le chapeau de la jeune fille. Celle-ci les mit, en refusant d'un geste répulsif l'aide de la femme de charge dont la mine, maintenant, se faisait obséquieuse.

Et Orietta sortit avec lord Shesbury de la sinistre maison, tous deux suivis de Nortley et de Ram-Sal, qui tenaient toujours leur revolver à la main.

Dans la sombre avenue de noyers, un homme surgit de derrière un arbre, échangea quelques



mots avec lord Shesbury, puis disparut. C'était un des détectives précédemment chargés d'obtenir des renseignements sur Barford et à qui, dès le rapport de Ram-Sal, l'avant-veille, Walter avait télégraphié de venir surveiller Humphrey et ses serviteurs jusqu'à leur départ d'Angleterre.

À l'extrémité de l'allée attendait une voiture de Falsdone-Hall, selon les ordres donnés la veille par lord Shesbury. Celui-ci, qui n'avait pas dit un mot à Orietta durant le trajet dans la longue avenue, l'aida à y monter et prit place près d'elle. Nortley se mit en face d'eux. Ram-Sal s'assit près du cocher, puis l'équipage s'éloigna.

Alors, Orietta, sortant par un violent effort de l'espèce d'anéantissement où la laissait une telle succession d'émotions et d'angoisses, et, plus encore peut-être, l'attitude de Walter à son égard, dit avec un frémissement dans la voix :

– Je voudrais que vous me fassiez conduire au couvent des Bénédictines, my lord. Après de si pénibles secousses, j'ai besoin de paix, de réflexion... Et sans doute jugerez-vous comme moi qu'il sera préférable que j'y demeure

désormais.

– Pour le moment, je vous emmène à Falsdone-Hall. Nous aurons cet après-midi une explication à ce sujet.

Le ton était si bref et si glacé qu’Orietta, frappée au cœur, resta sans parole. Elle rencontra à ce moment le regard de Nortley, et elle y lut tant de profonde compassion qu’elle songea en frissonnant : « Mon Dieu, lord Shesbury doit m’en vouloir terriblement ! Dans son orgueil, qu’a-t-il imaginé pour se venger de moi ? »

Walter, déroulant le papier qu’il tenait toujours à la main, en commença la lecture. Quand il eut terminé, il le tendit à Herbert Nortley.

– Prenez connaissance de cela, mon cher.

Puis il s’enfonça dans les coussins de la voiture et s’absorba en une profonde songerie, jusqu’au moment où Nortley lui présenta le papier en disant avec un accent d’émotion indignée :

– C’est épouvantable ! Cette malheureuse !...

Le misérable a mérité dix fois la potence !

– Certes ! Et si je ne le livre pas à la justice, vous savez pourquoi, Nortley... Quant à ce document, il est très précieux, dans le cas où je serais obligé d’agir contre ce monstre. Seul, il pourrait être considéré comme l’œuvre d’une démente. Mais, s’ajoutant aux faits que nous pouvons prouver, il prend une grande valeur. Avec cela, Barford est tout à fait entre nos mains. Et je m’arrangerai pour le lui faire savoir, car cet homme, intelligent et rusé entre tous, comprendra aussitôt que la résistance est inutile et que la prudence lui commande d’obéir au plus vite à mon ultimatum.

Puis, de nouveau, ce fut le silence, que lord Shesbury ne rompit qu’en arrivant près de Falsdone-Hall.

– Vous allez sans doute voir tout à l’heure votre cousine, Orietta. Peut-être aussi Rose. À l’une, à l’autre, à tous, vous direz que vous avez été enlevée par ordre de Barford, tandis que vous faisiez un tour dans les jardins, puis emmenée à Rockden-Manor, où cet homme voulait vous

contraindre à l'épouser. Naturellement, vous avez résisté...

La terrible, la cruelle raillerie de son accent, de son regard !

– ... Je suis arrivé sur ces entrefaites, et je vous ai délivrée. Vous saurez ajouter à ce canevas les arrangements nécessaires pour que l'explication paraisse vraisemblable. N'omettez pas de dépeindre Barford tel qu'il est, avec toute son hypocrisie. Il faut, en un mot, que votre réputation sorte indemne de cette fâcheuse aventure.

Les joues d'Orietta étaient en feu. Son cœur battait avec tant de violence qu'il l'étouffait. Lord Shesbury ajouta aussitôt, d'un ton de froide politesse :

– Vous voudrez bien me recevoir cet après-midi, pour connaître les décisions que j'ai prises.

Elle inclina légèrement la tête. Aucun son n'aurait pu sortir de sa gorge contractée.

Quand la voiture fut arrêtée dans la cour d'honneur, Walter aida la jeune fille à descendre,

l'accompagna dans le hall jusqu'au pied de l'escalier et, là, prit congé d'elle par un salut tel qu'il l'aurait adressé à la plus indifférente des étrangères. À cette heure, qui était celle du lunch, tous les hôtes de Falsdone-Hall se trouvaient dans la salle à manger. Orietta put donc gagner son appartement sans rencontrer personne. Et là, elle s'affaissa dans son fauteuil, à bout de forces, anéantie par la détresse, les poignants regrets, le déchirement de son cœur.

## XIV

Vers trois heures, lord Shesbury parut dans le petit salon où Orietta, par contenance, travaillait à un ouvrage de broderie commencé avant sa fuite.

Elle avait reçu la visite de Faustina et celle de Mrs Rockton. À grand-peine, elle avait répondu de façon satisfaisante à leurs questions – à celles de Mrs Rockton surtout, plus habiles, plus insidieuses. La dame de compagnie avait jeté de grandes exclamations en entendant accuser Mr Barford. Était-ce possible ? Cet homme de bien ?... Ce noble et vertueux Mr Barford ? Non, elle ne le pouvait croire !... Ou bien il fallait qu'il eût cédé à un moment de folie... Oui, c'était cela, évidemment ! Peut-être y avait-il un peu de coquetterie de la part d'Orietta ?

– Jamais ! dit la jeune fille, avec une hauteur mêlée d'indignation. Cet homme avait d'ailleurs très bien caché son jeu, car rien n'avait pu me

faire soupçonner ses intentions à mon sujet.

– En tout cas, il paraît que tu avais encouragé le capitaine Finley ? dit Faustina.

– Moi ? moi ? Qui donc prétend cela ?... ce mensonge ?

– Je ne sais d'où vient ce bruit ; mais il a couru ici, et l'on supposait même, pour expliquer ta disparition, que tu avais été le rejoindre.

« Mon Dieu, comme je suis punie d'avoir cru ce misérable ! » songea Orietta avec effroi.

Toutes les conséquences de sa douloureuse aventure se présentaient à elle, peu à peu. Les hôtes de lord Shesbury – et peut-être lord Shesbury lui-même ? – avaient cru à quelque déshonorant coup de tête. Et ce déshonneur allait tomber sur elle, du fait qu'elle avait vécu cinq jours sous le toit de Mr Barford, chez qui elle s'était enfuie.

C'était cela, sans doute, que viendrait tout à l'heure lui signifier lord Shesbury, en même temps que la rupture de leurs fiançailles – déjà consommée par elle-même à Rockden-Manor,

puisqu'elle avait accepté d'épouser Humphrey et remplacé par la bague de sa mère – ou prétendue telle – celle que Walter avait passée à son doigt.

Le magnifique saphir était resté à Rockden-Manor, dans le meuble où l'avait rangé Orietta en attendant qu'elle pût le renvoyer à lord Shesbury. Quant à la bague d'Humphrey, en arrivant dans son appartement, elle l'avait jetée avec horreur au fond d'un tiroir.

Que ne pouvait-elle, de même, se délivrer du lourd fardeau que son erreur faisait maintenant peser sur elle !

Il allait venir, ce Walter orgueilleux, irrité – justement irrité. Il devait être vindicatif. En cela, l'odieux Barford n'avait peut-être pas menti... Et sous d'autres rapports, jusqu'à quel point avait-il calomnié ? La mort d'Aspâra... Elle-même avait eu naguère, un instant, cet affreux soupçon... Et, dans la tragique aventure de la princesse hindoue, quelle part de vérité existait parmi le mensonge ?

Le coup frappé à la porte du salon par lord Shesbury surprit Orietta en ces angoissantes pensées. Tout discret qu'il fût, elle tressaillit, et



sa voix trembla en disant :

– Entrez.

Il vint au fauteuil où elle se trouvait assise et prit place à quelques pas d'elle.

– Êtes-vous un peu remise des émotions de cette matinée ? demanda-t-il avec la plus froide politesse.

– Non... pas encore. Il faudra beaucoup plus de temps. Car ne pensez pas, my lord, que, pendant ces cinq jours, je n'aie pas vécu dans l'angoisse, dans le tourment du doute ! Ne pensez pas que j'aie cédé sans lutte à la demande de cet homme !...

Une rougeur brûlante montait à son visage. Elle attachait un fier regard sur la physionomie de Walter, hautaine et impassible. Dans les yeux aux clartés chatoyantes, elle ne retrouvait plus la caresse amoureuse, la flamme ardente qui l'avaient si souvent éblouie.

– Tout d'abord, établissons bien une chose, dit lord Shesbury d'un ton net et glacé. Je vous crois incapable de mensonge, Orietta. Aussi ne vous

fais-je pas l'insulte de douter que vous ayez su conserver toute votre fierté à l'égard de Barford. Si je n'en étais pas certain, vous ne seriez pas ici. Quant à vos luttes morales, à vos angoisses, que peuvent-elles m'importer ? Je ne vois, moi, que le fait sec, brutal ; vous vous êtes enfuie de ma demeure, vous, ma fiancée, pour vous réfugier chez cet homme, et quatre jours après – au lendemain de la mort de sa femme – vous lui avez promis de l'épouser. De tout cela, il me faut les raisons. Pourquoi, d'abord, m'avez-vous fui ?

Pourquoi ? Mon Dieu, comment lui dire ?... Cependant, il avait le droit de demander l'explication d'une si étrange conduite...

– Mr Barford, à plusieurs reprises, avait essayé de me prévenir contre vous. Le lendemain de la fête, il le fit d'une façon plus pressante, en me donnant rendez-vous dans le kiosque de la grille des Cerfs, pour me fournir plus amples précisions... Justement, vous m'aviez blessée, inquiétée. Ce n'était pas la première fois... et j'avais, à certains moments, quelque crainte de votre nature...

– Je croyais avoir agi de façon à vous rassurer, dit-il d'un ton sarcastique.

Un éclair venait de passer dans ses yeux.

– ... Vous faites allusion, sans doute, à ma... vivacité, quand j'ai déchiré ce voile qui me déplaisait ?

– À cela... et à d'autres circonstances... Je craignais votre esprit de domination... je craignais...

Elle fit un effort pour continuer, en devenant plus rouge encore, sous le regard froidement sardonique.

– ... Oui, je craignais que vous fussiez incapable d'avoir pour moi l'affection que je souhaitais, parce que... je pensais que vous aviez aimé cette Hindoue et que peut-être vous ne l'oublieriez pas.

– Ah ! vous étiez jalouse d'Apsâra ? Il n'y avait pas de quoi, je vous l'assure !

Un dédain ironique passait dans l'accent de Walter.

– « Lui », qui avait deviné mon inquiétude,

vous montra à moi sous le plus affreux jour. Il alla jusqu'à me dire... qu'Apsâra n'était pas morte de mort naturelle.

– Mais c'est exact.

– Exact ?

Orietta se redressait, en regardant lord Shesbury avec une soudaine épouvante.

– Apsâra s'est tuée.

– Elle ?... Mais alors, ce n'est pas vous ?...

– Quoi ! cet être immonde aurait-il osé m'accuser ?

Les yeux de Walter étincelaient tout à coup, sous l'afflux de l'indignation.

– Oui...

– Et vous l'avez cru ?

– Pardonnez-moi, Walter !... Mais je vous avais vu si... si étrangement bouleversé, quand je parus devant vous avec ces voiles noirs... Je ne savais trop que penser... Quelque chose en moi se révoltait contre une telle accusation...

Elle baissait les yeux en frissonnant, sous le

regard chargé d'orgueilleuse colère.

– Oui... mais vous avez cru quand même, dit Walter avec une glaciale ironie. Je comprends, en effet, que vous ayez fui un tel personnage... Et encore, ce bon Barford ne s'est peut-être par borné à cette seule accusation. Ne m'a-t-il pas présenté à vous comme un habituel bourreau de femmes ?... Comme une sorte de Barbe-Bleue, semant sous ses pas les cadavres, ou tout au moins les cœurs des infortunées qui l'ont aimé ?

Elle inclina affirmativement la tête. Les mots s'étranglaient dans sa gorge contractée.

– Vous a-t-il encore donné quelques précisions à ce sujet ?

– Il m'a parlé d'une ranie hindoue...

– Que j'aurais encore tuée ?

– Que vous vous seriez arrangé pour faire condamner par des Hindous fanatiques, quand vous ne l'aviez plus aimée.

– Ah ! fort bien !... Et je ne vous demande pas si vous avez cru cela, naturellement ! On ne pouvait douter de la parole d'un Humphrey

Barford. Mieux valait, sans plus d'examen, laisser là l'homme auquel vous liait votre promesse de fiançailles – le laisser là sans souci de l'insulte que vous lui faisiez...

Une violence contenue vibrait dans la voix de Walter, allumait dans son regard une flamme inquiétante.

– ... Une insulte qu'un homme tel que moi n'accepte pas sans en tirer une réparation, donna Orietta ! Je vous avais assurée de mon amour ; vous n'aviez pas le droit de douter de moi sans preuves formelles.

– Eh bien ! soit, je reconnais que j'ai eu tort ! s'écria Orietta.

Le ton, l'air de lord Shesbury, son attitude d'altier dédain, commençaient d'éveiller chez elle une orgueilleuse révolte.

– ... Tort jusqu'à un certain point, toutefois. Car je vous connaissais bien peu, après tout. Autrefois, vous aviez été dur pour moi. Puis je vous ai vu si peu fraternel pour Rose... Et n'était-il pas naturel que je fusse inquiète, préoccupée,

au sujet de cette femme que vous entouriez de mystère?... au sujet de tout ce que je ne connaissais pas dans votre vie ? Vous pouvez me reprocher d'avoir cédé trop facilement aux suggestions de Mr Barford, mais n'oubliez pas que cet homme passait jusqu'alors pour le plus estimable, le plus sérieux qui fût au monde. Douter de sa parole ne serait, je pense, venu à l'esprit de personne...

– Non, il valait mieux douter de moi ! dit Walter avec une mordante raillerie. Mais si vous m'aviez réellement aimé, Orietta, vous n'auriez pas cru si facilement aux dires de Barford, qu'il n'appuyait d'aucune preuve.

Si elle l'avait aimé ? Qu'était-ce donc, cependant, que ce déchirement dont elle avait tant souffert, à Rockden-Manor, et qu'elle sentait maintenant encore ? Mais elle ne l'avouerait jamais à cet homme orgueilleux, qui essayait de l'accabler par ses reproches impitoyables !

– Je le répète, j'ai eu tort en cela ! dit-elle avec hauteur. Mais vous m'aviez donné des raisons de craindre... et, dans l'inexpérience de la jeunesse,

j'ai cédé à un affolement dont j'ai failli être la première victime. Il ne me reste plus, en vous priant de me pardonner, qu'à quitter cette demeure et à me retirer chez les Bénédictines, comme je vous le demandais ce matin.

– Vraiment, vous croyez qu'il ne vous reste que cela à faire ? Vous oubliez que, si vous avez traité légèrement votre promesse, je n'ai pas, moi, rompu nos fiançailles. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, vous m'avez fait une insulte grave en me fuyant pour vous réfugier à Rockden-Manor ; une autre, en acceptant d'épouser Barford, alors que vous étiez toujours ma fiancée... une autre, encore – et la pire – en croyant les calomnies de ce misérable. De tout cela, vous me devez réparation. Et quelle autre pourriez-vous me donner que le mariage ? Car si vous refusiez de m'épouser, je serais fondé à penser que vous me tenez encore pour l'homme sans honneur dont Barford vous a fait le portrait.

– Vous vous tromperiez, en ce cas ! Non, bien certainement, je n'ai plus de doute à ce sujet !

– Alors, je suppose que nous sommes



d'accord ?

– Pas pour le mariage ! Non, non !

Orietta se levait, d'un ardent mouvement. Ses yeux sombres, chargés de colère et de défi, s'attachaient sur le visage altier, rencontraient un regard de froide domination.

– Je ne peux plus vous épouser, lord Shesbury... parce que je sens que vous m'en voulez mortellement... que vous n'oublierez jamais...

– Ce me serait difficile, en effet. Quant à vous en vouloir, je ne le nie pas davantage. Mais, moralement, vous n'êtes pas libre de refuser. Il y a là pour vous une question d'honneur. Vous me devez réparation pour l'injure que vous m'avez faite. Et cette réparation, je l'exige.

– Vous l'exigez ! dit Orietta, frémissante de révolte.

Lord Shesbury venait de se lever à son tour. Dans leurs regards se voyait le même orgueilleux défi.

– Oui, je l'exige ! Et il se trouve qu'en

poursuivant là un but personnel, j'agis en même temps dans votre intérêt. Car n'oubliez pas que vous êtes mise dans une impasse. Par votre crédulité, votre inconséquence, vous avez risqué votre réputation, à tel point que si, maintenant, je ne vous épousais pas, on s'empresserait d'en conclure que je vous ai reconnue coupable. Or, il me déplairait que la femme choisie pour devenir ma compagne soit ainsi injustement déshonorée. Cette raison peut s'ajouter à celles que je vous ai données tout à l'heure, pour légitimer ma volonté de voir se conclure notre union.

Chacune des paroles prononcées par lord Shesbury pénétrait comme une pointe acérée dans l'âme d'Orietta. L'humiliation, la détresse, la révolte, bouillonnaient en cette âme jeune et ardente, qu'un peu d'indulgence, un peu de bonté, un pardon généreux, auraient si facilement conquise.

– Je ne veux pas de votre pitié, lord Shesbury !

Redressée, les yeux pleins de feu, tout le corps frémissant, Orietta devait, en ce moment, évoquer à l'esprit de Walter la petite fille d'autrefois, aux

farouches colères.

– ... Si l'on m'accable injustement, je saurai le supporter, puisque je suis innocente ! Mais devenir votre femme, en sachant que vous m'en voudrez toujours... non, non, pas cela !

– Il ne s'agit pas de vos préférences. Je vous somme d'accomplir la promesse de mariage que vous m'avez faite librement ; sinon, je vous tiens pour une femme sans parole et qui refuse de réparer ses torts.

– Eh bien ! soit, je vous la donne, cette réparation !

Elle jetait ces mots d'un ton vibrant de colère.

– ... Mais prenez garde, lord Shesbury ! Je ne serai pas une femme docilement pliée à vos volontés ! Rappelez-vous aussi que je suis, comme vous, de celles qui n'oublient pas, quand on les a blessées jusqu'au fond du cœur, ainsi que vous venez de le faire.

– Je me souviendrai de tout, ne craignez rien.

Une flamme d'orgueilleuse irritation luisait dans le regard de Walter. Mais, sur ses lèvres, se

dessinait un sourire où le sarcasme se mêlait au dédain.

– ... « On » vous a aussi, sans doute, prévenue que je serais un maître impitoyable ? Que je considérais les femmes comme des sortes d’esclaves, de jouets, d’êtres sans âme ? Cela est assez vrai. Elles-mêmes, d’ailleurs, m’ont donné lieu de les voir sous ce jour. Mais un peu de révolte ne serait pas pour me déplaire. La colère vous sied admirablement, du reste. Ne vous gênez donc pas pour essayer de résister à mes volontés, quand il vous en prendra le désir.

– Ce sera peut-être beaucoup plus que vous ne le souhaiteriez ! s’écria Orietta, emportée hors d’elle-même par ce dédaigneux sarcasme.

– Tant qu’il vous plaira... Tout est donc bien entendu. La date du mariage reste fixée comme auparavant, c’est-à-dire dans dix jours. Vous sentirez-vous en état de paraître ce soir au dîner ?

– J’aurais besoin encore d’un peu de repos.

– Eh bien ! alors, demain... La version de l’enlèvement a été répandue ici par mes soins.

Barford n'a pas intérêt à dévoiler la véritable, car il craindrait que je ne garde plus alors pour lui aucun ménagement. C'est, en effet, uniquement à cause de vous que je ne l'ai pas livré à la justice, pour détournement de mineure. Ainsi donc, du moment où vous restez ma fiancée, vous n'aurez à éprouver aucun embarras en vous retrouvant parmi mes hôtes.

Il s'inclina devant Orietta, qui restait immobile, les traits tendus, la bouche serrée.

– Ne m'offrez-vous pas la main ? demanda-t-il ironiquement.

Elle secoua la tête, en reculant de quelques pas. Son regard, en ce moment, avait bien l'expression farouche qui existait en celui de l'enfant bravant jadis le jeune lord Falsdone.

– Je viens de vous dire que vous m'aviez profondément blessée. En ce moment, il me serait impossible de faire ce geste.

Elle était maintenant très pâle. Et cette pâleur accusait l'altération produite par les émotions, les angoisses de ces quelques jours, sur ce visage

charmant.

La bouche de lord Shesbury, qui s'ouvrait pour quelque mordante réplique, se referma, frémissante. Le dur et sarcastique éclat du regard s'atténa. Mais la voix resta froide pour répondre :

– Comme il vous plaira.

## XV

À peine la porte était-elle refermée sur Walter qu'Orietta s'affaissait dans un fauteuil, à demi évanouie. La tension de ses nerfs avait été si forte, pendant cette scène, qu'elle demeura longtemps anéantie, presque sans pensée. Puis ce fut le retour de la souffrance, de l'orgueil blessé, de la bouillonnante révolte. Ah ! comme il l'avait humiliée ! En cela, Barford avait raison : il était vindicatif, sans pitié, dès que son orgueil se trouvait en jeu. Maintenant, il n'aimait plus sa fiancée, elle le comprenait bien : s'il tenait à l'épouser quand même, c'était par esprit de vengeance, pour la tenir à sa merci... et peut-être aussi parce qu'il déplairait à son amour-propre qu'on soupçonnât Orietta de lui avoir préféré un Humphrey Barford.

Une rougeur d'humiliation couvrit le visage de la jeune fille à cette pensée. Dans quelle

épouvantable aventure avait-elle été se jeter là ! Car, de quelque côté qu'elle se tournât, elle ne voyait qu'un abîme. Si elle n'épousait pas lord Shesbury, sa réputation était compromise ; en l'épousant, quelle existence serait la sienne, près d'un homme de ce caractère qui non seulement s'unissait à elle sans amour, mais encore avec une âme chargée de ressentiment ?

« Une impasse !... Oui, il l'a bien dit, en effet ! », songeait-elle en tordant ses mains brûlantes.

On frappa à sa porte. Elle se redressa, fit effort pour prendre une physionomie plus calme, avant de dire qu'on entrât. C'était Sarah Haggard, la femme de chambre de lady Rose. Elle venait informer donna Orietta que sa jeune maîtresse, trop souffrante pour quitter son appartement, demandait qu'elle vînt la voir.

– Vous direz à lady que je descends chez elle dans un moment, répondit Orietta.

Sarah se retira après un salut respectueux. Mais la jeune fille avait vu dans son regard une curiosité presque insolente. Elle songea avec un



frémissement :

« Oui, il a raison ! S’il acceptait de rompre nos fiançailles, on me lapiderait, moralement. Ainsi, en m’épousant, il me sauve des interprétations calomnieuses... Il me sauve ! Je devrais donc lui en être reconnaissante... et je n’ai que de la colère, que la plus atroce amertume dans le cœur, contre lui ! C’est que je sens bien qu’il agit non par générosité, mais dans un esprit de vengeance, et pour me tenir sous sa domination. »

Allons, il fallait qu’elle se calmât, qu’elle essayât d’éloigner, au moins momentanément, de si douloureuses pensées. Elle baigna d’eau fraîche son visage et descendit à l’appartement de Rose.

La fillette était couchée. Elle tendit les bras à son amie, en murmurant :

– Ma pauvre chérie !

Orietta l’embrassa avec tendresse. Du premier coup d’œil, elle avait retrouvé la Rose de naguère, affectueuse et fidèle.

– ... Par quelles émotions vous avez dû

passer ! L'affreux Humphrey ! Aurait-on pu jamais imaginer si odieuse hypocrisie ?

– Chère Rosy, j'ai tant souffert de cette pénible aventure que je vous demande de ne m'en parler jamais... jamais !

– Oh ! oui, mon amie, bien volontiers !... Quelle pauvre mine vous avez ! Comme nous allons bien vous soigner, vous aimer, pour vous faire oublier cela !

Orietta passa le reste de l'après-midi près de Rose, plus affectueuse qu'elle ne l'avait jamais été. Vers six heures, apparut lady Shesbury. Le fard, habilement disposé, dissimulant les ravages produits par les révélations de Walter, dont la dernière – l'enlèvement et la séquestration d'Orietta par le très honoré Mr Barford – n'avait pas été la moins rude pour cette femme aveuglément confiante, passionnément éprise et jalouse jusqu'à la haine de la jeune Italienne. Ce dernier sentiment n'était en rien diminué chez elle, comme le prouvait la lueur de son regard quand elle vit Orietta assise près de Rose. Mais elle ne le laissa pas autrement paraître et s'enquit

assez aimablement de la santé de la jeune fille, sans aucune allusion aux événements qui l'avaient éloignée pendant plusieurs jours de Falsdone-Hall. Cela était une règle de conduite tracée par lord Shesbury, ce jour même, à sa belle-mère et à ses hôtes.

– Ma fiancée, de par sa nature délicate et impressionnable, a beaucoup souffert de ces pénibles incidents, avait-il expliqué. Je désire donc qu'on ne lui en parle pas et qu'on n'en dise mot en sa présence.

Bien que tous, à Falsdone-Hall, fussent encore sous le coup de la stupéfaction causée par l'aventure d'Orietta et l'effondrement de la statue aux pieds d'argile qui avait nom Humphrey Barford, bien que ces faits singuliers fussent l'objet de toutes les conversations et de cent commentaires, personne n'eût osé tenir pour nul le mot d'ordre ainsi donné. On écarta aussi les insinuations de quelques méchantes langues ou de quelques âmes jalouses – parmi lesquelles Violet – tendant à noircir Orietta. Comme le déclara péremptoirement le duc de Farmouth,

lorsqu'on lui rapporta ces bruits, la fiancée d'un homme tel que lord Shesbury était inattaquable.

Quand Orietta reparut parmi les hôtes de Falsdone-Hall, elle fut donc accueillie avec le même empressement admirateur, la même amabilité, les mêmes adulations qu'auparavant. Cela lui facilita sa nouvelle attitude. Car, énergiquement, elle avait décidé de réagir, de marcher sur son cœur palpitant, d'écarter les souvenirs trop enivrants, comme les craintes trop poignantes. Il ne fallait pas que lord Shesbury crût qu'elle avait peur, ou qu'elle souffrait beaucoup. Il en serait trop heureux. Non, elle paraîtrait calme et gaie, elle se distrairait, elle se plairait aux hommages et à l'admiration qui venaient à elle dès qu'elle paraissait. Peu importait ce que lui coûtaient de tels efforts. Elle s'y habituerait et bientôt, sans doute, elle se serait fait un cœur indifférent, un cœur fier et lointain, cuirassé contre tout ce que lord Shesbury pourrait essayer de lui faire souffrir.

Aucun d'eux n'était revenu sur l'entretien orageux qui avait décidé du sort d'Orietta. On

remarquait peu leur froideur réciproque, dans la fièvre de mouvement, de distractions, qui s'emparait des invités de lord Shesbury, sous l'impulsion de lady Paméla. Celle-ci, après le premier affaissement, avait besoin de s'étourdir. Violet, ivre de regret et de jalousie, éprouvait le même désir. Il était, en outre, arrivé de nouveaux hôtes, parmi lesquels des princes de la famille royale. Dans cette atmosphère de plaisir et d'animation, les fiancés pouvaient plus facilement s'isoler l'un de l'autre.

Il arrivait cependant parfois que Walter fit avec Orietta une courte promenade dans les jardins – sans doute pour sauvegarder les apparences. Ils s'entretenaient de sujets divers : littérature, voyages, questions artistiques, avec une apparente liberté d'esprit. Deux jours seulement avant la cérémonie nuptiale, lord Shesbury fit allusion à celle-ci, en demandant à Orietta s'il lui plairait qu'ils partissent aussitôt pour le continent.

– Certes, je n'y vois pas d'inconvénients, répondit-elle avec froideur.

Ce voyage, dont elle s'était promis tant de joie !... Que serait-il, maintenant, près de ce Shesbury correct et froid qui n'avait pour elle qu'orgueilleux ressentiment et qu'elle ne pouvait plus que détester ?

« Ah ! toutes ces femmes m'envient ! songeait-elle, en voyant les regards jetés vers lord Shesbury. Moi aussi, j'ai été prise un moment par lui, comme un pauvre oiseau fasciné... Hélas, quel réveil après le rêve ! »

... Ce même jour, Ram-Sal se présenta devant son maître, tandis que celui-ci écrivait dans la bibliothèque. Sur un signe de lord Shesbury, il dit, en s'inclinant profondément ;

– Seigneur, Mario se présente, demandant à te parler.

– Mario ? Mario, le domestique de... ?

– Oui, seigneur.

– Qu'est-ce que cela signifie ? Ramsay m'a écrit que ces quatre misérables avaient quitté l'Angleterre... Fais-le entrer, mais fouille-le sérieusement auparavant

Quelques minutes plus tard, l'Hindou reparaisait de nouveau, suivi de Mario.

– Quelle raison vous amène ici, après la défense que j'ai faite à vous et à vos complices ? demanda brusquement lord Shesbury.

Mario, après un obséquieux salut, répondit nettement :

– Je viens faire des révélations complètes à Votre Seigneurie.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux me venger de Mr Barford, qui a essayé de me faire empoisonner par Ellen, avant son départ. Si je ne m'étais pas méfié, j'avais mon affaire... comme la pauvre Mrs Barford.

– Comment... Mrs Barford ?

– Oui, my lord. Ellen lui a administré une drogue, quand Mr Barford a jugé utile de se débarrasser d'elle... pour en épouser une autre. Mais si Votre Seigneurie le permet, je vais lui dire tout, depuis le commencement

– Allez, répondit laconiquement lord

Shesbury.

– J'étais, depuis cinq ans, au service de lord Cecil Shesbury, quand, un jour, Mr Barford me fit appeler chez lui et me révéla qu'il connaissait un secret de ma vie – un secret qui pouvait me conduire au bagne... Comment s'y était-il pris pour le savoir ? Je l'ignore, mais il n'y a pas son pareil, en fait d'adresse, d'ingéniosité, comme je le reconnus par la suite. De ce jour, je fus entre ses mains. C'était ce qu'il voulait. Il lui fallait un homme habile, intelligent et sans scrupule, pour les besognes criminelles ou louches qu'il préparait. J'avoue que ma conscience ne me pesait guère ; mais cet homme la pervertit complètement.

« Je devins un espion à ses gages, car il me payait assez largement. Je lui rapportais tout ce que disait, tout ce que faisait mon maître. Mais je m'instruisais aussi pour mon propre compte. Ainsi, je connus que Mr Barford, qui excitait sournoisement lady Shesbury contre son mari, racontait à celui-ci des mensonges au sujet de sa femme. De cette façon, il les éloignait l'un de



l'autre et, peu à peu, se faisait aimer de lady Shesbury. Ah ! elle fut bien prise... et bien leurrée !... Ce ne fut pas la seule, d'ailleurs. Votre Seigneurie sait peut-être ?...

– Je sais... Mais Mrs Barford ?

– Eh bien ! my lord, Mrs Barford n'est devenue folle que dans les cinq dernières années. Mais, auparavant, elle ne l'était pas plus que moi. Mon maître, quand il se donnait le plaisir de boire un peu plus que de raison, – ce n'était jamais que lorsqu'il était seul avec son fidèle Mario. – se laissait aller à quelques confidences plus intimes. Je compris ainsi qu'il avait dû « aider » à la mort de sir Ralph Fenbroke, et qu'il avait fait passer comme démente sa femme parfaitement saine d'esprit, parce qu'il craignait qu'elle le dénonçât et qu'en outre il entendait jouir seul de la fortune du défunt. Mais il ne voulait pas la faire mourir, parce que, tant qu'il était marié, il pouvait continuer de promettre à ses victimes le mariage pour le moment où il deviendrait veuf. Cela, disait-il, lui donnait près d'elle un air de respectabilité.

– L’infâme personnage ! murmura lord Shesbury avec dégoût.

– Mais, pour donna Orietta, il voulait l’épouser, d’abord parce qu’il se rendait bien compte qu’elle ne l’écouterait pas autrement... et ensuite par haine de Votre Seigneurie. Aussi, Ellen avait-elle reçu l’ordre, dès que donna Orietta serait entrée à Rockden-Manor, de mêler à la nourriture de la prisonnière un poison toujours prêt à cet effet.

– Et l’ignoble femme le fit ?

– Elle le fit, my lord. J’entendis la discussion qu’elle avait à ce sujet avec son mari. Drake ne valait pas mieux qu’elle, mais il était plus trembleur. Il lui disait qu’elle les ferait tous pendre, à quoi elle répondait cyniquement qu’après tout ce qu’ils avaient déjà fait, ils ne risquaient rien de continuer, puisqu’on ne les pendrait pas plusieurs fois. C’est une terrible créature, Votre Seigneurie... et qui aurait tué tout le genre humain, par dévouement à Mr Barford.

– Vous n’avez jamais vu Mrs Barford ?

– Jamais, my lord... Ellen seule entrait chez elle. Mais, dans les dernières années, je l'entendais parfois crier, gémir, quand je passais sous sa fenêtre. Je ne suis pas sensible, mais, quand même, cela me faisait quelque chose. Lui n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Il ne parlait jamais d'elle, sinon quand il était dans ses jours d'ivrognerie. Alors, toute sa vilaine nature s'en donnait à cœur joie. Ah ! il n'était plus question d'hypocrisie ! Le masque tombait, on voyait l'homme véritable... et j'en avais quelquefois la nausée, si bas que je sois tombé moi-même.

– Ce fut vous qu'il chargea de me tuer, à trois reprises ?

La face de l'Italien se contracta et blêmit un peu,

– My lord... je... Votre Seigneurie prendra en considération que je viens spontanément...

– Oui, si vous parlez avec franchise.

– Eh bien ! j'avoue, my lord... Il m'avait promis, chaque fois, une très grosse somme, qu'il me remit, d'ailleurs, et il me disait : « Quand je

serai lord Shesbury, je te donnerai une fortune et le nommerai mon premier intendant. » Cela m'avait ébloui... et puis, je n'avais guère de scrupule. Là où il m'en vint un peu, c'est quand je vis donna Orietta prête à devenir la femme de ce monstre. J'eus le tort de dire un mot sur ce sujet devant Ellen... Sans doute Mr Barford jugea-t-il que je pouvais un jour devenir dangereux pour lui, si ma conscience n'était plus aussi facile à endormir. Voilà pourquoi il tenta de m'empoisonner, l'autre jour. Mais quelque chose m'avait donné l'éveil. Je fis comme si je ne m'étais aperçu de rien. Je m'embarquai avec lui et les Drake, je les quittai à Boulogne en disant que j'allais probablement partir pour l'Amérique... et je repris le bateau pour l'Angleterre, bien résolu à donner, par mes révélations, une arme plus forte à Votre Seigneurie, au cas où elle voudrait anéantir complètement ce criminel.

– C'est bien. Je vous tiens compte de vos aveux ; mais quittez l'Angleterre, comme je vous l'ai ordonné.

- Je partirai demain pour New York, my lord.
- Écrivez ce que vous venez de me révéler et signez-le.

Ram-Sal qui, sur un geste de son maître, était demeuré debout, à quelques pas derrière le valet, conduisit celui-ci à une table. Quand lord Shesbury eut relu ces aveux, il le congédia, alla renfermer le précieux papier avec les autres documents concernant Humphrey Barford, puis revint à la bibliothèque. Sa physionomie était sombre et presque douloureuse. Il murmura, d'un ton d'âpre colère :

« Elle a été sur le point de l'épouser !... Comment n'a-t-elle pas eu l'intuition de son ignominie ? Me serais-je trompé ? Serait-elle une femme comme tant d'autres ? »

Il s'avança jusqu'au seuil d'une des portes-fenêtres. À ce moment arrivait sur la terrasse un groupe de joueurs de tennis. Orietta en faisait partie. Rose, animée, les yeux éblouissants, elle était entourée d'une véritable petite cour masculine où se distinguait, par son empressement, un des princes hôtes du marquis

de Shesbury. Mais, à la vue de Walter, une ombre sembla éteindre l'éclat de ses yeux admirables ; le jeune et charmant sourire disparut, pendant quelques secondes, des lèvres délicatement modelées. Puis les paupières s'abaissèrent, frémissantes. Orietta venait de voir, dans les changeantes prunelles aux reflets d'or, la flamme brûlante qu'elle connaissait bien, et qu'elle n'avait plus revue depuis que Walter était venu la chercher à Rock-den-Manor.

Ce fut très fugitif. Lord Shesbury, aussitôt, répondit en souriant à son hôte princier, qui parlait avec enthousiasme d'une partie où donna Orietta, sa partenaire, venait de réussir un coup étonnant. Puis les joueurs regagnèrent leur appartement pour changer de tenue. Orietta renvoya la femme de chambre, en déclarant qu'elle s'habillerait seule. Tout son entrain – factice, hélas ! – était tombé.

Un effroi s'insinuait en elle : la crainte de Walter... non de celui qu'elle avait vu irrité, impitoyable, mais de l'autre, qu'elle avait connu charmeur redoutable, qui avait pris son cœur, qui

avait fait d'elle une amoureuse captive. Ah ! cependant, à aucun prix, il ne fallait qu'elle retombât sous le joug de ce maître orgueilleux, qui ne l'avait jamais aimée, – il venait de le prouver par sa froide dureté, – mais qui voulait la tenir sous sa domination, la voir vaincue à ses pieds. Jamais cela ! Jamais !

« Ce qu'il aime en vous, c'est uniquement votre beauté. Le cœur, l'âme, les délicatesses de votre conscience, que lui importe ! »

Ces paroles d'Humphrey Barford se présentaient à son esprit, s'y inscrivaient en traits de feu. Peut-être, là encore, le misérable n'avait-il pas menti ?

« Et c'est après-demain... après-demain que je deviendrai sa femme ! », songeait-elle avec un frisson de détresse.

## XVI

Le lendemain, avant le lunch, lady Shesbury, mandée par son beau-fils dans la bibliothèque, fut mise au courant des révélations de Mario. Walter voulait ainsi extirper ce qui pouvait rester d'attachement, d'illusion ou de doute, chez cette femme, pour Humphrey Barford. Ce fut en effet, un coup suprême. Pâle et défaite, elle remonta chez elle et dut se faire excuser pour le lunch, en prétextant un malaise subit.

Lord Shesbury fit part aussi à quelques-uns de ses hôtes – entre autres au duc de Farmouth, qui avait quelques liens de parenté avec lui et Humphrey – des aveux de Mario et de l'accusation écrite par la malheureuse Valeria. Il n'avait pas voulu, dit-il, le livrer à la justice, à cause de l'énorme scandale que ce procès aurait soulevé dans le royaume, de par la personnalité du coupable et le rang des femmes victimes de sa



fourberie. Mais il le ferait surveiller de près, pour l'empêcher désormais de nuire.

Il fut approuvé par ses interlocuteurs qui, tous, s'engagèrent à garder ce secret, en répandant seulement la vérité au sujet de la nature fourbe et vicieuse du très estimé Barford.

Les préparatifs pour la cérémonie du lendemain étaient terminés. Les femmes de chambre avaient dans l'appartement de la fiancée la robe nuptiale, en somptueux brocart blanc, le voile de point d'Angleterre qu'avait porté la mère de Walter, la jolie princesse russe morte de chagrin. Lord Shesbury avait fait remettre à Orietta des rangs de perles d'un merveilleux orient, dont il désirait qu'elle se parât le lendemain. Oui, tout était prêt pour le sacrifice. Et elle-même, ce matin, avait été trouver le chapelain. Elle avait essayé d'ouvrir son cœur, de laisser voir ses angoisses et son bouleversement intérieur. Mais, depuis deux mois, l'orgueil était maître de son âme. Orgueil de lutter contre la volonté et le prestige de lord Shesbury, d'abord... puis, quand elle y avait cédé, orgueil de se voir

choisie par lui, admirée, entourée d'attentions et de sentir qu'elle était enviée par les femmes, placée sur un piédestal par les hommes non seulement pour la beauté, mais encore par ce choix d'un des premiers seigneurs d'Angleterre... orgueil profondément blessé enfin par les événements, par le hautain ressentiment de Walter et cette dure, impérieuse exigence, qui l'obligeait à l'accomplissement de la promesse des fiançailles. De ce fond de l'âme où gisent les mauvais instincts de la nature, avaient surgi la colère et la révolte qui autrefois faisaient, à certains instants, d'Orietta enfant, une sorte de petit démon. L'approche du moment où elle serait unie à Walter semblait encore surexciter ces fâcheux sentiments. Aussi, quand le vieux chapelain parla de l'obéissance, du dévouement, de l'affection qu'elle devrait à son mari, répliqua-t-elle avec véhémence :

– Non, mon père, non... je ne dois pas d'affection à un homme qui m'épouse par esprit de vengeance et de qui, moralement, tout me sépare ! Ce qu'il voudrait, c'est me réduire à n'être qu'une pâte molle sous ses doigts, une

volonté annihilée par sa volonté, une âme esclave et veule. Mais qu'il n'attende pas cela de moi... jamais !

Sur ces mots, Orietta quitta le vieillard stupéfait, bouleversé devant la révélation de tels orages en cette jeune âme, et songeant que peut-être ses appréhensions n'étaient pas vaines, car nul ne connaissait bien la nature de cet inquiétant, énigmatique lord Shesbury.

\*

Ce fut en ces dispositions qu'Orietta se présenta, le lendemain, dans la chapelle de Falsdone-Hall, au bras du duc de Farmouth, qui remplaçait son père.

Pendant la cérémonie, elle se raidit farouchement contre toute émotion. Son cœur demeura fermé aux pieuses exhortations du prélat qui donnait aux nouveaux époux la bénédiction nuptiale. Très pâle et froide en apparence comme une belle statue, elle assista aux rites liturgiques

avec une sorte d'inconscience, n'ayant dans l'esprit que cette pensée : « Je veux lui montrer que, si j'accepte cette réparation qu'il m'impose, je n'entends pas pour cela courber la tête devant lui, et que je saurai souffrir dignement. »

Après la cérémonie, les invités vinrent saluer les nouveaux époux dans la galerie de marbre. La toilette de la mariée excitait l'admiration et l'envie des femmes ; les hommes trouvaient qu'Orietta, en dépit de sa pâleur, n'avait jamais paru d'un charme plus saisissant.

– Il y a de belles femmes, et quelques-unes délicieuses, dans la galerie de portraits des Falsdone, disait le duc de Farmouth, mais celle-là les éclipse toutes... comme lord Walter lui-même semble avoir réuni en sa personne tous les dons de ses ascendants.

Lady Rose était là, tout émue, vêtue de blanc comme les trois autres demoiselles d'honneur : Faustina, Natacha Sanzof et lady Victoria, la petite-fille du vieux duc. Au début de ses fiançailles, Orietta avait demandé à Walter d'avoir une des jeunes comtesses Sanzof pour

l'accompagner à l'autel, et il avait cédé avec empressement à ce désir, comme à tous les souhaits qu'elle formulait alors. C'était elle qui avait choisi la Suisse et l'Italie pour le voyage de noces, elle qui avait noté les villes où elle désirait plus particulièrement s'arrêter.

– Je les connais toutes, ma très chère, disait Walter. Quelles qu'elles soient, il me sera toujours infiniment agréable de les revoir avec vous, de vous les faire connaître.

Il y avait si peu de temps qu'il parlait ainsi... et qu'elle l'écoutait avec une joie enivrée ! Si peu de temps !

Orietta alla quitter son voile pour assister au lunch, après lequel les invités se dispersèrent dans la galerie, les salons et les jardins. La nouvelle lady Shesbury disparut, après avoir embrassé Rose, Faustina, et serré la main de lady Paméla. Elle avait gagné l'appartement qui serait désormais le sien, quand elle résiderait à Falsdone-Hall. Il comprenait les pièces faisant suite à la bibliothèque, dans l'aile du sud, et une partie du premier étage de ce bâtiment Walter

avait fait apporter peu de changements à sa décoration, qui datait du XVIII<sup>e</sup> siècle et dont la somptuosité s'unissait au goût le plus délicat. La première femme de lord Cecil avait habité là. Mais lady Paméla s'était heurtée à un refus formel quand elle avait demandé à son mari de lui laisser occuper ces pièces, fermées après la mort de lady Sandra.

Orietta s'arrêta dans un petit salon que l'on citait comme une des merveilles du château. Son plafond en coupole était décoré de délicates peintures représentant des nymphes dansant autour d'une statue de l'Amour. Sur les dessus de portes, des nymphes encore, butinant parmi les fleurs ou dormant au bord d'un étang. Les sculptures des boiseries, les ciselures des bronzes étaient des merveilles, dignes d'être associées aux tapisseries de Beauvais, aux meubles de Riesener et d'Æben, autrefois faits par les célèbres ébénistes pour une lady Shesbury d'alors, qui avait passé sa jeunesse à la cour de France.

Mais, à tout cela, Orietta ne prêta pas

attention. Elle s'avança jusqu'à une porte-fenêtre ouverte, pour offrir son front brûlant à l'air humide, rafraîchi par une pluie nocturne.

C'en était fait... elle s'appelait maintenant lady Shesbury. Dans une heure, elle partirait avec lui... Ils seraient seuls tous deux. Jusqu'alors, dans l'incessant mouvement de distractions qui l'entraînait, elle n'avait pas voulu réfléchir à cela ; elle s'était même étourdie volontairement, pour n'y point penser. Mais il fallait quand même arriver à ce moment.. Seule avec lui !

Elle frissonnait d'angoisse, de détresse, plus encore que de cette fraîcheur humide qui caressait le cou délicat sur lequel se reflétait le pur orient des perles et pénétrait à travers le brocart de la robe.

Seule ! Personne n'aurait le droit de la défendre, de se mettre entre elle et lui – personne, puisque don Alberto, hélas ! ne comptait guère plus que s'il eût été déjà un cadavre. Lord Shesbury était maître de la conduire où il voudrait, de lui imposer telle existence qui lui conviendrait.

« Maître ? Non, non, non ! » pensa-t-elle, soulevée par une tempête de révolte.

Un bruit léger de porte qui s'ouvre la fit se retourner. Elle tressaillit à la vue de Walter, déjà en costume de voyage.

– Quelle imprudence, Orietta ! Comment, si peu couverte, vous exposez-vous à cet air très rafraîchi ?

– Je n'y faisais pas attention... J'avais trop chaud...

– Raison de plus ! Vous risquez de prendre un refroidissement sérieux.

– Je serais désolée de vous donner cet ennui.

Elle mettait dans ses paroles tout ce qu'elle pouvait de froideur ironique, en détournant son regard, car elle avait peur de ses yeux dont elle venait de rencontrer la flamme ardente, éblouissante.

– Ce serait plus qu'un ennui, vous devez vous en douter.

– Beaucoup plus, en effet... quelque chose de souverainement désagréable. Je le comprends très



bien.

– Pourquoi prenez-vous ce ton-là, Orietta ?... Nous avons eu un différend grave, mais je suis très désireux de vous le faire oublier.

– Ah !... Vous oublierez, vous, lord Shesbury ? Cette fois, elle le regardait, et avec un tel air de défi que Walter eut un frémissement de colère.

– Pourquoi paraissez-vous en douter ?

– Parce que vous m’avez dit que vous m’en voudriez toujours.

– Il dépendra de vous de me faire changer d’avis.

– De moi ? Comment cela ?

– Eh bien ! tout d’abord, si vous quittez cette attitude de combat, qui me rappelle trop certaine petite fille fort désagréable dont je ne voudrais pas retrouver chez ma femme le détestable caractère...

– Il est regrettable pour vous que cette petite fille-là existe toujours en moi et n’ait pas envie de mourir.

– Il me faudra donc mater ce jeune démon – tâche facile, j’en suis persuadé.

Il s’avançait, en parlant ainsi, d’un ton où l’ironie se mêlait à une sourde colère, à une émotion violente qui se reflétait dans son regard.

– À l’aide des procédés d’autrefois ? dit Orietta avec une sorte de rire mordant, lequel s’étrangla à demi dans sa gorge.

– Non, ma chère, je ne serai pas si discourtois... bien que, à vrai dire, vous vous conduisiez en ce moment comme une enfant inconsciente. Mais je veux bien faire la part des émotions que vous avez traversées, ainsi que de votre âge et votre inexpérience. Je veux bien tout oublier, Orietta... pour que nous ne songions plus qu’à nous aimer.

Sa main s’étendait, se posait en un geste d’impérieuse caresse sur la chevelure soyeuse où les perles se mêlaient aux fleurs nuptiales. Mais Orietta s’écarta brusquement, avec un regard de farouche fierté, à laquelle se mêlait une sorte d’épouvante.

– Moi, je n’oublie pas... je n’oublierai jamais ! Nous aimer ? Mon cœur ne se donne pas ainsi au commandement... et vous avez fait ce qu’il fallait pour l’éloigner de vous. J’ai désiré loyalement rompre nos fiançailles, vous ne l’avez pas voulu, vous m’avez moralement obligée à ce mariage. Eh bien ! sachez que ce que vous m’inspirez maintenant, c’est... c’est de l’éloignement... pire que cela...

Elle reculait encore, tremblante des pieds à la tête, baissant les yeux sous le regard où montait un redoutable orage.

– Prenez garde à vos paroles, Orietta ! Il était devenu très pâle et, dans la face tendue, les yeux avaient un éclat violent, presque insoutenable.

– ... Elles sont très graves... et, si elles ne dépassent pas votre pensée, notre existence en sera inévitablement changée.

– Elles ne la dépassent pas.

La réponse fut faite d’une voix un peu basse et altérée.

Lord Shesbury se détourna, fit quelques pas

dans la pièce et revint à la jeune femme restée immobile, toujours dressée en son attitude de combat.

– Quelque mauvaise opinion que vous ayez de moi, je ne suis pas homme à me prévaloir de mes droits, après les mots que vous venez de prononcer. Mais c'est une insulte nouvelle que vous me faites là, Orietta... et la pire de toutes pour moi. Je vous le dis loyalement, j'en tirerai vengeance... et le jour où vous me crierez miséricorde, ce n'est pas un pardon que je vous accorderai, mais une revanche que je prendrai.

Il tourna les talons, sur ces mots, et quitta la pièce.

Orietta s'appuya au mur, à demi défaillante. Une terreur, un affolement, s'emparaient d'elle. Qu'avait-il voulu dire ? Quelle vengeance ?

Mais une femme de chambre apparut, venant la prévenir que lord Shesbury la priait de se préparer promptement pour le départ. Et, d'un énergique effort, Orietta se fit un masque fier, impassible, qu'elle devrait maintenant porter

toujours, quels que fussent les déchirements de son cœur.

## XVII

Quelque changement fut apporté par Walter au programme du voyage, tel qu'il avait été convenu pendant les fiançailles. Lord et lady Shesbury gagnèrent directement l'Italie et s'arrêtèrent quelques jours à Florence.

Walter fit visiter à sa femme les musées et les monuments célèbres il se montra le cicérone le plus érudit et le plus intéressant, en même temps qu'un compagnon irréprochablement et froidement courtois, comme il l'était depuis le moment où ils avaient quitté Falsdone-Hall.

Le second jour après leur arrivée, il la mena au théâtre Alfieri. Elle vit et entendit la belle Carlotta Dosi, dont la voix chaude et passionnée s'alliait si bien avec les ardents yeux noirs. Elle vit ces yeux s'arrêter sur la loge de lord Shesbury et sans cesse y revenir, comme attirés par une fascination. Et, jetant un rapide coup d'œil sur

son mari, Orietta s'aperçut qu'il souriait en regardant Carlotta. À l'entracte, il dit à sa femme :

– Remarquable, cette Dosi, n'est-ce pas ? Je l'ai connue, il y a quelques années : sa voix était déjà fort intéressante, mais elle a pris de l'ampleur et de l'autorité depuis lors. Quant à sa beauté, elle est maintenant dans tout son éclat... Oui, réellement une fort jolie femme.

Orietta eut l'impression d'une petite pointe cruelle qui s'enfonçait dans son cœur. Mais elle ne laissa rien paraître du sentiment pénible qui venait de s'éveiller en elle. Dès qu'elle se trouvait en présence de Walter, elle s'appliquait à garder un air d'indifférence polie, tout en prenant intérêt à sa conversation ou à ce qu'il lui montrait. Tous deux avaient adopté une attitude de correction mondaine dont ils ne se départaient jamais dans leurs tête-à-tête, d'ailleurs assez rares, en dehors des repas et de la promenade.

Le lendemain de la soirée à l'Alfieri, lord Shesbury, qui devait conduire sa femme aux Caséines, la célèbre promenade de Florence,

arriva un peu en retard sur l'heure convenue. Il s'en excusa courtoisement, en ajoutant :

– Je me suis laissé retarder, tandis que je causais avec Carlotta Dosi. Elle a une maison charmante et son jardin renferme, je crois, les plus beaux rosiers de Florence. Aussi désirait-elle me les faire admirer.

Orietta ne releva pas ces paroles qui, pourtant, venaient de faire pénétrer plus profondément la pointe dans son cœur palpitant. Il lui importait peu, vraiment, qu'il allât rendre visite à cette Carlotta, dont il avait loué avec une certaine chaleur la voix et la beauté. Non, rien ne lui importait de ce qu'il pouvait faire maintenant.

Ce même jour, à la fin du dîner, lord Shesbury demanda à sa femme :

– Voulez-vous venir ce soir à l'Alfieri ?

– Non, merci... je me sens un peu fatiguée, répondit-elle avec quelque sécheresse.

Il n'insista pas et peu après prit congé.

« Il y est allé, pensa-t-elle avec un petit frisson intérieur, tandis qu'elle s'asseyait, solitaire, dans



le salon faisant partie de leur appartement Il veut la voir et l'entendre encore. »

Et, quoi qu'elle fit pour se distraire, de cette hantise pendant les longues heures de la soirée, de la nuit presque sans sommeil, elle revit sans cesse les beaux yeux passionnés de Carlotta attachés sur lord Shesbury. Vers le matin, elle tomba dans une lourde somnolence, d'où elle fut tirée par la violence d'un cauchemar qui lui représentait Apsâra bondissant sur elle, un poignard à la main, une haine meurtrière flambant dans ses prunelles sombres. Près d'elle ricanait Humphrey Barford, qui disait : « Je vous avais prévenue... Il ne vous aimera jamais, il brise le cœur de toutes celles qui l'aiment, et elles meurent de désespoir. »

Longtemps, elle demeura tremblante, après ce terrible rêve, et elle ne put se rendormir.

Quand donc, enfin, tous ces odieux souvenirs la quitteraient-ils ? Quand donc aurait-elle calmé sa pauvre âme bouleversée, qui se débattait dans un si étrange chaos de sentiments ?

Comme ce jour était un dimanche, elle décida

d'assister à la grand-messe à Santa-Maria del Fiore. Encore sous l'impression de sa pénible nuit, elle pria avec plus de ferveur qu'elle n'en avait coutume depuis quelque temps. Mais tandis qu'elle suppliait Dieu de lui donner la force de supporter sa douloureuse existence, elle entendit en elle cette question : N'es-tu pas coupable, toi, d'abord ? »

Aussitôt, l'orgueil regimba à cette pensée. Coupable ? Qu'allait-elle imaginer là ? Elle avait, il est vrai, cru trop vite aux dires de Barford... mais, après tout, lord Shesbury ne lui avait-il pas donné quelques raisons de le faire ? Et ensuite, comme il avait été dur... comme il l'avait humiliée !

« Tu l'as défié par ton attitude, par tes paroles, disait la voix. Il avait le droit de se trouver offensé par ta fuite, qui le mettait dans une situation pénible pour son amour-propre, et qui le blessait peut-être profondément au cœur, s'il t'aimait. »

Lui, l'aimer ? Allons donc ! Il s'aimait trop lui-même, le beau Shesbury, l'idole encensée !

Elle lui avait plu quelque temps, il s'était amusé à l'éblouir, à la prendre dans ses filets... il aurait voulu surtout réduire sa fierté, faire d'elle une adoratrice aveugle, une esclave sans âme... N'avait-il pas reconnu lui-même que les femmes étaient cela pour lui, pendant l'orageuse explication qu'il avait eue avec sa fiancée, au retour de Rockden-Manor ?

« Propos d'homme irrité, qui allaient au-delà de sa pensée », murmurait la voix.

Non, non, ce devait être son opinion exacte. Elle ne pouvait donc pas céder un pouce de sa fierté devant lui. Il fallait qu'elle lui tînt tête à quelque prix que ce fût... Et elle l'avait fait jusqu'au bout. Elle n'était pas tombée dans le piège qu'il lui tendait, en lui offrant un prétendu oubli, après lui avoir affirmé quelques jours auparavant qu'il lui en voudrait toujours. Elle l'avait repoussé... et, de cela non plus, elle ne se repentait pas.

La voix se tut, étouffée par la violente protestation de l'orgueil. Orietta sortit de l'église sans que son âme eût reçu aucun apaisement. Elle

monta dans la voiture qui l'attendait et donna l'ordre qu'on la ramenât à l'hôtel.

Le superbe équipage, – lord Shesbury se faisait toujours suivre, dans ses déplacements, de ses voitures et de ses chevaux préférés, – la merveilleuse beauté, l'élégance aristocratique de la jeune femme qui l'occupait, excitaient au passage l'attention admirative des promeneurs. Orietta, indifférente, laissait errer autour d'elle un regard de pensive mélancolie. Tout à coup, elle tressaillit. Un cavalier et une amazone venaient de dépasser la voiture. Lui avait salué. Lui... lord Shesbury. L'amazone... Cette taille souple, un peu forte, bien prise dans le costume de drap noir, ces lourds cheveux bruns débordant du petit chapeau... Oui, ce devait être Carlotta Dosi.

« Eh bien ! qu'il se promène tant qu'il voudra avec cette femme... Cela m'est vraiment bien indifférent », songea Orietta, dont les tempes battaient sous l'afflux d'une émotion violente.

Quand, ayant changé de robe, elle entra dans le salon quelques minutes avant le déjeuner, elle y trouva lord Shesbury qui lisait des journaux. Il

se leva, lui baisa la main et demanda :

– Vous avez été entendre îa messe à Santa-Maria del Fiore ?

– Oui et j’y ai eu un très bel office... Vous avez fait une agréable promenade ?

– Très agréable. La Dosi est assez bonne écuyère ; mais mon fougueux Mahmoud fait peur à son cheval... Je regrette que vous ne l’ayez pas entendue hier soir ; elle s’est surpassée, au point d’en être étonnée elle-même, comme elle me l’a avoué pendant que nous soupions. Aussi l’enthousiasme de la salle était-il presque délirant.

– Ah ! vraiment ! dit Orietta d’un ton de calme indifférence. Et elle s’assit près d’une table, en ajoutant :

– Voulez-vous me passer un journal, Walter ?

... Ils quittèrent Florence quatre jours plus tard pour gagner Pérouse, d’où ils devaient se rendre à Faletti.

Orietta n’avait guère vu Walter qu’aux heures

des repas et pendant une courte promenade dans l'après-midi. Il ne lui avait plus offert de la conduire au théâtre et, dès le dîner terminé, prenait congé d'elle. Ces journées avaient paru interminables à la jeune femme ; mais elle se répétait avec une farouche énergie que cela était bien ainsi, que la présence de Walter lui était plus intolérable que toute autre chose.

Elle avait écrit à don Alberto pour l'informer de leur prochaine visite. Avec Walter, elle partit en voiture de Pérouse et arriva dans l'après-midi au petit village où s'était écoulée sa première enfance. La voiture passa devant l'humble demeure d'Angiolina. À cette vue, Orietta évoqua avec une émotion profonde les années vécues là, années heureuses, années de paisible insouciance, dans cette pauvre maison où le nécessaire même manquait parfois. Une bonne et simple paysanne l'avait aimée ici, de tout son cœur. Cela ne valait-il pas mieux que l'opulence où elle vivait maintenant, avec une âme meurtrie et révoltée ?

Des larmes venaient à ses yeux, mais elle les refoula énergiquement. Ah ! que jamais... jamais,

surtout, « il » ne la vît pleurer !

La voiture s'arrêta devant la villa Farnella. Orietta et Walter passèrent la grille rouillée, qui restait toujours ouverte. Et ouverte aussi était la porte du logis, sur le vestibule délabré. Dans l'ombre fraîche de celui-ci, lord Shesbury et la jeune femme aperçurent le vieux domestique roux, boiteux et voûté, qui dormait, étendu à même les dalles.

– Voyons d'abord si don Alberto est dans la même salle où j'ai été reçu l'année dernière, dit lord Shesbury avec un regard de dégoût vers l'homme enveloppé dans un tablier graisseux et dont les pieds noirâtres sortaient à demi de vieilles pantoufles déchirées.

Il ouvrit une porte et Orietta le suivit, le cœur serré devant ce délabrement, cette ruine des choses qui était peut-être la conséquence des ruines d'une âme.

Don Alberto se trouvait dans la sombre salle, face au jardin couvert d'ombre qu'on discernait à peine à travers les vitres poussiéreuses. Il appuyait contre un vieil oreiller recouvert

d'indienne sa tête aux rares cheveux gris et fermait les paupières sur ses yeux, maintenant presque sans regard.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– Votre fille et votre gendre, don Alberto, répondit Walter.

– Ah ! ma fille !... Approchez, je vous prie, mon enfant.

Orietta, péniblement émue, vint à lui et prit la main qu'il lui tendait d'un geste hésitant.

– Je suis bien heureuse de vous connaître, mon père !

Il tressaillit et une lueur passa dans le regard qu'il levait sur la jeune femme.

– La voix de Béatrice ! Comme vous avez sa voix ! Quels souvenirs vous me rappelez ! Son maigre visage frémissait.

– ... Asseyez-vous, mon enfant. Vous aussi, lord Shesbury.

Il serrait la main de Walter entre ses doigts glacés, d'une maigreur squelettique.



Non sans difficulté, lord Shesbury trouva deux sièges où l'on pouvait prendre place sans danger de choir. Don Alberto dit amèrement :

– Cette demeure fut autrefois belle et animée. Mon père me disait : « Tu relèveras notre race, Alberto. » Hélas ! hélas !

Il courba tristement la tête. Pendant un moment, ce fut un silence embarrassant, douloureux, que Walter rompit en parlant de Florence. Don Alberto, par un visible effort, parut s'intéresser à ce qu'il disait. Puis, au bout d'un moment, lord Shesbury se leva en disant qu'il allait fumer une cigarette dans le jardin.

Orietta se trouva seule avec son père. Il chercha sa main, la serra faiblement en murmurant :

– Pauvre enfant !... Je n'ai pas rempli mon devoir envers toi ! Je n'ai pas eu ce courage !... Dis-moi, es-tu heureuse ? Dans la lettre où tu m'annonçais tes fiançailles, tu me parlais de ton bonheur...

– Je ne connaissais pas encore lord Shesbury

comme je le connais aujourd'hui ! La voix âpre, douloureuse, fit tressaillir don Alberto.

– Quoi, déjà ?... Déjà tu souffres par lui ? Toi aussi, toi aussi, tu souffres ! Est-il donc comme son père, mon Dieu ?

– Son père était bon et lui ne l'est pas ! dît ardemment Orietta. Il a voulu briser ma fierté, me traiter comme une coupable, alors que j'avais seulement eu le tort d'écouter, de croire ce que disait de lui – avec les apparences de la vérité – un homme honoré de tous. Or, je n'ai pas un caractère à supporter cela... jamais !

– Cette voix... cette voix ! murmura don Alberto. Et « sa » nature aussi...

Il soupira, en serrant plus fort la main d'Orietta, qui frémissait dans la sienne.

– Enfant, tu es la fille de deux grands orgueilleux... Prends garde de ne pas perdre ta vie comme ils l'ont fait... Prends garde, je te le dis, moi qui suis sur le bord de la tombe et qui me repens...

Un rauque sanglot lui monta à la gorge. Il se

tut et tomba dans une sorte d'affaissement, en continuant de tenir la main d'Orietta. Ils formaient ainsi un groupe étrange : lui, le malade, pâle, décharné, enveloppé d'une vieille robe de chambre couverte de taches ; elle, dans toute sa radieuse beauté, dans toute sa grâce de femme élégante, plus saisissante encore dans le délabrement, la triste pauvreté de cette salle où vivait le dernier des comtes Farnella.

Quand lord Shesbury reparut, il trouva son beau-père et sa femme silencieux, se tenant toujours la main. Une ombre douloureuse couvrait le regard d'Orietta. Mais, à la vue de Walter, la jeune femme domina l'émotion qui l'étreignait encore. Don Alberto dit d'une voix basse et fatiguée :

– Je voudrais vous offrir des rafraîchissements... Mais il n'y a rien, ici...

– Ne vous préoccupez pas de cela, je vous en prie, dit lord Shesbury. Nous allons d'ailleurs reprendre le chemin de Pérouse, car une plus longue visite vous fatiguerait...

Il venait, d'un coup d'œil, de constater

l'attitude affaissée du malade.

– Oui, je suis très faible... et cette enfant a éveillé en moi des émotions... des souvenirs...

À ces mots, une douceur mélancolique apparut sur la physionomie souffrante et la transforma.

– ... Orietta, je veux te remettre le portrait de ta mère et le mien. C'est à peu près tout ce que j'ai à te laisser en héritage... Voulez-vous voir dans un tiroir de ce meuble, lord Shesbury ?

Il prit une petite clef dans sa poche et la remit à Walter. Celui-ci, dans un vieux meuble de noyer, trouva deux miniatures qu'il apporta à son beau-père.

L'une représentait don Alberto jeune homme : figure maigre, aristocratique, un peu sombre, et dont l'expression annonçait une âme trop concentrée en elle-même. L'autre montrait Béatrice jeune femme, très simplement vêtue de blanc, avec quelques fleurs couleur de pourpre dans ses cheveux bouclés. Béatrice, souverainement belle, avec un fier sourire sur les lèvres et une orgueilleuse mélancolie au fond des

yeux magnifiques, d'un bleu sombre d'eau profonde.

– Elle lui ressemble, n'est-ce pas ?... demanda don Alberto, s'adressant à lord Shesbury en désignant tour à tour sa fille et le portrait.

– Elle lui ressemble beaucoup, répondit Walter avec une tranquille froideur.

– Elle a ses yeux aussi ?

– Mais oui, tout à fait.

Orietta baissait les paupières, comme si elle avait craint de rencontrer le regard de son mari. Mais lord Shesbury, tout en parlant, se détournait pour prendre son chapeau déposé sur un meuble.

– Les yeux de Béatrice... L'âme de Béatrice...

Don Alberto soupira, en tendant les deux portraits à sa fille.

– Prie pour nous, mon enfant... prie pour « elle », qui fut malheureuse et que je ne sus pas consoler... Adieu, Orietta.

Orietta se leva et, comprimant le sanglot qui lui montait à la gorge, se pencha pour mettre un

baiser sur le front de son père.

– Ne voulez-vous pas, don Alberto, que je vous procure des serviteurs qui vous entoureront de quelque confort ? demanda lord Shesbury. Ce serait pour moi un devoir et un plaisir, si je pouvais vous être agréable en quelque chose.

– Je vous remercie, mon enfant. Mais il ne faut plus rien à un mourant comme moi.

– Vous pouvez vivre encore assez longtemps, mon père, dit Orietta, et vous êtes ici à peu près abandonné, manquant de tout... Laissez-moi demeurer près de vous pour vous soigner, je vous en prie !

– Non, ma fille, non ! Je resterai seul... Je mourrai seul. C'est l'expiation... l'expiation...

Ses lèvres ébauchèrent un douloureux sourire. Il leva la main, d'un geste semblable à une bénédiction.

– Adieu... mes enfants... mes enfants. Orietta et Walter quittèrent la sombre salle. Ils passèrent dans le vestibule, près du domestique toujours endormi. Lord Shesbury, en franchissant le seuil,

déclara :

– Nous allons chez le curé, Orietta. Il faut que, de façon détournée, nous procurions à don Alberto les soins qui lui sont indispensables, dans l'état où il est.

Orietta inclina affirmativement la tête. Il lui aurait été impossible de parler, en ce moment, sans éclater en sanglots.

Le curé de Faletti, jeune prêtre d'allure assez rustique, mais de mine intelligente, accepta volontiers la tâche que lui confiait lord Shesbury, en objectant toutefois qu'il ne répondait pas de réussir, don Alberto étant un esprit fort ombrageux et très arrêté dans ses idées.

– Cela sera d'autant plus difficile qu'il agit ainsi dans l'intention d'expier les torts de son existence... car il a eu, et il a toujours, m'a-t-il avoué, des goûts d'ordre et d'élégance. Son âme a dû connaître de terribles tempêtes, et peut-être ne sont-elles pas apaisées encore. C'est une âme douloureuse, conclut le prêtre avec compassion.

Une âme douloureuse... Orietta se répétait

cette parole dans la voiture qui ramenait Walter et elle vers Pérouse. Pauvre père, qui se châtiât rudement, avec une héroïque obstination ! Quelle affreuse existence, dans ce dénuement, cette solitude !... Si, au moins, il avait accepté qu'elle vînt auprès de lui ! Elle aurait partagé sa vie de privations, trop heureuse de le servir, de le soigner, d'adoucir les derniers jours de sa vie. Au moins, elle aurait été utile à quelqu'un, tandis que dans son existence de luxe et de solitude morale... oui, vraiment, à quoi servait-elle ?

Si, il y avait Rose qui l'aimait, qui tenait à elle, il n'y avait que Rose...

Des sanglots lui gonflaient la poitrine. Elle les refoula difficilement. D'un doigt furtif, elle essuya une larme échappée de ses paupières. Mais lord Shesbury ne la regardait pas. Accoudé à l'appui de velours, il suivait distraitement des yeux la fuite du paysage, sous le clair soleil. Orietta songea avec une amère tristesse :

« Je pourrais, si je ne le connaissais pas, me dire qu'il a été bon pour mon père. Mais je sais qu'il n'agit que par amour-propre, pour ne pas



laisser dans cette pauvreté le beau-père du marquis de Shesbury. Aussi ne lui dois-je aucune reconnaissance. »

Et elle chercha, elle aussi, à s'absorber dans la contemplation des douces collines ombriennes ; elle chercha à écarter le lourd fardeau des souvenirs, des regrets, des angoisses de l'avenir, que cette visite à don Alberto semblait lui avoir rendu plus pesant encore.

## XVIII

Lord Shesbury et Orietta quittèrent Pérouse le lendemain. Walter avait décidé qu'en raison de la grande chaleur ils ne pouvaient séjourner à Rome, mais qu'ils passeraient quelques jours à Tivoli, chez un cousin de sa grand-mère, don Léo Alterri, qui chaque année y résidait l'été.

La villa Alterri était une assez belle demeure, où don Léo, en dépit de revenus fort diminués, continuait des traditions d'hospitalité fastueuse. L'entretien de la maison était d'ailleurs en partie à la charge de sa fille, la comtesse Farmente, qui vivait chez lui depuis son veuvage, comme l'apprit lord Shesbury à Orietta en lui faisant part de sa nouvelle décision.

– Le comte Farmente a laissé à sa femme l'usufruit de sa fortune, assez considérable. Mais donna Vittoria a les dents longues. Je pense que le budget doit toujours se boucler difficilement,

entre le père et la fille. Heureux encore si la belle Vittoria ne fait pas de dettes, pour payer les nombreuses toilettes dont elle éblouit toujours ses admirateurs, paraît-il, comme il y a cinq ans, lorsque je la connus pendant mon séjour à Rome.

Avec un sourire d'ironie, lord Shesbury ajouta :

– Le pauvre Farmente était un excellent mari... qu'elle ne méritait pas.

Ces appréciations sur leur future hôtesse ne prévenaient pas Orietta en sa faveur. À l'avance, elle sentait de l'antipathie pour cette femme que Walter représentait comme une coquette et une prodigue insouciant.

À la gare de Tivoli, les voyageurs furent reçus par le prince Alterri, vieillard voûté, au pas chancelant, mais dont le regard restait vif et pénétrant. Il fit de grands compliments à Orietta, glissa une fine flatterie à l'adresse de Walter. Il déplut à Orietta, qui le jugea insinuant et sans franchise.

À la villa Alterri, donna Vittoria attendait ses

hôtes sur la terrasse dont la pergola disparaissait sous les roses. Lente, souple, serpentine, elle vint au-devant d'eux, montrant dans la pleine lumière de midi son mat visage de brune, ses lourds cheveux sombres, ses yeux d'un gris foncé, voilés de cils noirs. Une robe de satin bleu turquoise drapait sa taille élégante et, autour du cou onduleux, des topazes jetaient un reflet de feu.

– Quelle joie vous nous donnez, Walter ! dit une voix basse, pénétrante, chargée de sourde allégresse.

Puis le regard de Vittoria se porta sur la jeune lady Shesbury, s'emplit d'un saisissement douloureux et, presque aussitôt, de haine. Ce fut, d'ailleurs, un éclair. Aussitôt, un sourire vint aux lèvres longues et fines, légèrement avivées de carmin. La comtesse Farmente adressa à Orietta un délicat compliment et l'embrassa en se déclarant charmée de la connaître. Puis, en tendant à lord Shesbury sa main à baiser, elle répéta avec chaleur :

– Vous nous donnez une grande joie, Walter !

Il sourit, avec une raillerie légère, en la regardant longuement. Et Orietta vit frémir ce beau visage de brune ; elle surprit la flamme passionnée qui s'échappait de ces yeux un instant perdus en ceux de Walter. Alors, elle comprit pourquoi lord Shesbury était venu à Tivoli – et elle frissonna, saisie d'une poignante douleur, de colère sourde et d'une obscure épouvante de l'avenir.

... Ils passèrent huit jours à la villa Alterri, et donna Vittoria s'ingénia à leur offrir des distractions variées, chose facile en ce lieu de villégiature. Deux soirées, dont l'une dansante, réunirent toute la société aristocratique autour de lord et de lady Shesbury. On remarqua beaucoup l'animation joyeuse de la jeune marquise, dont le charme sans rival était célébré avec enthousiasme par tous ceux qui l'approchaient. Lord Shesbury reçut maints compliments sur sa femme, avec une souriante froideur. Lui aussi montrait un entrain qui ne le cédait pas à celui d'Orietta. On le voyait chaque jour dans les réunions élégantes de Tivoli, soit seul, soit accompagnant sa femme et donna Vittoria. Quand ils ne sortaient pas le soir, la

comtesse faisait de la musique avec lui. Assise sur la terrasse, près de don Léo, Orietta se perdait en un rêve hallucinant : elle revoyait le Walter des fiançailles – un Walter amoureux, dont la tendresse impérieuse avait sur elle un charme si puissant. Peut-être, si elle avait voulu... Peut-être, quand il lui avait offert d'oublier, était-il sincère ?

– Quel musicien que votre mari, donna Orietta !... disait près d'elle la voix douce de don Léo. Il donne de l'âme aux plus simples phrases mélodiques. Combien de bonnes soirées a passées autrefois Vittoria, en l'accompagnant !

Le rêve, brusquement, s'évanouissait. Il ne restait que la réalité : Walter et Vittoria, qui s'étaient autrefois aimés – qui s'aimaient encore aujourd'hui.

Sincère, lui ? Quelle naïveté d'avoir seulement cette pensée ! Il s'était amusé de sa candide inexpérience, il avait trouvé à son gré la jeune beauté que tous admiraient et avait voulu qu'elle lui appartînt. Voilà tout... Par la suite, hélas ! il avait bien montré que son prétendu amour

n'existait pas !

– Écoutez, écoutez ! disait don Léo, fervent mélomane. Quelle poignante douceur, quelle rêveuse tristesse, tout à coup succédant à la violence de la passion ! De la douceur ? Du rêve ? Penserait-on qu'un homme de son caractère puisse exprimer avec tant de vérité des sentiments qu'il doit ignorer complètement ?

Cette réflexion du vieux prince, Orietta se l'était faite autrefois, en écoutant le violon de Walter. Oui, il semblait alors qu'un autre homme se révélât chez lui. Parfois aussi, pendant leurs fiançailles, elle avait cru voir en son changeant regard un reflet de cette douceur mystérieuse, pathétique, de cette rêveuse mélancolie, qui contrastaient si étrangement dans son jeu avec la fougue, l'ardeur altière, la passion impétueuse. Décevant mirage !... Tout était mirage en lui !

Les derniers sons du violon et du piano s'éteignaient. Des jardins montait un parfum de roses et d'œillets presque trop fort. Orietta fermait à demi les yeux, en songeant qu'il serait bon de poser tout à l'heure sur l'oreiller son front

lourd – si lourd et si las. Le vieux prince parlait des musiciens célèbres qu’il avait connus. Sa voix monotone parvenait comme en un rêve aux oreilles de la jeune femme qui songeait : « Je voudrais m’endormir... ne plus penser... »

Un bruissement de soie, un rire léger, se firent entendre. Donna Vittoria et lord Shesbury apparurent au seuil du salon.

– Mon père, savez-vous ce que complot Walter ? dit gaiement la comtesse.

– De vous priver de votre fille pendant quelque temps, don Léo. Elle a promis de venir nous rejoindre à Falsdone-Hall dans trois semaines.

– Eh bien ! c’est, en effet, un complot contre moi !... Mais je suis bon homme et peu disposé à le contrecarrer, riposta plaisamment le vieillard.

Donna Vittoria s’avançait lentement. Sur le sol de marbre bruissait la courte traîne de sa robe, faite d’un satin couleur d’orange garni de dentelle noire. Elle aimait les couleurs vives, les bijoux somptueux, mais savait choisir ce qui seyait à sa



beauté brune, en même temps que son tact de grande dame lui faisait éviter les trop grandes excentricités. On ne pouvait rêver plus parfait contraste entre elle et la jeune femme près de qui elle s'arrêtait en ce moment. La clarté des fortes lampes allumées sur la terrasse tombait en plein sur toutes deux et, dans cette vive lumière, Orietta semblait une saisissante vision, qui rejetait dans l'ombre la belle Romaine. Orietta, vêtue de soie d'un rose très pâle, avec des perles – les célèbres perles de Shesbury – sur la blancheur veloutée de son cou charmant et de précieuses dentelles d'Alençon formant un cadre délicat aux épaules d'un modelé admirable... Lord Shesbury n'avait pas à lui enseigner l'élégance discrète et raffinée qu'il aimait pour lui-même et pour tout ce qui l'entourait ; d'instinct, elle ne connaissait que celle-là.

– Oui, chère cousine, je serai bientôt votre hôte...

Donna Vittoria s'asseyait près d'Orietta en lui adressant un amical sourire. Elle se montrait fort aimable, sans paraître s'apercevoir de la froideur

polie qui répondait seule à cette affabilité.

– ... Et je me réjouis tant de connaître Falsdone-Hall !

Elle s'enfonçait dans son fauteuil, avec une indolente souplesse, en tournant vers Orietta son visage souriant, aux lèvres entrouvertes sur de petites dents fines. Dans ses cheveux noirs étincelait une grande étoile de rubis. Mais la rose pourpre qui s'y trouvait tout à l'heure, glissée entre les coques satinées, avait maintenant disparu.

– ... Cette merveille de Falsdone-Hall, remplie de précieux chefs-d'œuvre !... Mais, mon cher Walter, que faites-vous là-bas ? Venez fumer une cigarette ici, en écoutant une histoire amusante que je vais vous conter.

Lord Shesbury était demeuré au seuil du salon. Il se trouvait là dans la pénombre, avec, sous ses yeux, en pleine lumière, le groupe formé par le vieux prince et les deux jeunes femmes. Il se rapprocha et prit un fauteuil en face d'Orietta et de la comtesse Farmente. Entre ses doigts, il tenait une rosé rouge avec laquelle il se mit à

jouer distraitement, en écoutant sa cousine.

Donna Vittoria était une alerte conteuse des petits potins et faits divers de la société aristocratique. Elle le faisait de façon fort leste, en ne reculant pas devant les récits les plus scandaleux. Mais, chaque fois qu'elle avait abordé ces sujets en présence d'Orietta, lord Shesbury avait aussitôt changé le cours de l'entretien. Il avait une singulière maîtrise pour dominer ses interlocuteurs, quels qu'ils fussent, et le faisait avec une telle aisance qu'ils ne se doutaient même pas de son intention. Cette fois encore, donna Vittoria ne put continuer son « amusante histoire » et se trouva, sans savoir comment, réduite au silence, écoutant Walter qui narrait des épisodes de son voyage en Orient

Elle croisait sur ses genoux ses longues mains blanches aux bagues étincelantes, en regardant lord Shesbury entre ses paupières un peu baissées. Orietta le connaissait bien, ce regard demi caché, familier à la belle comtesse. On y découvrait, selon le cas, une douceur caressante, une séduisante langueur, de la passion ou la plus

froide dureté. Mais il avait ainsi un air de mystère qui ne contribuait pas peu à la séduction de donna Vittoria.

La voix mâle, dont le timbre harmonieux empruntait un nouveau charme à la langue italienne, parlait des antiques monuments de l'Inde, évoquait les fastes des empereurs mongols. Accoudé à son fauteuil, lord Shesbury, tout en parlant, effeuillait la rose rouge dont les pétales, un à un, tombaient à ses pieds. Orietta suivait le geste des doigts fins avec une sorte de fiévreuse attention. Encore un... encore un... Bientôt, il ne resterait plus rien de la belle fleur pourpre.

– Walter, que vous a fait cette pauvre rose ? Vous l'avez massacrée !

Ouvrant cette fois complètement les paupières, la comtesse Farmente attachait sur son cousin un regard de caressant reproche.

Il eut un léger rire de raillerie :

– C'est mon habitude, quand j'ai une fleur entre les mains, vous le savez bien, ma chère.

– Oui, oui... une très mauvaise habitude... mais qu'on vous pardonne, naturellement... Ah ! ce n'est pas vous, certes, qui conserveriez de ces pauvres choses en souvenir, cœur insensible que vous êtes !

Elle parlait d'un ton plaisant, sous lequel, cependant, se devinait une plainte qui n'osait trop s'exprimer.

Sur les lèvres de Walter, le rire se changea en un demi-sourire énigmatique. D'un geste indifférent, lord Shesbury jeta au loin la tige de la rose, en répliquant avec une intonation sardonique :

– Comme vous me connaissez bien, Vittoria !

Une vive rougeur venait de monter au visage d'Orietta. Un jour, pendant leurs fiançailles, Walter avait ouvert devant elle un petit portefeuille qu'il conservait toujours sur lui, et il avait là, avec un portrait d'elle au crayon dont il était l'auteur, les œillets pourpres qu'elle lui avait donnés, près de l'étang aux Cygnes.

– Ils ne me quitteront jamais, avait-il dit en la

regardant avec cette amoureuse tendresse qui l'éblouissait.

Jeu habile, pour mieux captiver le jeune cœur ardent et naïf ? Oui, sans doute. Mais il ne se donnait pas la peine de ces petites comédies sentimentales à l'égard d'une femme comme donna Vittoria, qui le connaissait bien, il venait de le dire lui-même.

Lord Shesbury avait allumé une cigarette et maintenant restait silencieux, en écoutant don Léo qui rappelait les souvenirs de l'ancienne Rome des papes, des luttes entre les barons romains, parmi lesquels se trouvaient ses ancêtres. On ne sentait pas un souffle dans l'air saturé de chauds parfums. Des phalènes volaient autour des lampes voilées de légère gaze rose. Donna Vittoria, presque renversée dans son fauteuil, agitait lentement un grand éventail de plumes noires. Le satin couleur d'orange prenait un plus vif éclat sous la lumière, qui faisait fulgurer l'étoile de rubis, la chaîne de perles, les bracelets sertis de diamants. Orietta, la tête un peu penchée dans une attitude pensive, accoudait

à l'appui de son siège un bras fin, admirable, dont la palpitante blancheur s'ornait au poignet d'un cercle d'or, où étincelait un incomparable diamant. Aucun joyau ne se mêlait à l'or foncé de sa chevelure, coiffée en boucles légères, qui semblait prendre une teinte plus chaude encore près des cheveux sombres de donna Vittoria.

Elle n'écoutait plus don Léo. Elle songeait, le cœur serré de poignante souffrance : « Qu'en a-t-il fait, de ces œillets ?... Où sont-ils, maintenant ? Sans doute les a-t-il jetés... foulés au pied... comme cette rose... comme cette affreuse rose... »

Avec une sorte de joie sauvage, elle suivait le mouvement de la fine chaussure qui, nonchalamment, piétinait les pétales rouges.

En relevant les yeux, elle vit ceux de Walter fixés sur elle. La chaleur se fit plus vive sur son visage. Elle détourna légèrement la tête, en prenant sur un siège près d'elle son éventail, dont elle n'avait pas songé à se servir jusqu'ici.

– Vous trouvez notre pays un peu excessif, en fait de chaleur, ma chère Orietta ? demanda la comtesse Farmente.

– Non, elle ne m’incommode pas trop. Je suis de race méridionale, moi aussi.

– Mais l’éventail est une jolie chose aux mains des femmes... Et il leur est parfois fort utile, dit la voix railleuse de lord Shesbury.

– Ah ! vous allez dire quelque méchanceté sur nous ! s’écria gaiement donna Vittoria. Non, je vous en prie, cher Walter, ne gâtez pas cette belle soirée !... Soyez bon pour les pauvres femmes, une fois dans votre vie !

– Les pauvres femmes ! Vous m’amusez ! Elles ne sont à plaindre que quand elles le veulent bien, sachez-le.

– Ah ! par exemple !... Vous oseriez soutenir qu’il n’en est pas qui souffrent injustement, de par la faute d’un homme ?

Lord Shesbury eut un léger mouvement d’épaules, en se penchant pour secouer la cendre de sa cigarette.

– En effet, n’exagérons rien. Je veux dire qu’il existe dans le monde un certain nombre de femmes qui perdent leur existence par leur propre



faute. Elles n'auraient parfois qu'un mot à prononcer pour que finît leur épreuve.

– Un mot !... c'est bien peu, cependant ! dit en riant donna Vittoria.

Orietta ferma à demi les yeux. Son cœur défaillait presque, sous la violence de l'émotion. Un mot... quel mot ? Ah ! elle le devinait ! Ce qu'il voulait, c'était une demande de pardon.

Le pardon de lui à elle ! De lui, par qui elle endurait tant de secrètes humiliations, tant de mystérieux déchirements !... Jamais, jamais cela ! Dût-elle souffrir plus encore, elle ne céderait pas à l'orgueilleuse exigence de cet homme qui lui montrait ce qu'une épouse fidèle, aimante, délicate, pouvait attendre de lui.

– Il est tard et nous partons demain dans la matinée, dit lord Shesbury. Je crois, Orietta, qu'il est temps de dire bonsoir à nos hôtes.

Elle se leva, prononça quelques mots, serra les mains tendues – tout cela machinalement. Elle monta l'escalier près de Walter et, sur le grand palier du premier étage, s'arrêta en lui tendant la

main.

– Bonsoir, Walter. J’ai une migraine folle, ce soir et j’avais hâte de me retirer.

– Vous auriez dû le faire plus tôt. Mes cousins ne sont pas des gens cérémonieux...

Elle tenait les yeux baissés pour ne pas rencontrer les siens, qui les cherchaient – elle le sentait bien.

– Bonsoir, Orietta.

Il se pencha, mit un baiser sur les doigts brûlants, fiévreux – un baiser plus prolongé que de coutume et dont la frémissante chaleur fit courir un long frisson dans la chair d’Orietta.

Elle retira sa main, presque brusquement, et se détourna pour se diriger vers son appartement. Quand elle fut seule, elle s’affaissa dans un fauteuil avec un sanglot étouffé, en songeant : « Ah ! cela... cela, c’est pire que tout ! »

## XIX

Lord et lady Shesbury, avant de regagner l'Angleterre, s'arrêtèrent une dizaine de jours à Deauville où se trouvaient en ce moment les Sanzof et plusieurs membres des aristocraties anglaise et française connus de Walter. Là encore, ils furent fêtés, entourés ; là, Orietta connut de nouveaux triomphes, dont elle essayait de se griser, pour chercher l'oubli.

Pendant cette période, elle vit très peu Walter. Il la laissait au chaperonnage des dames Sanzof, et il s'en allait de son côté, passant la journée au golf, au polo ou à bord de son yacht, et, dans la soirée, s'arrangeant pour ne pas se trouver là où devait se rendre sa femme.

– La pauvre enfant !... c'était à prévoir ! disait le comte Sanzof. Mais si tôt... si tôt, non !... Une jeune femme telle que celle-là ! Il est fou et criminel, ce Shesbury !

C'était l'avis de tous – car, naturellement, la mésintelligence de ces deux jeunes époux ne pouvait passer inaperçue. On louait la dignité d'attitude, la calme fierté d'Orietta qui, jusqu'alors, contenaient les trop vives admirations prêtes à se manifester envers la jeune femme délaissée.

Cependant, deux jours avant le départ des Shesbury, le baron Parmier, jeune financier parisien, osa écrire un billet où il exhalait toute la chaleur de ses sentiments. Cette missive ne parvint jamais à Orietta. Mais, dans la soirée, Parmier reçut la visite de lord Shesbury qui lui demanda sans préambule :

– Savez-vous boxer, monsieur ?

– Mais... non, my lord, balbutia l'autre, stupéfait et effrayé.

– Alors, défendez-vous comme vous pourrez, car je me suis promis de vous défigurer pour quelques jours.

Un quart d'heure plus tard, lord Shesbury reparaisait au casino, sans qu'un pli semblât

dérangé à ses vêtements, ni un cheveu à sa coiffure. Le lendemain, Parmier quittait secrètement Deauville, cachant sa figure tuméfiée, ses yeux horriblement gonflés, sa lèvre fendue, quelques dents, dont il était si fier, brisées.

Le yacht emmenait non seulement Walter et sa femme, mais encore les Sanzof, que lord Shesbury tenait, disait-il, à avoir en cette période de chasses qui commençait. Pendant l'absence de son beau-fils, lady Paméla avait fait seule les honneurs de Falsdone-Hall. Mais maintenant que les jeunes châtelains se trouvaient là, d'autres hôtes arrivaient, friands des superbes chasses du marquis de Shesbury, célèbres dans tout le Royaume-Uni. Ainsi, Orietta fit ses débuts de maîtresse de maison en des circonstances qui eussent été particulièrement difficiles pour son inexpérience, si les rouages de cette noble demeure n'avaient été aussi parfaitement montés. Quant aux distractions à offrir aux invités, elle demanda que lady Paméla l'aidât de ses conseils et même continuât d'en assumer la direction, ce à quoi il fut consenti aimablement.

Car lady Paméla, bien qu'elle détestât plus que jamais Orietta, depuis la trahison d'Humphrey Barford, estimait qu'il fallait cacher soigneusement de tels sentiments, maintenant surtout que « cette petite Farnella » était devenue la femme de son tout-puissant beau-fils. Toutefois, elle ne fut pas longue à flairer quelque chose de leur dissentiment et elle en éprouva une joie secrète, en même temps qu'elle y voyait une perspective de sournoises méchancetés à l'égard de la jeune femme tant haïe, qui venait prendre ici la première place et par sa triomphante beauté rejetait dans l'ombre la femme touchée par la quarantaine, mais toujours insatiable d'hommages.

Une dizaine de jours après l'arrivée de lord Shesbury et d'Orietta, la comtesse Farmente apparut à Falsdone-Hall. Rose, la première fois qu'elle la vit, dit à Orietta quand, un peu après, elle se trouva seule avec elle :

– Vraiment, je ne puis dire comme cette femme me déplaît !

– Ah ! répliqua seulement Orietta.

Et elle serra les lèvres, comme pour réprimer les paroles amères qui s'y pressaient.

Rose lui jeta un regard pensif, un peu inquiet. Elle lui avait dit, à son arrivée : « Vous n'avez pas bonne mine, chérie ! » Et elle remarquait de nouveau cette altération du charmant visage, ce cerne léger sous les yeux, qui parfois avaient une expression de langueur mélancolique et à d'autres moments devenaient sombres, douloureux, comme chargés d'angoissantes pensées.

Mais, le plus souvent, Orietta semblait gaie, animée ; en la voyant prendre part aux plaisirs de Falsdone-Hall, de bons observateurs seuls pouvaient s'apercevoir qu'elle essayait surtout de s'étourdir.

Parmi les hommes qui l'entouraient d'hommages, nul, cependant, n'aurait osé tenter de lui faire la cour. Car la mésaventure du baron Parmier, quelque soin qu'il eût pris de ne la point ébruiter, avait été néanmoins connue, et la crainte d'être châtié par lord Shesbury, qu'on savait imbattable sur n'importe quel terrain, devenait pour tous le commencement de la sagesse.

Naturellement, le désaccord entre sa femme et lui intriguait et intéressait fort ses hôtes. L'apparition de la comtesse Farmente, l'attention que lui accordait lord Shesbury, furent une nouvelle pâture pour ces curiosités mondaines, ces malveillances féminines, ces esprits toujours à l'affût des faits et gestes d'autrui. On guetta avec malignité l'attitude d'Orietta à l'égard de Donna Vittoria, on nota sa froideur un peu hautaine, ses airs d'indifférence polie, envers la belle Romaine toujours aimable. Il fut reconnu que, pour une si jeune femme, elle montrait dans sa situation un tact et une dignité que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer, en blâmant secrètement son mari.

Lord Shesbury semblait fort peu se soucier de l'opinion ou des commentaires de ses hôtes. Il montrait une humeur très fantasque, souvent caustique et froidement mordante, qui n'épargnait pas même donna Vittoria.

Mais, bien que celle-ci passât pour un caractère peu accommodant, elle lui opposait toujours la même grâce très souriante, la même



féline adoration du regard. Elle possédait aussi à fond l'art de la flatterie discrète, subtile, et en usait à l'égard de Walter avec une habileté qui faisait monter dans l'âme d'Orietta un flot de colère et de mépris.

« Je comprends qu'il ne puisse supporter ma franchise, songeait-elle. Ces femmes l'ont tellement habitué à l'adulation, au culte de lui-même ! »

Pour elle, Walter gardait la même attitude de courtoisie qu'auparavant. Mais, depuis la dernière soirée à Tivoli, sa physionomie semblait s'être durcie, et quand il adressait la parole à Orietta, son regard prenait une expression d'ironie provocante, sa voix des intonations sèches, impérieuses, qui excitaient chez la jeune femme une sourde irritation.

Presque chaque matin, lord Shesbury sortait à cheval avec ceux de ses hôtes qu'il conviait à l'accompagner. Donna Vittoria était toujours de ceux-là, bien qu'elle fût assez mauvaise écuyère. Orietta, tout d'abord, se trouvait au nombre des promeneurs. Elle montait admirablement, avec

une grâce, une adresse et une intrépidité qui faisaient l'admiration de tous – sauf de son mari, sans doute, car il ne semblait pas avoir un regard pour elle et chevauchait presque constamment près de la comtesse Farmente. Bientôt, en dépit de son goût très grand pour l'équitation, elle renonça à ces promenades, sous le prétexte qu'elles la fatiguaient. Elle n'eut d'ailleurs pas à donner d'explication à lord Shesbury, car il ne parut même pas s'apercevoir de son absence.

À la vérité, cette fatigue était réelle, mais provoquée par des causes morales. Quelque grande que fût son énergie, Orietta se sentait à bout de forces.

Sournoisement, lady Paméla exploitait la situation. Elle montait une cabale contre la jeune femme délaissée, parmi toutes celles qui la jalousaient, en insinuant que sans doute lord Shesbury ne l'avait pas jugée sans reproche, dans l'affaire Humphrey Barford. Et elle trouvait la plus complaisante des complices pour ces calomnies en donna Vittoria. Ces deux femmes s'étaient prises l'une pour l'autre de vive amitié,

tout au moins apparente. L'une pensait être agréable à son beau-fils et froisser Orietta ; l'autre, d'esprit subtil, avait vite reconnu l'animosité secrète de lady Paméla contre la jeune lady Shesbury et se disait qu'elle lui serait une aide pour nuire à cette Orietta dont elle redoutait la beauté. Car elle savait trop combien éphémères étaient les caprices de lord Shesbury, pour se faire des illusions sur celui dont elle était l'objet. D'ailleurs, plus loyal que son père, plus méprisant aussi, il n'avait jamais trompé une femme sur la valeur et la durée des sentiments qu'elle lui inspirait. « Après cela, si elle continue de m'aimer et persiste à ne pas m'oublier, c'est son affaire », disait-il ironiquement.

Donna Vittoria avait aussi deviné qu'elle n'était qu'un instrument destiné à châtier Orietta, pour un motif dont elle n'avait rien pu pénétrer, car lord Shesbury demeurait, sur ce point, complètement énigmatique. Cette constatation blessait profondément son amour-propre ; mais celui-ci trouvait plus fort que lui dans la passion que lui inspirait Walter, dans la domination qu'il exerçait sur cette femme coquette, frivole,

capricieuse, toujours souple et sans volonté devant lui.

Or, étant donné les dispositions ainsi pressenties chez son cousin, donna Vittoria pouvait appréhender une réconciliation entre les deux époux. Voilà ce que, de toutes ses forces, elle eût voulu empêcher. Car elle haïssait Orietta pour sa beauté, pour son charme, pour tous les dons qu'elle possédait, et parce qu'elle était la femme choisie par lord Shesbury. « Qu'il aime n'importe qui d'autre, mais pas elle, pas elle, pas elle ! » songeait-elle âprement. « Ah ! si je pouvais les séparer tout à fait ! » Elle avait donc trouvé une complicité à souhait chez lady Paméla, et toutes deux travaillaient dans l'ombre à ruiner l'honneur d'Orietta.

... Un après-midi, après le lunch, lord Shesbury dit à la comtesse Farmente :

– Je vous emmène tout à l'heure avec lady Grâce et lord Rodswin à Aberly, où je dois présider la cérémonie d'inauguration d'un hôpital. Nous prendrons ensuite le thé là-bas.

Lady Grâce Robsay, jolie blonde, très brillante et très coquette, avec laquelle flirtait parfois Walter, applaudit joyeusement :

– Quelle idée charmante, lord Shesbury !

– Charmante ! répéta la comtesse Farmente. Elle était assise près d'une fenêtre, dans la petite bibliothèque, et feuilletait une revue française. Orietta cherchait un livre pour Rose, qui s'amusait à lutiner le lévrier de sa belle-sœur. Lady Grâce, à demi renversée dans son fauteuil, tenait à la main une cigarette que venait d'allumer pour elle lord Shesbury.

Walter se tourna vers sa femme :

– Je suppose, Orietta, que vous ne vous souciez pas d'assister à cette inauguration ?

– Non, je ne m'en soucie pas, en effet, répondit-elle sans détourner la tête.

– Ce sera peut-être amusant... Il y a des types de province qui sont quelquefois drôles, dit lady Grâce. Vous ferez un discours, lord Shesbury ?

– Quelques mots seulement.

– Il garde son éloquence pour la Chambre des

lords, puisqu'il doit y occuper son siège l'hiver prochain, dit en souriant donna Vittoria.

– En effet ! Quel fin régal ce sera de vous entendre ! Je ne manquerai pas une séance, dans l'espoir que vous prendrez la parole !

– Et moi, je suis capable de venir exprès de Rome ! ajouta la comtesse, souriant toujours, mais en glissant vers lord Shesbury la caressante lueur de ses yeux, demi clos entre leurs cils sombres.

– Mieux vaudrait, en ce cas, élire votre domicile à Londres ! répliqua Walter d'un ton moqueur.

– Eh ! qui sait ? L'idée m'en viendra peut-être !

– Quoi ! Les brumes londoniennes dont la seule idée vous fait horreur...

– Oh ! les brumes !... Est-ce que cela compterait !... Peut-être les trouverais-je plus radieuses que notre soleil du Midi ?

– C'est possible... Les cervelles féminines ont tant d'imagination !

Un petit bruit mat interrompit lord Shesbury. Le livre que tenait Orietta venait de glisser entre ses doigts sur le tapis.

Walter s'avança pour le ramasser et le lui tendit. La main qui le prit tremblait légèrement. Mais la physionomie de la jeune femme restait calme, un peu tendue par l'effort intérieur.

– Je ne trouve pas ce que vous voulez, Rose, dit-elle avec tranquillité.

– Qu'est-ce ? demanda lord Shesbury.

– Les *Contes* de Perrault. Sans doute quelqu'un de nos hôtes les a-t-il en ce moment.

– Oui. J'ai entendu Natacha Sanzof dire qu'elle aurait plaisir à les relire... J'en ai chez moi une édition de l'époque ; je vous la ferai porter, Rosy. Mais prenez-en grand soin, petite fille.

Il lui donna une tape amicale sur la joue, en ajoutant :

– Et ne rêvez pas que vous perdez votre pantoufle, comme Cendrillon.

– Ou votre bague, comme Peau-d'Ane, dit donna Vittoria.

Elle se détournait un peu vers le groupe formé par Walter, sa femme et Rose. Un sourire détendait ses lèvres – un sourire de subtile ironie, qui éveilla l’attention d’Orietta.

– ... Chose beaucoup plus facile. Une bague, cela se perd partout. Peau-d’Ane la laissa dans la pâte, volontairement d’ailleurs, pour attirer l’attention du prince... Volontairement, oui...

Entre les cils baissés, un regard de féline méchanceté se glissait vers la main gauche d’Orietta. Là, étincelait le diamant d’une bague que lui avait fait remettre Walter, quelques jours après son retour de Rockden-Manor, pour remplacer l’anneau de fiançailles demeuré chez Mr Barford.

Le sang monta au visage d’Orietta. Que voulait dire cette femme ? Oserait-elle insinuer que la bague perdue – c’était la version officielle – avait été donnée ?... donnée par elle, Orietta ?

– ... Cela me rappelle un fait assez dramatique qui se passa autrefois dans ma famille. Mon grand-oncle don Jacopo Alterri avait remis à sa fiancée une bague de famille, de très grande



valeur. Elle n’imagina rien de mieux que de la vendre pour s’enfuir avec un autre jeune seigneur qu’elle aimait et dont elle devînt la femme. Mais don Jacopo les retrouva et, justicier expéditif, les envoya tous deux de vie à trépas.

– Votre grand-oncle était un assassin, donna Vittoria, et la jeune personne une voleuse, dit Orietta avec une froide ironie.

– Fort heureusement, ledit grand-oncle et sa fiancée n’ont jamais existé... que dans l’imagination inépuisable de Vittoria, ajouta lord Shesbury d’un ton de sarcasme.

La comtesse redressa la tête en un mouvement de protestation.

– Walter ! Cela revient à dire que je... mens ?

– Quelle est la femme qui ne prend pas ses aises avec la vérité ? Il en existe cependant... quelques-unes. Rose, par exemple... et Orietta.

Les paupières de Vittoria battirent, sa main froissa nerveusement la revue ouverte sur ses genoux. Elle dit avec un rire forcé :

– Je vous remercie du compliment que vous

me faites.

– Certainement, je vous fais compliment de votre imagination. Le tout est de ne pas la mener trop loin, ce qui pourrait avoir des inconvénients... sérieux. Puis-je vous demander d’être prêtes toutes deux dans une heure, très exactement ?

– Certes, nous le serons ! dit lady Grâce avec empressement.

Et donna Vittoria acquiesça d’un signe de tête.

Quand lord Shesbury fut sorti de la pièce, Rose demanda à sa belle-sœur de l’accompagner dans le jardin. Elles quittèrent la bibliothèque, suivies du regard par lady Grâce et la comtesse Farmente.

– Qu’est-ce que cette histoire de bague perdue ?... Je l’ai entendu raconter...

Lady Grâce se penchait vers donna Vittoria, avec une lueur de vive curiosité dans le regard.

– Je ne puis rien vous en dire... car vous venez d’entendre lord Shesbury ? Dans mes paroles, où je ne mettais aucune intention de malveillance, il

a vu une allusion à... ladite histoire, et il en a été fort mécontent, je l'ai bien compris. Il veut, naturellement, sauvegarder la réputation de la femme qui porte son nom.

– Mais croyez-vous que, vraiment, cette réputation ait reçu quelque atteinte ?

Donna Vittoria leva les yeux au ciel, en joignant ses belles mains, un peu grandes, mais très souples et très blanches.

– Je ne veux rien croire... rien croire ! N'attendez pas que je vous donne mon avis, chère lady Grâce... car je ne veux nuire à personne, avant toute chose.

– Cependant, s'il avait quelque chose à lui reprocher, je ne puis penser qu'un homme de ce caractère n'eût pas rompu ses fiançailles ?

– Et s'il n'a connu que depuis lors quelque fait défavorable ?... Cela expliquerait leur étrange attitude. Mais non, non, je ne veux pas faire de suppositions peu charitables ! Allons vite nous habiller, lady Grâce, car lord Shesbury a horreur de l'inexactitude – encore un défaut dont il fait

une spécialité à notre sexe.

Avec un petit rire sec, donna Vittoria ajouta, en se levant :

– Et il nous dirait peut-être aussi que sa femme – et c'est la vérité – est également dépourvue de celui-là.

## XX

Cet après-midi-là, Orietta, en quittant Rose après l'avoir reconduite chez elle, regagna son appartement et fit demander Mrs Thornton, une veuve de bonne famille qui remplissait près d'elle l'office de secrétaire. Car la marquise de Shesbury recevait un courrier considérable, composé en grande partie de demandes de secours, de sollicitations des commerçants désireux d'obtenir sa clientèle, ou des gens qui imploraient son appui en leur faveur près de lord Shesbury, très influent à la cour et dans les milieux gouvernementaux. La plupart de ces lettres – sauf celles d'un caractère nettement commercial – lui parvenaient décachetées, enfermées dans une seconde enveloppe et apportées chez elle par Ram-Sal. Car, quelques jours après leur mariage, Walter lui avait dit :

– Je vous préviens que toutes les lettres qui

vous seront adressées passeront par mes mains et que je me réserve le droit d'en prendre connaissance. Ne voyez en cela aucune intention blessante pour vous, mais seulement une précaution que m'obligent de prendre votre grande jeunesse et mon expérience de la vie.

Secrètement froissée d'abord, elle avait, à la réflexion, reconnu que Walter exigeait là une chose raisonnable – en admettant qu'il n'eût, comme il le disait, aucune intention de méfiance ou d'humiliante malveillance contre elle.

Aujourd'hui, elle avait du courrier en retard qu'elle mit à jour avec l'aide de Mrs Thornton. Des secours furent envoyés, des cotisations souscrites pour des œuvres de bienfaisance. L'intendant de lord Shesbury remettait chaque mois à Orietta une somme très considérable pour sa toilette et ses libéralités, et Walter avait dit à sa femme, une fois pour toutes :

– Si elle ne vous suffit pas, Melton a ordre de vous remettre ce que vous lui demanderez.

Mais elle suffisait toujours. Orietta détestait cet argent, elle ne voulait en user que pour ce qui

se rapportait à la situation sociale de celui dont elle portait le nom.

Quant aux lettres sollicitant son intervention, elle les faisait remettre à lord Shesbury, qui jamais ne lui en disait mot.

Il était près de quatre heures quand la secrétaire se retira. Orietta, les bras appuyés contre son bureau, un petit chef-d'œuvre de marqueterie, laissa retomber son visage entre ses mains. Elle songea : « Que vais-je faire maintenant, pour m'occuper ?... Pour que je ne pense pas... que je ne pense pas ! »

Oh ! ces pensées, ces regrets, cette hantise du souvenir... et cette troublante souffrance d'un cœur qui se débat, meurtri, poignardé chaque jour, et si vivant encore... si terriblement sensible et vivant !

Laissant retomber ses mains, Orietta se leva, fit quelques pas à travers la pièce – le délicieux salon des Nymphes, tout ensoleillé à cette heure de l'après-midi. C'était intolérable ! Cela ne pouvait pas durer !

« Je ne veux plus souffrir par lui... je ne veux plus ! Que m'importe... que m'importe tout ! Et lui, qu'est-il pour moi ? Rien, rien ! Je n'ai qu'à le mépriser, qu'à l'oublier, qu'à... Ô mon Dieu, est-il possible que ce soit une chose si difficile ? »

Elle s'arrêta au seuil d'une fenêtre, les mains crispées l'une contre l'autre. Devant elle s'étendait l'admirable perspective des parterres et des grands bassins de la première terrasse. À gauche, les vitres de l'orangerie flamboyaient sous le soleil. Quelques groupes des hôtes de Falsdone-Hall s'y promenaient ; d'autres, en tenue de tennis, se dirigeaient vers les courts. Une impression de vie fastueuse, seigneuriale, de luxe noble, magnifique et délicat, se dégagait ici de toutes choses. Une impression dont Orietta avait été grisée, secrètement, surtout quand elle était devenue la fiancée du maître qui régnait ici en seigneur absolu.

Oui, elle avait péché par orgueil. Sa conscience, depuis quelque temps, le lui disait avec une force grandissante. En vain, elle s'était



efforcée d'en étouffer le cri dans le mouvement des plaisirs qui entraînait les invités de Falsdone-Hall. Il fallait bien que sa droiture, à la fin, se rendît à l'évidence.

Non sans lutte, certes ! En ce moment même, elle pensait, frémissante d'irritation, de révolte et de douleur : « Oui... mais lui, lui, alors ? Que sont mes torts, près des siens ? »

La voix qu'elle avait fait taire naguère, à Santa-Maria del Fiore, lui répondit :

– Tu n'auras pas à répondre devant Dieu de ses torts, mais des tiens.

... Quelques instants plus tard, Orietta entra dans la chapelle du château. Ce charmant sanctuaire, datant du XVI<sup>e</sup> siècle, était en ce moment tout embrasé par la lumière du couchant qui traversait les précieuses verrières et répandait sur l'autel, sur le chœur, de somptueuses clartés de pourpre, d'azur et de sinople. Arrivant par un couloir un peu sombre, Orietta fut un moment éblouie. Elle s'agenouilla, mit son front entre ses mains et commença de prier... de crier silencieusement sa détresse, plutôt. Puis elle

releva la tête pour regarder l'autel, en joignant les mains, en suppliant tout bas :

– Ayez pitié de moi, Seigneur... ayez pitié !...  
Mon âme est déchirée...

Ses yeux s'habituèrent à la vive lumière. Ils distinguaient, au pied de l'autel, un prêtre agenouillé.

Ce prêtre n'était pas le vieux chapelain, malade depuis quelques semaines. Le Père Maxwell était venu de Londres pour le remplacer. On le disait d'une science théologique éprouvée, d'un jugement très sûr, d'une piété fervente. Lord Shesbury avait déclaré, après avoir reçu sa visite, à son arrivée : « C'est un homme intelligent et qui paraît avoir du tact et de la dignité. »

Dans l'esprit désemparé d'Orietta, une pensée venait de surgir : se confier à ce prêtre... lui confier tout, tout ce qui déchirait, enfiévrant son âme... Oui, à l'instant, à l'instant ! Il lui fallait un conseil... elle ne pouvait plus vivre ainsi...

Elle crispait ses mains à l'accoudoir du prie-Dieu, en regardant la silhouette agenouillée. Ce

serait si dur... si difficile à expliquer... Elle-même ne pouvait se reconnaître, dans ce tumulte de sentiments, dans cette orageuse atmosphère de son âme...

Et, cependant, il fallait le faire... loyalement, énergiquement

Le prêtre continuait de prier. Orietta voyait un rayon de pourpre atteindre sa tête grise, courbée en une attitude de vénération... Et puis, enfin, il s'inclina plus bas, se redressa, se leva, lentement.

Alors, Orietta quitta sa place et, résolument, alla vers lui.

.....

La comtesse Farmente parut ce soir-là, au dîner, avec une mine passablement défaite et des yeux lourds de fatigue. Lady Grâce, en riant follement, chuchota aux oreilles de ses amies que lord Shesbury avait fait servir du Champagne, et si généreusement que donna Vittoria, qui n'en supportait pas beaucoup, avait été prise d'une crise de gaieté suivie d'abattement, de vertiges et

de maux de tête. Le jeune Rodswin, lui, était complètement gris et avait fait à la comtesse les plus grotesques déclarations.

– Il n'est déjà pas bien intelligent à l'ordinaire ; vous concevez ce que ce peut être, quand il ne sait plus ce qu'il dit ! Moi, le Champagne en excès me rend très gaie, sans plus. Quant à lord Shesbury, je crois bien qu'il s'est contenté d'en verser à ses invités, sans y faire grand honneur personnellement. Il se croisait les bras et nous regardait avec l'air de se moquer de nous. La comtesse Farmente était furieuse, sans trop oser le montrer. Elle a dit à lord Shesbury : « Vous auriez dû m'avertir de ma distraction, mon cher Walter... En écoutant les histoires exotiques que vous nous contiez, je laissais remplir ma coupe, sans m'en apercevoir. » Et il lui a répondu avec un air d'ironie tout à fait désagréable : « Mais, ma chère, je ne suis pas chargé de vous surveiller, que je sache ?... » Aussi, la belle Vittoria boude-t-elle un peu, ce soir, et surtout elle a la tête encore lourde de son Champagne. Quant à Rodswin, je crois bien qu'il est allé se coucher, car je ne le vois pas.

Pour n'avoir pas fait fête au Champagne, lord Shesbury n'en montrait pas moins, ce soir, une gaieté, une verve moqueuse, un entrain vraiment étincelants. Chacun de ses sourires, chacun de ses mots d'esprit ou de ses ironies faisait tressaillir une fibre dans le cœur d'Orietta. La jeune femme ne parvenait que par le plus violent effort de sa volonté à garder l'attitude habituelle, à s'entretenir avec ses hôtes. La contrainte de son sourire, l'éclat fiévreux de ses yeux, frappaient quelques esprits perspicaces, parmi lesquels le bon comte Sanzof et sa fille Xénia, amis fidèles d'Orietta.

On dansa, ce soir-là, dans les salons de Falsdone-Hall. On se sépara tard, bien que le lendemain il y eût chasse à courre. Seule, donna Vittoria s'était retirée plus tôt, vaincue par le malaise. Mais elle avait eu le temps auparavant de faire amende honorable pour sa mauvaise humeur, près de son cousin. Car elle savait par expérience que les bouderies étaient inutiles et dangereuses avec un homme tel que lui.

Au moment où Orietta s'apprêtait à gagner son

appartement, il ne restait dans le salon en rotonde que lord Shesbury et les Sanzof. Natacha, après avoir embrassé la jeune femme, s'en alla serrer la main de son cousin, qui s'entretenait avec le comte d'une récente difficulté surgie entre la Russie et la Turquie.

– Walter, est-ce vrai ce que m'a raconté Mrs Pelham ? demanda-t-elle. Vous avez grisé la comtesse Farmente, lady Grâce, le petit Rodswin ?

– Ils se sont bien grisés sans moi, chère cousine ! Je leur racontais des histoires fantastiques recueillies dans mes voyages en Orient. En m'écoutant, ils buvaient sans s'en apercevoir le Champagne que leur versait le maître d'hôtel, aussitôt leurs coupes vides.

– Vous ne faisiez pas signe à celui-ci ?

– Non, je vous l'affirme... Je me contentais de le laisser faire. Rodswin, d'ailleurs, en redemandait toujours. Quand il s'y met, ce petit innocent, il dépasse les autres... Et je vous assure qu'il nous a défilé une série de bêtises ! ajouta Walter en riant.

– C’est cela qui vous a tant égayé, ce soir ?

– Cela... ou autre chose. Quelle raison, en vérité, aurais-je de n’être pas gai ?

Il rit de nouveau, d’un rire léger, sardonique, en répétant :

– Oui, quelle raison aurais-je ?

## XXI

À l'aube, Orietta n'avait pas fermé les yeux. Elle évoquait ce moment où, dans l'angoisse, les doutes, les tortures de son âme, elle était allée crier au prêtre sa détresse. Il l'avait écoutée presque sans l'interrompre, puis, avec une profonde compassion, il avait dit cette parole terrible :

– Ma pauvre enfant, comme vous l'aimez !

Et elle n'avait pas protesté. À quoi bon essayer de se leurrer ? Il fallait se rendre à l'évidence, reconnaître que son cœur saignait des coups portés par cet homme qui l'avait traitée avec tant d'impitoyable orgueil.

Et le prêtre avait dit aussi :

– Sans vouloir nier la part de la culpabilité de lord Shesbury dans le cas douloureux que vous m'exposez, je dois vous avouer que la vôtre est



grande. Il existe, je le veux bien, des circonstances atténuantes, mais lui peut en invoquer aussi. Songez donc, my lady, à l'injure que représentait pour votre fiancé cette fuite, votre séjour chez Mr Barford et la promesse de mariage que vous fîtes à celui-ci ? Songez, s'il vous aimait, à ce que tout cela dut être pour lui ?

– Il ne m'aimait pas réellement ! avait répliqué Orietta avec un sursaut de violence.

– Qu'en savez-vous ? Je crois, au contraire, qu'il vous avait en grande estime et affection, pour avoir tenu à ce mariage, quand même.

– Il a agi par esprit de vengeance, lui-même me l'a fait comprendre.

– Soit, pour une part. Mais, mon enfant, il aurait pu se venger d'autre manière, et de façon très sensible aussi pour vous, en rompant ses fiançailles et en vous abandonnant à la malignité du monde. Pensez à ce qu'aurait été votre existence, après qu'un homme de cette situation vous aurait tacitement reconnue coupable, tout au moins de grave inconséquence ! En tenant à vous épouser, il a sauvé votre honneur. Voilà une

chose dont il faut lui tenir compte.

Elle se l'était déjà dit, et elle avait repoussé orgueilleusement cette pensée, qui lui était insupportable. Oui, il l'avait sauvée... Et, auparavant, il avait été bon pour elle, délicat, chevaleresque. Il remplissait très sérieusement son devoir fraternel à l'égard de Faustina et se montrait maintenant un frère presque affectueux pour Rose... Elle reconnaissait tout ce qui parlait en sa faveur. Mais, à côté, que d'ombres... que d'ombres et d'angoissants mystères chez lui !

Et cette femme, avec laquelle il la narguait ? N'était-ce pas abominable ?

– Il est probable qu'elle n'existerait pas pour lui, si vous aviez voulu écouter les paroles de conciliation qu'il vous adressait, le jour de votre mariage, avait répondu le Père Maxwell. Mais il se venge, car il est orgueilleux, aussi terriblement orgueilleux que vous, my lady, et souvent l'orgueil rend cruel... Certes, je ne dis pas que vous plussiez être heureuse dans cette union. J'ignore le véritable caractère de lord Shesbury ; je ne connais que sa réputation, qui présente

certains côtés inquiétants. De plus, vous avez tous deux des natures qui, par quelques points, semblent destinées à se heurter. Il faudrait qu'un grand amour réciproque vous unît... Tout au moins, il faudrait que vous eussiez, my lady, assez de dévouement, d'abnégation, pour supporter courageusement les torts que pourrait avoir votre mari, les défauts de son caractère, et faire pénétrer peu à peu votre influence dans cette âme, pour la transformer. Il semble, d'après ce que vous me dites, posséder une certaine loyauté. Cela est une qualité précieuse ; une âme loyale est toujours plus accessible au bien, à la vérité, plus capable aussi de reconnaître ses torts et de les réparer généreusement, quand l'amour-propre ou quelque autre passion ne l'aveugle plus.

Loyal, elle l'avait cru, en effet, mais elle ne savait plus, maintenant... Car, en dépit de tout, le poison de la calomnie, distillé par Barford, avait laissé quelque trace.

Et le prêtre avait ajouté :

– Vous ne pouvez pas demeurer en cette situation, my lady. Il faut avoir une explication

sincère, courageuse, avec lord Shesbury. Je ne doute guère qu'elle n'amène entre vous la réconciliation. Si, toutefois, il en devait être autrement, vous pourriez alors demander à Rome l'annulation de votre mariage.

Une explication ! C'est-à-dire reconnaître ses torts et... demander son pardon ? À lui... à lui, après tout ce qu'il venait d'infliger à la sensibilité frémissante d'une femme dont lui-même avait reconnu l'innocence ? L'aine d'Orietta, à cette pensée, avait bondi de révolte.

– C'est impossible !... C'est impossible, mon Père ! Pensez donc à tout ce qu'il m'a fait souffrir !... Mais non, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert ! Et il faudrait que j'aie lui dire... lui dire que je me repens... que je lui demande de me pardonner ! Ah ! j'aimerais beaucoup mieux mourir !

– Il ne s'agit pas de mourir, ma pauvre enfant, mais d'accomplir votre devoir. Je ne nie point qu'il soit, en la circonstance, très douloureux et crucifiant pour votre amour-propre. Mais après avoir refusé la tentative de conciliation naguère

faite par lord Shesbury, les premiers pas doivent maintenant venir de vous. Mettez à cette démarche toute la dignité nécessaire, soit ; mais, en même temps, maîtrisez la révolte de cet orgueil qui a été pour vous bien mauvais conseiller. Lord Shesbury, si, comme je l'espère, il a quelque noblesse dans le caractère, ne pourra manquer d'être touché par votre loyauté, par votre courage... et croyez-en mon expérience des âmes, my lady : votre mari n'a jamais cessé de vous aimer... et il doit souffrir autant que vous.

« Il doit souffrir autant que vous ! » Cette parole, Orietta se la répétait en ce moment, tandis que les premières clartés de l'aube pénétraient dans sa chambre. Et une sorte de rire sourd, d'une amère ironie, venait à ses lèvres. Ah ! si le Père Maxwell l'avait entendu quelques heures auparavant !... « Quelle raison, en vérité, aurais-je de n'être pas gai ? » Et il l'était, en effet... tout particulièrement ce soir. Certes non, il n'avait jamais souffert autrement que dans son orgueil ! Et cette souffrance-là, comme il l'avait cruellement vengée !

Dans ce lit où elle ne pouvait trouver le repos, Orietta tremblait d'une fièvre d'angoisse. Aller à lui... aller à lui, comme une coupable... demander qu'il pardonnât... « Le jour où vous me crierez miséricorde, ce n'est pas un pardon que je vous accorderai... » Il avait dit cela, et elle frissonnait au souvenir de son accent, de son regard. Quelle revanche pour lui quand il la verrait vaincue... elle, dont il connaissait l'ardente fierté !

« Non, je ne pourrai pas... je ne pourrai jamais cela ! » murmura-t-elle farouchement, en enfouissant dans l'oreiller son visage brûlant

Et cependant... cependant, il faudrait qu'elle se décidât. Il n'y avait plus moyen de vivre ainsi, le Père Maxwell l'avait dit lui-même.

Ah ! orgueil maudit, qui lui avait fait jeter à la face de Walter de si terribles mots ! Orgueil fou qui, dans cette dernière soirée à la villa Alfieri, l'avait rendue sourde à un second appel de conciliation !

Car, ce jour-là, elle avait compris que, de nouveau, il lui offrait l'oubli... et l'amour.

Oui, par deux fois, il lui avait offert la réconciliation. C'était elle qui l'avait repoussé. Il fallait donc qu'elle allât vers lui, maintenant... Et comment l'accueillerait-il ? Ne dirait-il pas : « Il est trop tard ! » Ne la repousserait-il pas à son tour ?

« Quand vous crierez miséricorde... » Ah ! dès ce moment-là, il la voyait vaincue, venant à lui, humiliée, avec son cœur pantelant et sa fierté brisée ! Dès ce moment-là, il devait savoir, lui dont l'esprit était doué d'une telle pénétration, que celle qui le défiait avec tant de fol, d'intraitable orgueil, l'aimait avec toutes les forces de son cœur ardent, où il s'était introduit en maître, et qu'elle se rebellait surtout contre la domination de cet amour par lequel la tiendrait captive celui dont elle avait éprouvé l'humeur impérieuse, la froide, implacable volonté – celui qu'à ce moment-là, de toute son âme, elle eût voulu haïr !

Et elle l'aimait... elle l'aimait ! Oui, elle osait encore l'aimer, après tout ce qu'elle avait souffert par lui ! C'était affreux, en vérité ! S'il lui avait

été indifférent, ou si elle l'avait détesté... eh bien ! il aurait été moins terrible d'aller vers lui, de lui dire : « J'ai eu tort... » Oui, moins terrible, certainement !

Mais comment faire taire les tumultueux battements de ce cœur, qu'il avait pris si vite, le redoutable enchanteur, et qui ne voulait pas – qui ne pouvait pas lui échapper, en dépit de tous les coups dont il l'avait percé ?

Oui, à Florence, à Tivoli, ici... Le Père Maxwell avait dit : « C'est votre faute. Lui est coupable, mais vous-même avant lui, puisque, en fait, quoi qu'il en ait dit après votre retour de Rockden-Manor, il était prêt à vous pardonner. Vous ne l'avez pas voulu. Le châtiment a été dur ; reconnaissez pourtant – et cela je le dis sans vouloir le moins du monde excuser lord Shesbury, car il ne peut l'être, quant à la forme qu'il lui donne – reconnaissez qu'il ne fut pas entièrement immérité. »

Soit ! Mais qu'on ne lui dît pas alors que Walter l'aimait ! On ne fait pas ainsi souffrir, quand on aime !



« Et toi, murmurait sa conscience, toi qui l'aimais, ne l'as-tu pas abandonné sur la seule parole d'Humphrey Barford ? Ne l'as-tu pas repoussé avec colère, avec un farouche ressentiment, quand il te disait, lui, l'orgueilleux, lui, l'offensé : « Oublions... et aimons-nous. » Cependant, tu as reçu de sérieux principes moraux, tu étais une chrétienne fervente, tandis que lui, dès l'enfance, a été entouré de flatteries, adulé par tous – et par son père le premier. Jeune homme, il a connu tous les enivres de l'orgueil. Toi-même, en voyant quelle idole on a fait de lui, tu as pensé parfois que ses défauts avaient des excuses, et qu'il était même étrange qu'ils ne fussent pas pires. Dès lors, pourquoi voudrais-tu qu'en cette circonstance où son amour-propre a été si profondément blessé il se montrât meilleur que toi ? »

C'était vrai... c'était vrai ! Elle devait lui donner l'exemple... Oui, cela, elle le reconnaissait. Elle était prête à le faire, désormais...

Ah ! si seulement elle était sûre qu'il l'aimât !

Dans sa fiévreuse angoisse, elle évoquait le souvenir de la brûlante admiration qu'elle avait lue dans ses yeux, plus d'une fois. Un jour, il lui avait dit : « Mon Orietta n'a pas à craindre de rivales en charme ni en beauté. Mais je crois aussi qu'elle a un cœur incomparable. » Puis, aussitôt, il avait souri, avec une légère ironie, en ajoutant : « Il faudra que je le ménage beaucoup, n'est-ce pas, ce cœur impétueux, exigeant, qui se donne à moi ? »

Elle ne savait... non, en vérité, elle ne pouvait savoir ce qu'elle avait à attendre de lui ! Mais il faudrait, quand même, qu'elle fît cette démarche... cette terrible démarche dont la seule pensée la faisait frémir d'humiliation, de révolte et de détresse.

« Jamais, jamais !... je ne pourrai jamais ! » songea-t-elle désespérément.

## XXII

Ce jour-là, vers la fin de l'après-midi, lord Shesbury vint dans la bibliothèque prendre connaissance de son courrier, que le secrétaire y avait déposé. La lecture d'une courte lettre amena sur sa physionomie une violente expression de colère. Il sonna pour donner l'ordre d'aller prévenir Nortley qu'il l'attendait. Et il se mit à marcher de long en large, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées, en froissant nerveusement la lettre entre ses doigts.

Quand Nortley entra, il lui fit face en disant brusquement :

– Tenez, lisez cela !

– Une lettre anonyme ! dit le jeune homme avec mépris, après avoir parcouru les quelques lignes. C'est odieux ! Mais il n'y a qu'à la jeter au feu, my lord !

– Et à en connaître l’auteur, répliqua lord Shesbury, les dents serrées. Car je ne laisserai pas sans châtiment cette attaque contre l’honneur de ma femme. Serions-nous en face d’une manœuvre de Barford ?... Qu’en pensez-vous, Nortley ?

– Je pense, my lord, que Mr Barford ne doit pas se hasarder à vous braver ainsi.

– Qui, alors ?

– Ah ! voilà le difficile ! Je dois vous dire cependant, my lord, que des bruits fâcheux semblent circuler en ce moment contre lady Orietta. Hier, lady Grâce m’a posé une question assez insidieuse au sujet de ce qu’elle appelle « l’étrange aventure de lady Shesbury », et, peu après, ce fut le tour de sir Arthur Fenwall.

– On vous a posé des questions ?... Cela laisse supposer, en effet, que la source de ces bruits se trouve ici. Mais il faut que nous la trouvions, Nortley... et sans tarder !

En laissant retomber son poing sur une table placée près de lui, lord Shesbury répéta, avec une

sourde violence :

– Sans tarder, Nortley ! Moi, rien ne pourra me faire douter de l’innocence et de l’entière sincérité de ma femme ; mais je ne veux pas que d’autres aient un soupçon sur elle. Il faut donc couper ces bruits à leur racine. Surveillez, enquêtez discrètement. Vous m’avez été d’une grande aide pour démasquer Barford ; je ne doute pas que vous mettiez à cette nouvelle recherche le même zèle, la même habileté.

– Et le même dévouement, my lord, ajouta Nortley. J’espère, dans peu de temps, vous apporter quelques précisions.

– Le plus tôt possible, car je veux écraser les vipères, quelles qu’elles soient.

« Oui, je crois qu’elles seront bien écrasées, s’il les tient ! » pensa Nortley en se retirant.

Demeuré seul, lord Shesbury s’assit devant une table et prit son front entre ses mains. Il demeura ainsi longtemps, jusqu’à ce que la sonnerie de l’horloge le fit sursauter.

« Ah ! j’oublie l’heure ! » murmura-t-il.

Il gagna son appartement et s'habilla pour le dîner. Son front plissé, son air distrait, indiquaient une profonde préoccupation. Mais il n'en paraissait plus rien quand il entra dans les salons où commençaient d'arriver ses hôtes. Lady Grâce vint à lui, vive, éblouissante, le regard chargé de passion provocante. Pendant la chasse à courre, ce matin, il avait délaissé pour elle, excellente écuyère, la piètre amazone qu'était Vittoria. Elle voulait profiter de son avantage, supplanter la belle Romaine. Lord Shesbury parut se prêter à son désir. Il s'assit près d'elle, écouta en riant les anecdotes drôles qu'elle lui contait, un peu penchée vers lui, les yeux dans ses yeux. Et ce fut ainsi que les vit Orietta quand elle entra à son tour.

Elle s'était fait excuser, ce matin, de ne point paraître, car elle se trouvait brisée moralement et physiquement. Rose était venue la voir, et les jeunes comtesses Sanzof aussi. Lord Shesbury avait fait demander de ses nouvelles par Ram-Sal, au cours de l'après-midi, et elle avait répondu qu'elle espérait pouvoir paraître au dîner. Elle s'y était forcée, en effet. Et elle entra, vêtue de soie

bleu pâle brochée d'argent, avec des opales – les merveilleuses opales qui avaient paré la Reine de la nuit – parmi ses cheveux et son corsage. Dans son visage un peu pâli, un peu creusé, les yeux, profonds, pleins de langueur, gardaient un reflet des pensées douloureuses, des luttes déchirantes de l'âme. Jamais, peut-être, elle n'avait été aussi admirablement, aussi pathétiquement belle. Telle fut l'opinion à peu près unanime de ceux qui se trouvaient là.

Avec un sourire à peine esquissé, d'une séduction infinie, elle remerciait ses hôtes, qui s'empressaient, demandant des nouvelles de sa santé. Mais oui, il fallait sourire – quand même. Il fallait paraître sans tourment, sans souci, devant ces yeux étrangers, devant « son » regard, à lui, quand, par hasard, il en effleurait sa femme, rapidement, indifféremment.

Beaucoup plus intéressantes, de toute évidence, lui semblaient la comtesse Farmente ou la blonde, brillante et audacieuse lady Grâce.

Et il faudrait aller lui dire...

Non, non, elle ne voulait pas penser à cela,

maintenant. Plus tard, oui... mais pas maintenant, pas devant ces femmes dont la vue soulevait en elle une tempête de révolte.

Et elle continua de causer, de sourire, tandis que des frissons légers lui parcouraient le corps et que son cœur battait si vite, si vite, qu'il l'étouffait.

Quatre jours plus tard, Ram-Sal introduisait Herbert Nortley dans la salle des Cygnes, où lord Shesbury examinait d'antiques manuscrits trouvés dans les archives du château.

– Vous avez du nouveau à m'apprendre, cher ?... demanda aussitôt Walter.

– Je tiens toute l'affaire, my lord. Celles qui ont donné le branle, insinué la calomnie, sont... lady Paméla et la comtesse Farmente.

– Ah ! dit seulement lord Shesbury.

Mais une redoutable lueur avait passé dans ses yeux.

– La lettre a été écrite par la femme de chambre française de lady Paméla, naturellement sous la dictée de sa maîtresse. Et quelqu'un – je



ne sais qui – s’est chargé de la mettre à la poste, à Londres... Voilà tout ce que j’ai pu apprendre. Mais je crois que c’est suffisant ?

– Très suffisant. Merci, mon cher Nortley. J’ai là tous les éléments pour agir. Quant à vous, ayez soin de réfuter énergiquement les propos fâcheux que vous pourriez entendre.

– Je n’y manquerai certes pas ! Outre mon dévouement pour vous, my lord, je suis indigné du tort injuste que l’on fait ainsi à lady Shesbury. Et vraiment, je ne sais comment on ose s’attaquer ainsi à elle, du moment où vous l’avez trouvée toujours digne de lui donner votre nom !

– On suppose probablement que, depuis lors, j’ai changé d’avis sur elle, dit lord Shesbury d’une voix un peu âpre. Certaines choses, dans ma façon d’agir, ont pu le donner à penser. Mais je vous autorise, Nortley, à démentir formellement cela. Le... dissentiment qui existe entre ma femme et moi n’a aucun rapport avec le sujet de ces misérables calomnies.

Sur ces mots, lord Shesbury congédia Herbert Nortley. Celui-ci, en se rendant peu après au

tennis, fut abordé par Mrs Pelham, une quinquagénaire assez bonne personne, mais très curieuse, qui, après quelques circonlocutions, en arriva à cette question ;

– Serait-il vrai, comme je l’ai entendu dire, que lord Shesbury est brouillé avec sa femme et qu’il songerait à se séparer complètement d’elle, parce qu’il a connu qu’elle n’était pas sans torts graves, dans son escapade avec Mr Barford ?

– La personne qui vous a dit cela a menti, mistress Pelham ! répliqua Nortley avec indignation. Lord Shesbury n’a jamais eu de semblables idées et il n’a cessé – lui-même me l’a dit expressément – de conserver à lady Orietta sa plus entière estime.

– Cependant, il semble la délaisser... Une jeune femme si parfaitement belle, séduisante entre toutes... Non, vraiment, sans de très graves dissentiments, on ne la délaisse pas après quelques semaines de mariage pour une comtesse Farmente ou une lady Grâce, fût-on même aussi inconscient que l’on prétend lord Shesbury.

– Il existe, en effet, un dissentiment, j’ignore

lequel. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne faut pas l'attribuer à un démerite quelconque de lady Orietta... Et je vous engage beaucoup, mistress Pelham, dans votre intérêt même, à ne pas propager ce bruit. Quand il viendra aux oreilles de lord Shesbury, – et cela ne peut manquer, – celui-ci concevra une telle indignation de voir ainsi toucher à la réputation de sa femme, que... je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'être l'objet de la vengeance qu'il en tirera. Or, mistress Pelham, vos fils occupent des situations auxquelles, très facilement, peut nuire un homme comme lui.

– Oh ! je ne répéterai certainement rien de ces mensonges, de ces méchancetés ! dit Mrs Pelham, visiblement effrayée. Non, cher mister Nortley, pas un mot ne sortira de mes lèvres sur ce sujet-là !

« Bon !... pensa Nortley. Le mieux est de leur faire peur. Et, de fait, je pense que la belle-mère et la belle Farmente vont passer un agréable quart d'heure, si j'en juge par l'expression de sa physionomie quand j'ai prononcé leurs noms.

Elles ne l'auront d'ailleurs pas volé, ces odieuses calomniatrices... Mais, à la vérité, l'attitude de lord Shesbury envers sa femme semblait donner crédit à leurs mensonges. Je n'ai pas osé le lui dire... mais Mrs Pelham avait raison : on ne délaisse pas pour rien une adorable créature comme lady Orietta, dont il semblait si épris pendant ses fiançailles et avec laquelle aucune femme, ici, ne peut rivaliser, sous le rapport de la beauté, du charme, de la vive et profonde intelligence. Alors ? Que répondre, quand on me fera de nouveau cette objection ? »

## XXIII

Il bruinait un peu, le lendemain matin, quand lord Shesbury et la comtesse Farmente quittèrent le château. La veille, au moment où elle prenait congé à la fin de la soirée, il lui avait dit :

– Voulez-vous que nous fassions demain une promenade à cheval ?

Et elle avait acquiescé aussitôt, d'autant plus heureuse que, pendant toute cette journée, Walter avait paru l'ignorer à peu près complètement. À vrai dire, ce matin, il ne semblait pas beaucoup plus aimable. Il gardait un air d'altière froideur et répondait tout juste autant que l'exigeait la politesse aux propos de donna Vittoria. Mais celle-ci savait par expérience qu'il était, avec les femmes, d'humeur capricieuse et hautaine. C'était, disait-il ironiquement, le moyen de leur enlever leurs propres armes et de s'en servir contre elles pour les soumettre à la suprématie

masculine.

Elle ne s'inquiétait donc pas de cette attitude, quelque pénible qu'elle lui fût. D'ailleurs, quand elle était à cheval, la crainte lui faisait oublier momentanément toute autre chose. Car elle avait peur – surtout quand elle chevauchait près de ce magnifique alezan doré qui avait les préférences de lord Shesbury. La bête ardente, difficile, dont son maître domptait seul le caractère intraitable, effrayait le cheval de donna Vittoria, et plus encore l'écuyère peu habile. Mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu refuser de prendre part à ces promenades, et elle supportait héroïquement ce supplice quand il plaisait à lord Shesbury de le lui imposer.

Aujourd'hui, l'alezan paraissait d'une fougue particulièrement violente. Vittoria, tout en admirant l'aisance avec laquelle le contenait Walter, se sentait fort mal à l'aise. Elle le fut plus encore quand lord Shesbury fit prendre un très vif galop à son cheval, en disant :

– Nous marchons comme de véritables tortues !

La monture de la comtesse suivit, au grand effroi de la jeune femme. Les promeneurs arrivèrent ainsi à la forêt, s'engagèrent dans une allée. Walter restait silencieux et il avait maintenant aux lèvres un mauvais sourire que remarqua Vittoria. Elle songea avec un peu d'angoisse : « Qu'a-t-il donc ? Est-ce contre moi ? »

La bruine avait cessé ; mais le sol restait boueux et les chevaux y enfonçaient profondément leurs sabots. La comtesse fit observer avec hésitation :

– Ne croyez-vous pas que nous marchons trop vite, ici ?

– Trop vite ? Allons donc ! Pas assez, voulez-vous dire ? Mahmoud va vous montrer ce que c'est que d'aller vite !

Ce fut, dès lors, une course folle. Le cheval de Vittoria suivait l'alezan. La comtesse se cramponnait, blême de terreur, ne sachant comment retenir sa monture, qui allait sur les traces de Mahmoud. Ainsi prit-elle un sentier pour déboucher sur le bord de la rivière

torrentueuse qui traversait la forêt.

La bête, emportée par son élan, serait tombée dans l'eau si lord Shesbury, arrêté là, ne l'avait saisie au passage et maintenue d'une poigne de fer. Ce fut un de ces tours de force dont il était coutumier et qui ne semblaient pas plus lui coûter qu'à d'autres une bagatelle. Mahmoud se cabra ; mais quelques énergiques pressions contre ses flancs le calmèrent aussitôt.

Vittoria, décoiffée, livide, semblait à demi morte de terreur. Elle balbutia d'une voix éteinte :

– Ah ! vous m'avez sauvée, cher... cher !

– Moi, je vous ai sauvée ? J'en serais bien fâché ! Non, j'ai voulu épargner à ce cheval une chute dans laquelle il aurait pu se briser un membre. Mais vous, Vittoria Farmente... vous, que m'importe ?

Elle attachait sur lui des yeux hagards, stupéfaits, qui rencontraient un regard de colère sourde, de lourd mépris.

– ... Ah ! vous avez eu peur ? Mais vous



n'avez pas tremblé quand, lâchement, vous avez semé la calomnie contre l'honneur d'une femme... de ma femme !

– Quoi ? Que... que voulez-vous dire ? bégaya la comtesse.

– Ne cherchez pas à mentir... Vous savez qu'avec moi, c'est inutile. Mais je vous chasse de ma demeure, entendez-vous ? Cet après-midi même, vous partirez et prenez garde que je n'entende plus parler de vous !

– Walter... c'est abominable ! Walter !

Elle tendait vers lui une main suppliante.

– ... Me traiter ainsi, moi qui vous aime... vous qui m'avez aimée...

Un rire sarcastique s'échappa des lèvres de Walter.

– Ah ! oui, je vous ai aimée !... Tout juste ce que vous méritiez, comtesse Farmente. Et quant au mépris dont vous êtes digne, la dose s'en augmente quelque peu aujourd'hui, voilà tout !

Vittoria, les mains crispées sur les rênes, le regardait avec une sorte d'épouvante. Sa voix

tremblante tenta de protester encore :

– C’est atroce ! C’est...

– Assez ! interrompit durement Walter. Vous avez essayé de ternir la réputation d’une femme innocente, par basse jalousie, d’une femme dont vous n’êtes pas digne de baiser la trace des pas. Je vous en punis comme vous le méritez... Et estimez-vous heureuse d’en être quitte de cette manière, car un homme, à votre place, aurait déjà fait connaissance avec ceci.

D’un geste violent, il leva sa cravache.

– ... Vous pouvez le dire à vos complices... Les hommes, la cravache ; les femmes, l’expulsion de ma demeure. Ainsi seront traités ceux qui s’attaqueront à lady Orietta Shesbury... Et maintenant, retournons.

Fort heureusement pour donna Vittoria, son cheval la conduisit sagement jusqu’au château, sur les pas de Mahmoud, car elle aurait été incapable de le diriger. La rage, le désespoir, l’humiliation, avaient amené chez elle un complet effondrement, et elle suivait lord Shesbury avec

la mine d'une bête domptée.

Un peu avant d'atteindre la grille, les promeneurs croisèrent un poney-chaise où se trouvaient Orietta et Rose. L'élégante petite voiture et ses deux charmants poneys étaient un présent de Walter à sa sœur. Orietta conduisait, ce matin. Elle répondit par une brève inclination de tête au salut de son mari, tandis que Rose souriait à celui-ci, en lui adressant de la main un geste affectueux.

– Elle a une drôle de tête, donna Vittoria ! fit observer la fillette. Quelle mine ! Défaite, absolument ! Et c'est à peine si elle a salué !

Les lèvres frémissantes de la jeune femme se serrèrent nerveusement. Après la lutte soutenue depuis quatre jours contre son orgueil révolté, contre son cœur torturé, la rencontre de Walter et de la comtesse Farmente soulevait de nouveau en elle une tempête de colère et de souffrance.

Lady Rose l'observait du coin de l'œil. Elle pensait :

« Qu'y a-t-il donc entre Walter et elle ? Je vois

bien qu'elle souffre, ma pauvre chère Orietta. Et c'est par sa faute, à lui... Cette Vittoria, que je déteste, n'est-elle pas pour quelque chose là-dedans ? »

Au retour de la promenade, Orietta alla changer de toilette pour le lunch, puis jeta un coup d'œil sur le courrier déposé dans le salon des Nymphes, où elle se tenait le plus habituellement. Elle commença d'ouvrir quelques-unes des lettres, assez nombreuses ce matin ; mais sa première femme de chambre vint l'interrompre pour lui présenter des échantillons envoyés par une grande maison de couture parisienne. Après cela, elle gagna les salons pour le lunch, où ne parut pas la comtesse Farmente. Lady Paméla s'y montra fardée beaucoup plus que de coutume pour dissimuler les ravages produits par une violente émotion – par la peur, la terrible peur qui l'avait envahie, depuis que donna Vittoria, hagarde et à demi folle, était entrée chez elle en disant :

– Il me chasse ! Il sait que nous avons dit quelque mal de sa femme... Prenez garde à vous,

car il sera sans pitié ! C'est un démon, quand il se venge !

Tremblante, n'osant lever les yeux sur son beau-fils, elle répondit à ceux qui l'interrogeaient sur la comtesse Farmente que celle-ci venait d'être appelée subitement près de son père malade.

Lord Shesbury dit avec indifférence :

– Ah ! en effet.

Et il se tourna vers un de ses hôtes pour lui adresser une question au sujet d'un événement diplomatique récemment survenu.

Quant à Orietta, elle éprouva une sensation de soulagement à l'annonce de ce départ. Donna Vittoria avait été pour elle une cause de si profondes souffrances depuis quelques semaines que sa seule vue excitait en son âme la plus douloureuse irritation.

Mais, hélas ! il n'en serait pas moins le même, ce redoutable, cet énigmatique Shesbury ! Pendant ces quatre derniers jours, il venait de se montrer pour elle particulièrement glacial,

indifférent, avec une physionomie dure et fermée, plus que jamais. Et cependant, il fallait... il fallait qu'elle allât à lui !

Demain... oui, demain matin, après une longue et fervente prière pour demander à Dieu le courage, avec la force de dompter les révoltes de son âme...

Cet après-midi-là, Orietta fit, avec une partie de ses hôtes, une promenade en mail jusqu'aux ruines d'un château fort, à quelques milles de Falsdone-Hall. Lord Shesbury conduisait une des voitures, et, près de lui, avait pris place lady Grâce, vêtue de rose, fraîche, radieuse, plus brillante que jamais. Orietta, avec un déchirement de cœur, revit en pensée le jour de cette promenade à Aberly, où elle était assise à son côté, dans le rapide phaéton... et cette terrasse d'hôtel où ils avaient pris le thé. Quelle ardeur contenue, quelle éblouissante caresse dans les yeux qui s'attachaient si souvent sur elle ! Et comme il s'était montré discrètement attentif en lui donnant l'impression délicieuse, enivrante, qu'elle existait seule pour lui !

Hélas ! hélas !... C'était aujourd'hui lady Grâce qu'il regardait sans doute ainsi... et, hier, c'était donna Vittoria. Non, non, mieux valait écarter toutes ces réminiscences d'un bonheur passé, qui jamais plus ne reviendrait. Jamais plus, quelle que fût la réponse de Walter à la démarche qu'elle ferait près de lui.

Les promeneurs rentrèrent assez tard, et Orietta se fit habiller aussitôt pour dîner, avec l'intention de finir ensuite le dépouillement de son courrier. Elle alla s'asseoir devant son bureau, prit une des lettres, au hasard. L'enveloppe ne portait pas de timbre, et elle n'était pas décachetée, preuve qu'elle n'était point passée par les mains de Walter. Orietta l'ouvrit, déplia un feuillet et lut :

« My lady,

« Votre coupable intrigue avec Mr Barford est maintenant connue de tous. Lord Shesbury ne l'ignore pas non plus et s'apprête à vous chasser de sa demeure. Si vous voulez éviter cette humiliation terrible, partez... partez avant. Je

vous donne ce conseil par pitié pour votre jeunesse et votre inexpérience, car les vengeances de lord Shesbury sont terribles.

*« Une femme qui a souffert ce que vous souffrez. »*

La feuille s'échappa des mains d'Orietta. Le visage, d'abord envahi par une rougeur brûlante, devint très pâle. Pendant un moment, la jeune femme, déjà éprouvée par tant d'émotions, crut défaillir sous ce nouveau coup.

Mais elle se redressa, dans un sursaut d'énergie. Qui avait écrit cela... cet horrible mensonge qui n'était pas signé ? Quel lâche se cachait sous l'anonymat ?

Oui, un mensonge, d'un bout à l'autre. Car elle était bien certaine que lord Shesbury...

Cependant, cette attitude plus froide encore, depuis quelques jours... ce regard qui semblait éviter de se porter sur elle...

« Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ce n'était donc pas assez ? Je n'étais donc pas assez punie ? »



gémît-elle en pressant entre ses mains son visage frémissant.

Cela... cela, c'était affreux, vraiment ! Surtout s'il le croyait, lui...

Il avait cependant – peu de jours auparavant – reconnu tacitement la parfaite sincérité de sa femme, en présence de donna Vittoria, de lady Grâce et de Rose. Oui, précisément, à la suite d'une sorte d'insinuation faite par la comtesse Farmente, au sujet d'une bague perdue...

Une insinuation... Oui, oui, maintenant, elle comprenait... elle comprenait ! Oh ! quelle expiation... quelle expiation pour sa folie !

Elle sanglotait tout bas, le front sur ses mains brûlantes. La douce lumière des lampes voilées de rose éclairait l'or foncé de ses cheveux, la frémissante blancheur des épaules, des beaux bras tremblants, la soie de la robe, aux pâles reflets d'argent. Le lévrier, couché à quelques pas de là, se leva et vint appuyer sa tête sur les genoux de la jeune femme. Elle l'écarta doucement en relevant la tête et essuya ses larmes. C'était fini de pleurer. Il fallait avoir le

courage d'agir, plus que jamais, maintenant, une explication décisive était nécessaire entre Walter et elle.

Après avoir passé un peu d'eau sur ses yeux, elle se dirigea vers la bibliothèque. Naguère, lord Shesbury avait coutume d'y demeurer un moment pour jeter un coup d'œil sur le courrier du soir, avant de rejoindre ses hôtes. Mais il ne s'y trouvait pas aujourd'hui. Orietta songea :

« Je puis peut-être l'attendre ?... Mais s'il ne vient pas ? Il m'est impossible de retarder... Je ne puis plus supporter cette torture ! s

Alors, se rendre dans son appartement ? Il n'y avait que cela à faire, quoi qu'il lui en coûtât.

Elle longea la galerie des Portraits, atteignit la porte cintrée qui la terminait. Ses jambes vacillaient un peu. Son cœur, semblait-il, allait s'arrêter sous la violence de l'émotion.

Là, derrière, se trouvait la salle des Cygnes, où elle savait que se tenait plus volontiers lord Shesbury.

Elle frappa, et la voix brève, bien connue,  
répondit :

– Entrez !

## XXIV

Lord Shesbury, à demi étendu dans un fauteuil, fumait en parcourant son courrier. Il se détourna avec un mouvement d'impatience et, pendant quelques secondes, demeura immobile, les yeux attachés sur la jeune femme debout au seuil de la porte. Puis, il se leva, déposa sa cigarette et fit quelques pas vers elle, en demandant avec une froide courtoisie :

– Vous désirez me parler, Orietta ?

– Oui, je... Il fallait que je vous communique une lettre que j'ai reçue... Je pensais vous trouver dans la bibliothèque...

Les mots passaient difficilement entre les lèvres tremblantes. De toute son énergie, cependant, Orietta contenait les tumultueuses émotions de son âme pour garder une attitude calme, digne et fière, sans bravade. Mais elle ne pouvait empêcher que le sang montât à son

visage, ni que sa voix tremblât.

– Dans la bibliothèque ou ici, peu importe. Je suis toujours prêt à vous recevoir, dit Walter, avec la même courtoisie glacée.

Il lui avança un siège et reprit celui qu'il venait de quitter. Du lustre de Venise où toutes les bougies étaient allumées, ce soir, une vive lumière se répandait sur la salle entière, éclairait les tapisseries de Bruxelles où des cygnes voguaient sur des étangs d'azur, les meubles précieux aux incrustations d'écaille et d'ivoire, toutes les merveilleuses choses disposées en cette pièce et qu'Orietta, un jour, avait admirées près de son fiancé. À la senteur du tabac d'Orient se mêlait le capiteux parfum de fleurs rares disposées dans des vases précieux et d'antiques petites urnes de marbre.

Sans mot dire, Orietta avait tendu la lettre à Walter. Il la parcourut d'un coup d'œil. Une fugitive contraction des lèvres, un frémissement du visage, furent les seuls signes d'émotion que surprit la jeune femme qui, elle, se contenait pour ne pas trembler convulsivement. D'un geste sec,

il déchira la feuille et la jeta au loin. Puis il tourna son regard vers Orietta.

– Vous désirez sans doute que je vous renouvelle l’assurance de ma confiance en vous... et que je démente tout ce qui est contenu dans cette infamie ?

Quelle froideur dans son accent ! Quelle terrible froideur !

– Oui, je désire cela, dit-elle avec une apparente fermeté.

– Je le fais volontiers. Rien n’est changé dans mes sentiments à votre égard.

Rien !... Non, rien, rien, hélas !

– Je vous remercie... Mais qui donc peut... ose écrire cela ?

– Il ne manque pas de misérables âmes, de par le monde ! Mais ne vous en inquiétez pas. Je saurai défendre comme il convient l’honneur de la femme qui porte mon nom.

Un silence... un oppressant, un lourd silence. Lord Shesbury, du bout des doigts, frappait des coups légers sur un petit volume à reliure

ancienne placé sur la table, près de lui. Il ne regardait plus sa femme – il ne voyait plus ce visage frémissant, un peu creusé par la souffrance, ces lèvres qui tremblaient légèrement, ces yeux d'un bleu profond, si beaux sous leur fiévreux éclat.

– Je ne suis pas venue seulement pour cela, Walter... Le Père Maxwell, à qui j'ai demandé conseil, m'a dit que nous ne pouvions rester dans cette situation. Il m'a démontré que j'avais eu des torts à votre égard... et que je devais les réparer.

La voix un peu basse, hésitante, oppressée, se brisa légèrement à ces derniers mots.

– Si je comprends bien, vous venez à moi par devoir... uniquement ? Vous conservez sans doute certaines préventions, certaines... rancunes ?

Il parlait d'un ton bref, toujours sans la regarder.

– Je viens par devoir, dit-elle faiblement.

– Vous ne répondez pas à ma seconde question...

– J’y répondrai si vous y tenez... mais vous feriez mieux de ne pas insister là-dessus !

– Pourquoi donc ?

Cette fois, leurs yeux se rencontraient. Orietta, dans le regard étincelant de Walter, crut lire un orgueilleux triomphe, un défi altier. En un impérieux mouvement de douleur, de fierté déchirée, de suprême révolte enfin, elle se leva, frémissante, les yeux pleins d’éclairs.

– Pourquoi ? Vous devez le savoir, vous qui avez si cruellement poursuivi votre revanche... vous qui m’avez tant humiliée... Au moins, contentez-vous, aujourd’hui, de me voir vaincue par le devoir... et ne me demandez pas autre chose...

Au seuil d’une porte ouverte sur le parterre, à cet instant, surgit une silhouette d’homme. Orietta vit un bras qui se tendait, une lueur d’acier. D’un élan, elle fut devant Walter, les bras étendus. Une détonation retentit. Presque à la même seconde, du dehors, un corps souple bondissait sur l’agresseur, lui enfonçait un poignard entre les épaules. Il y eut un cri sourd ;



le corps de l'homme oscilla, puis tomba, la face contre terre, au seuil du salon.

Walter, debout, entourait de ses bras Orietta.

– Vous a-t-il blessée ? Mon Orietta, mon amour, vous sentez-vous blessée ?

– Je ne... crois pas, murmura-t-elle.

Puis elle s'affaissa dans ces bras qui la retenaient.

– Ram-Sal, enlève ce corps, que lady Shesbury ne le voie pas quand elle reprendra connaissance ! cria Walter à l'Hindou.

Il s'était assis et tenait la jeune femme pressée contre lui, en baisant les paupières closes, qu'il sentit bientôt frémir sous ses lèvres.

– Bien-aimée, regardez-moi ! Je suis celui qui vous a toujours aimée... celui qui vous a fait souffrir, et que, pour vengeance, vous avez voulu sauver au prix de votre vie...

Orietta ouvrait les yeux. Elle vit, penché vers elle, un ardent visage au regard chargé d'amour. Et elle sut ce mot d'abord, ce mot frémissant de passion :

– Ah ! s’il vous avait tué !

– Vous m’aimez donc quand même ?

– Je ne devrais pas... je ne devrais pas.

Elle referma les yeux. De grands frissons la secouaient. Elle murmura :

– L’homme ?... il n’y a plus rien à craindre ?

– Non, ma chérie, non !... Ram-Sal !

L’Hindou, dont on apercevait la silhouette au-dehors, vint sur le seuil de la porte.

– Il est mort ?

– Oui, my lord.

– Qui est-ce ?

– Mr Barford, my lord.

– Lui !... lui !

Orietta se soulevait un peu, avec un regard d’épouvante.

Les bras qui l’enveloppaient se resserrèrent, tandis que Walter disait :

– Calmez-vous, mon Orietta ! Maintenant, il ne pourra plus nuire à personne. Ram-Sal, ferme

cette porte et va chercher quelqu'un pour emporter ce corps, que tu feras déposer dans un des pavillons. Puis tu iras dire à Mr Nortley de m'attendre dans la bibliothèque... Orietta, vous êtes sûre de n'être pas blessée ? Vous ne sentez rien ?

– Rien, rien !

– Il n'y a eu que la commotion produite par le saisissement. Nous verrons un peu plus tard si le médecin est utile. Mais j'ai la prétention d'être plus habile que lui, en la circonstance.

Il souriait en la regardant amoureusement.

– ... Ne suffirait-il pas, pour cela, de sentir que vous êtes aimée ?... uniquement, ardemment aimée ?

– Uniquement ? répéta-t-elle.

Et ses lèvres tremblèrent, son regard refléta l'angoisse, l'incrédulité.

– Uniquement... sans réserve, Orietta. Je vous le prouverai, car, jusque-là, vous avez le droit de douter de moi.

– J'ai peur ! dit-elle tout bas.

– Tu as peur ? De quoi ? De fantômes...

Il parlait en italien, maintenant, sans doute pour donner plus de charmeuse douceur à sa voix chaude, si ardente.

– ... De fantômes, de passantes qui furent pour moi si peu, si peu de chose ! De tout cela, il ne reste rien... qu'un peu de remords, parfois. Car deux femmes moururent de m'avoir trop aimé.

Il appuya son visage contre la chevelure d'Orietta, dont il sentait le corps frissonner longuement.

– ... Mieux vaut que je t'en parle, puisque le misérable Barford a jeté en toi le poison du doute. La ranie Parvâti, pour me voir plus souvent, commit des imprudences et, dans mon égoïsme d'homme, j'eus tort de ne pas m'en préoccuper. Ainsi fut-elle victime du fanatisme de ses sujets. Quant à l'autre... Apsâra était une âme violente, passionnée, qui avait pour moi des servilités d'esclave, mais en qui je sentais la bête fauve toujours prête à se déchaîner. Elle avait en outre un esprit fin et clairvoyant, qui lui permit de deviner que l'amour avait surgi dans ma vie. Elle

t'aperçut le jour où l'accident de Rose t'amena dans le pavillon et dut sans doute être fixée dès ce jour sur celle qui occupait mon cœur. Cependant, jamais rien, chez elle, ne put me le faire supposer jusqu'à ce soir où, tandis qu'elle dansait, je surpris ses regards dirigés vers toi. Regards de haine et de menace. Comme je la connaissais, je craignis aussitôt pour toi. J'ordonnai à Ram-Sal de ne pas la perdre de vue – ce qu'il fit, heureusement ! Après l'agression, elle rentra au pavillon, et, certaine de ma colère, farouchement désespérée, elle s'enfonça un poignard dans le cœur. Je la trouvai morte quand j'arrivai, prêt à la chasser. Voilà toute la vérité sur ces deux épisodes de ma vie, Orietta... Me crois-tu ?

– Oui... oui...

Elle levait sur lui des yeux éclairés d'ardente confiance.

– ... Et je regrette tant d'avoir douté... d'avoir écouté ce... Oh ! Walter, je vous demande par... La fin du mot fut étouffée sous un baiser.

– Pas cela entre nous, ma bien-aimée ! Nous eûmes tous deux des torts ; mais si quelqu'un doit

solliciter son pardon, c'est moi, d'abord. Mon orgueil a exigé impérieusement sa revanche et, pour cela, j'ai marché sur ton cœur – et sur le mien. Ah ! si tu avais voulu, quand, par deux fois, l'amour l'emportant sur tout, j'étais prêt à t'ouvrir mes bras ! Si tu avais voulu, Orietta, au lieu de me braver, de te raidir dans ta rancune !

– Oui, j'ai été folle !... folle ! dit-elle en cachant son visage contre l'épaule de Walter. Mais je l'ai payé bien cher !

– Quelles souffrances tu nous aurais épargnées, ma pauvre chère ! Ah ! ces derniers jours surtout, quand tu me voyais si froid pour toi, et que j'affectais une gaieté bien loin de moi, pourtant !... Quel effort pour maintenir cette attitude, alors que tout mon être t'appelait, criait vers toi ! Mais c'est fini, maintenant : plus d'orgueil entre nous. Des explications loyales, s'il surgit quelque sujet sur lequel nous ne serions pas d'accord... et puis, notre amour. Le veux-tu ?

– Oui, je le veux !

D'un élan, elle entourait de ses bras le cou de Walter.

– ... Mon cœur vous appartient. Je vous ai dit un jour combien il était exigeant...

– Et qu’il fallait que je t’aime à la manière de ton chien Nino...

Il souriait en la couvrant d’un regard dont la caresse ardente l’éblouissait.

– ... Que je montre les dents à quiconque paraîtrait malintentionné à ton égard, que je morde cruellement, de façon qu’ils s’en souviennent toujours, ceux qui tenteraient de te nuire... que je te chérisse exclusivement, jalousement, jusqu’à mon dernier jour. C’est beaucoup demander à un cœur humain, Orietta. Et, cependant, je me sens de force à te le promettre – et à tenir cette promesse.

Il rapprocha de ses lèvres le visage de la jeune femme, en ajoutant à mi-voix :

– Personne ne me connaît bien. On me croit un jouisseur, un orgueilleux, un sceptique, incapable d’attachement. Oui, pour une part, j’ai été cela. Mais je puis être autre chose. Tu peux faire de moi autre chose, Orietta, si tu m’aimes comme je

le désire – comme personne avant toi n'a su  
m'aimer.



## XXV

Les hôtes de Falsdone-Hall apprirent le lendemain, avec stupéfaction, par la bouche d'Herbert Nortley, la tentative de meurtre de Barford contre lord Shesbury, et l'élan courageux de lady Shesbury, qui s'était jetée devant son mari pour le protéger. Il s'en était fallu de peu qu'elle ne fût atteinte, car on avait retrouvé la balle dans un pli de sa robe.

La justice, prévenue, faisait l'enquête nécessaire, après quoi, le corps du misérable serait transporté à Rockden-Manor et enterré obscurément dans le cimetière du village, lord Shesbury ne voulant pas que la sépulture des Falsdone fût souillée par sa dépouille.

Nortley ajouta que la jeune lady Shesbury, très ébranlée par cet événement, ne quitterait pas son appartement pendant quelques jours, et que lord Shesbury s'excusait près de ses hôtes, car il

tiendrait, durant ce temps, compagnie à sa femme.

On en conclut que le dissentiment avait cessé entre les deux époux. Il se trouva cependant des gens pour insinuer que peut-être il y avait dans cet incident des dessous plus dramatiques encore. Lord Shesbury avait gardé de son adolescence une réputation de violence. N'aurait-il pas, dans quelque accès de colère et de jalousie, tué Barford et blessé lady Orietta ?

Mais ces rumeurs se trouvèrent réduites à néant, quand quelqu'un rapporta avoir aperçu lord Shesbury en voiture, avec sa femme, dans une allée de la forêt

Orietta, d'ailleurs, reçut Rose et Faustina, puis les demoiselles Sanzof, qui lui trouvèrent une mine admirable et l'air le plus radieux du monde.

Ce fut l'avis de ses hôtes, quand elle reparut au milieu d'eux. Walter ne s'était pas vanté en disant qu'il serait, en l'occurrence, plus habile que tous ceux de la Faculté. Lui-même, d'ailleurs, semblait tout particulièrement gai et d'une affabilité charmante. Mais ce fut en vain

que lady Grâce essaya ses plus provocantes coquetteries. Dès le premier moment, il sut montrer à tous, de façon discrète et décisive, que seule sa femme comptait à ses yeux.

– Allons, l’infâme Barford leur a au moins – sans le vouloir – rendu ce service de les rapprocher ! dit le comte Sanzof à Nortley.

– Oui, grâce au Gel ! répondit le jeune homme avec émotion.

Mais quelqu’un, à Falsdone-Hall, endurait en ce moment de terribles affres. Lady Paméla s’attendait, chaque jour, à se voir traduite au tribunal de son beau-fils. Car elle ne doutait guère qu’il connût le rôle joué par elle dans la campagne calomnieuse engagée contre Orietta. D’ailleurs, pour s’en convaincre, il suffisait de remarquer sa froideur méprisante, si accentuée, et cet air de raillerie glaciale qu’il prenait en la regardant, avec un certain petit sourire, à peine esquissé, qui faisait courir un frisson de terreur dans les veines de lady Paméla, car il lui donnait l’impression que Walter, par sa cruauté raffinée, jouait avec son angoisse comme un fauve avec la

proie qu'il sait ne pouvoir lui échapper.

De plus, le dernier crime de Barford et sa mort l'avaient profondément frappée. Elle semblait tout à coup vieillie, en dépit des artifices de sa toilette, et parvenait à grand-peine à dissimuler aux yeux de ses hôtes les tourments qui la tenaillaient.

Enfin, dix jours après l'agression de Barford, – dix jours pendant lesquels le sommeil l'avait fuie, – lord Shesbury lui fit savoir qu'il avait à lui parler.

Il la reçut dans la salle des Cygnes et dit sans préambule :

– Vous vous doutez, naturellement, du motif de cette convocation ? Je n'ai donc qu'à vous faire connaître ma décision à votre sujet.

– Mais, Walter... mais... non, je ne comprends pas !

– Vous comprenez parfaitement. Je vous vois trembler, lady Paméla. Comme je l'ai dit à une autre, voici quelques jours, vous n'avez pas tremblé, ni reculé devant la lâche entreprise de

calomnier une jeune femme innocente. À ce moment-là, vous pensiez que l'on pouvait impunément s'attaquer à elle, parce que je semblais la délaissier. Erreur grave, dont vous allez porter la peine. Car il est une chose au monde que je ne pardonnerai à personne, et à vous moins qu'à tout autre : c'est d'avoir attaqué ma femme.

– Mais je vous jure... je vous jure !...

Sans paraître l'entendre, lord Shesbury continua, du même ton inexorable :

– J'ai dit à la comtesse Farmente que tous ceux-là, quels qu'ils soient, seraient punis ; les hommes par un châtimeut infligé de ma main, les femmes par l'expulsion de ma demeure. Je tiens parole. Vous quitterez demain Falsdone-Hall, et je vous supprime les revenus que vous receviez de moi.

– Walter !... Walter ! Non, non !

Lady Paméla, blême, tremblante, tendait les mains vers son beau-fils en un geste de supplication.

– ... Ce n'est pas possible ! Vous ne ferez pas cela !... Pardonnez-moi !... Pardonnez !

Elle tombait à genoux, en se tordant convulsivement les mains.

– ... Ayez pitié ! Ayez pitié !

– Avez-vous eu pitié d'Orietta, pendant son enfance et depuis lors ? Avez-vous eu pitié, quand vous tentiez de la salir aux yeux de tous ?

– Je ne savais pas ce que je faisais !... Je me repens ! Au nom de Rose, pitié ! Elle mourra, si vous la chassez d'ici.

– Moi, chasser ma sœur ? Je n'en ai aucune idée. Elle demeurera chez moi et je vous autoriserai à la voir quelquefois dans l'année.

– Vous me sépareriez de ma fille ? Ah ! cela, non. Vous n'avez pas le droit.

– À votre guise. Mais, en ce cas, si Rose vit avec vous, je ne me charge plus de son entretien.

– Vous savez bien que je ne peux pas, que je n'ai pas de quoi vivre moi-même !

– Cela n'est pas mon affaire. Je vous pose mes

conditions : acceptez-les ou refusez-les, comme il vous plaira.

– Non, ce n'est pas possible I Vous ne ferez pas cela !... Ayez pitié !... au nom d'Orietta !

– Au nom d'Orietta !... Ah ! lâche !... lâche !

Un regard de lourd, sardonique mépris s'abaissait vers la femme agenouillée.

– ... Vous savez qu'elle est bonne, généreuse – tout ce que vous n'êtes pas. Et vous espérez que, par son intercession, vous obtiendrez que je pardonne. Mais, moi, je vous défends de vous adresser à elle. Et maintenant, retirez-vous. Tout ce que vous pourrez dire de plus sera inutile, et je ne l'écouterai même pas.

Lady Paméla se releva et, en chancelant, gagna la porte. Walter lui jeta un dernier regard de mépris en songeant :

« Au fond, elle était presque digne de Barford ! »

Puis il sortit dans le parterre et se dirigea vers le grand bassin de marbre. Orietta, debout sur le bord, considérait les évolutions des cygnes. Un

long manteau de satin blanc, garni de renard blanc, la protégeait contre la fraîcheur de cet après-midi. Elle tourna la tête en entendant un bruit de pas et sourit, en tendant ses mains à Walter.

– Vous voilà, cher ! Vous en avez fini avec lady Paméla ?

– Oui, l’exécution est faite.

– Vous n’avez pas été trop... dur ?

– J’ai été ce qu’il fallait, ma chérie.

– Que va dire Rose ?

– Elle n’a pas une très forte affection pour sa mère, qui l’a gâtée à outrance et n’a pas su se faire aimer d’elle. J’espère qu’elle ne souffrira pas beaucoup de cette séparation – surtout avec vous pour l’en consoler. Peut-être le plus dur sera-t-il, pour elle, d’apprendre que les calomnies contre vous sont la raison de ce châtement. Mais je ne puis éviter de le lui dire – d’autant moins qu’elle a un esprit fin et perspicace, qui ne se laisserait pas leurrer. Puis je me doute qu’elle connaît bien sa mère – et que là est surtout la



raison de la froideur qu'elle lui montre.

– Hélas ! pauvre petite !... Mais, Walter, peut-être la punition est-elle trop forte ? Peut-être pourriez-vous... ?

Il mit vivement sa main sur la bouche de la jeune femme.

– Taisez-vous ! Je ne veux pas que vous intercédiez pour elle... Tout ce que vous voudrez, mais pas cela !

– Walter, ne prenez pas votre ton de maître ! Vous savez bien que j'obéis toujours !

Elle riait en penchant la tête sur son épaule et en le regardant avec une tendresse malicieuse.

– Toujours, oui... parce que je cède à tous les désirs de ma bien-aimée.

Les bras de Walter entouraient la jeune femme, son regard la contemplait passionnément.

– Vous êtes le beau Cygne des Shesbury, le fier oiseau de notre blason. Vous êtes mon Orietta, ma vie, mon amour. Croyez-vous, maintenant, que je saurai vous aimer comme vous le voulez ?

Elle dit ardemment :

– Oh ! oui !... Oh ! oui !

Et les beaux yeux couleur d'eau profonde complétèrent la réponse avec une chaude éloquence.

## XXVI

– Ceux qui aiment les événements dramatiques et surprenants auront été bien servis cette année à Falsdonc-Hall ! dit, quelques jours plus tard, le comte Sanzof, tandis que l'on commentait en sa présence le départ de lady Paméla.

Départ qui avait excité la stupéfaction chez tous – et la crainte chez ceux dont la malveillance, la jalousie, ou simplement le goût du scandale, avaient accueilli trop facilement les insinuations de lady Paméla et de la comtesse Farmente. Car lord Shesbury avait fait connaître le motif pour lequel sa belle-mère encourait sa disgrâce. Mais il se contenta de faire froide mine à ceux de ses hôtes qui avaient cru ou feint de croire les deux calomniatrices et de les rayer, pour l'avenir, de ses listes d'invitation. Seule fut renvoyée Mrs Rockton dont, en questionnant

Faustina, il avait connu les sournoises intrigues contre Orietta.

Rose était venue intercéder pour sa mère – par devoir plus que par affection. Mais Walter, tout en l'accueillant avec bonté, lui opposa d'abord un refus catégorique. Puis, devant son insistance, il déclara :

– Tout ce que je vous permets, ma petite Rosy, c'est d'aider votre mère sur les revenus que je vous fais et que j'ai l'intention d'augmenter maintenant que vous voilà presque jeune fille. Je fermerai les yeux là-dessus, par affection pour vous. Ne me demandez pas davantage.

C'était une concession que Rose apprécia à sa valeur, car elle savait que son frère était généralement implacable dans ses décisions. Elle pensa – fort justement – que l'influence d'Orietta ne devait pas être étrangère à cette indulgence relative.

... Comme finissait la saison des chasses, un mot du curé de Faletti vint apprendre à Orietta que son père se mourait. Quand Walter et elle arrivèrent, tout était fini. Don Alberto fut conduit

à la sépulture des Farnella par sa fille et son gendre qui, aussitôt après, quittèrent Faletti pour gagner la France. Ils devaient passer deux mois dans cette propriété de Neuilly acquise par Walter et dont il avait fait une merveille d'élégance raffinée. Le grand deuil d'Orietta les dispensait d'obligations mondaines ; ils vécurent là très retirés, se suffisant à eux-mêmes, sans regret pour des plaisirs qui les eussent distraits de leur amoureux bonheur.

Puis, ils s'installèrent à Londres pour le reste de l'hiver. À la Chambre haute, où il occupait son siège de pair, lord Shesbury fit plusieurs fois des exposés clairs et concis sur la politique coloniale, et sa documentation précise, son éloquence ferme, persuasive et brillante, furent très remarquées. On le recherchait plus que jamais, on le comblait de flatteries. Mais il s'en souciait peu, tout aux joies que lui réservait son foyer, où dans quelques mois prendrait place un nouvel hôte.

– Je crois que je serai un très bon père, disait-il en souriant. Mais j'élèverai mes fils avec quelque sévérité ; car je ne veux pas qu'ils soient, comme

moi, livrés aux, caprices de leur nature. Ils n'auraient pas la chance de trouver, pour les transformer, une Orietta – puisqu'il n'en existe certainement qu'une au monde.

Au printemps fut célébré le mariage de Faustina et de sir Piers Melville – celui-ci à demi consolé. En quoi, déclara Walter, il avait de la chance, car, lui, ne se serait jamais consolé si Orietta l'avait refusé.

– Heureusement pour vous, je n'ai pas été si cruelle ! riposta-t-elle gaiement à cette réflexion. Et puis, vous m'aviez si bien conquise... Oui, vous aviez la manière – que n'a pas ce bon sir Piers.

FIN



Cet ouvrage est le 272<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.